STAATS- UND UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK HAMBURG
CARL VON OSSIETZKY Von-Melle-Park 3 · D-20146 Hamburg

Titel:	Les Contes Et Fables
Autor:	Fénelon, François de Salignac de LaMothe; Roux, Henri Frédéric; Deutsche Forschungsgemeinschaft (DFG)
Purl:	https://resolver.sub.uni-hamburg.de/kitodo/PPN837318289

Rechtehinweis und Informationen

Der Inhalt ist gemeinfrei. Das Digitalisat darf frei genutzt werden.

Zum Zwecke der Referenzierbarkeit und einem erleichterten Zugang zum Original bitten wir um folgenden Hinweis bei der Nachnutzung:

Original und digitale Bereitstellung:
Staats- und Universitätsbibliothek Hamburg Carl von Ossietzky
+ Signatur + Link zum Digitalisat

Qualitativ höherwertige Reproduktionen können in verschiedenen Formaten und Auflösungen kostenpflichtig erworben werden. Gebühren werden entsprechend der Gebührenordnung für wissenschaftliche Bibliotheken der Freien und Hansestadt Hamburg erhoben.

Sollten Sie das Objekt in Ihrer eigenen Veröffentlichung verwenden, würden wir uns freuen, wenn Sie uns darüber informieren und uns die bibliographischen Angaben Ihrer Publikation mitteilen. Wir freuen uns natürlich sehr, wenn Sie uns zur Information sogar ein Belegexemplar der Publikation zukommen lassen können.

Kontakt für Nachfragen:
Staats-und Universitätsbibliothek Hamburg – Carl von Ossietzky –
Von-Melle-Park 3
20146 Hamburg
auskunft@sub.uni-hamburg.de
https://www.sub.uni-hamburg.de

C1 B1 A1 C2 B2 A2 B5 A5 20 18 17 16 11
Patch Reference numbers on UTT
Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No. 204
10 09 03 02 01 C7 B7 A7 C8 B8 A8 C9 B9
the scale towards document

Hamb. Stadtbibl.
Realcat. SDb.
Vol. VI. p. 111.

SUB Hamburg
A/474028

W° 4.

LES

CONTES ET FABLES

DE FEU MESSIRE

F. D. S. D. L. M. FENELON

ARCHEVEQUE-DUC DE CAMBRAI ETC.

AUGMENTÉS

DE QUELQUES REMARQUES TOUCHANT

LA MYTHOLOGIE ET L'HISTOIRE

ANCIENNE,

ET

DE PLUSIEURS AUTRES

FABLES CHOISIES

TRADUITES DE L'ALLEMAND

PAR

HENRI FRÉDÉRIC ROUX,

MAITRE DE LA LANGUE FRANÇOISE.

à JENE

AUX DE'PENS DE LA VEUVE DE FEU JEAN

RODOLPHE CROECKER. MDCCLXII.

A

MES TRÈS CHERS AMIS

MESSIEURS

MATHIEU CLAUDIUS,

DE PLOEN,

FRÉDÉRIC FEDDERSEN,

DE FLENSBOURG,

JEAN JANSEN,

DE HUSUM,

CANDIDATS EN DROIT.

MESSIEURS,

En Vous offrant cet Ouvrage, je ne fais que ce que feroit tout autre que Vous avez autant obligé que moi. Faute d'un pinceau assez délicat, j'ai peur de diminuer les éloges qui sont dûs à Vos vertus et à Vos belles qualités, ou de n'en faire qu'une peinture foible. Tous ceux qui ont l'honneur de Vous connoître, et qui savent apprecier le vrai mérite, avoueront avec moi qu'on ne peut assez Vous estimer. Je me borne donc à reconnoître les bontés dont Vous m'avez toujours comblé, et à Vous assurer qu'il n'y a personne qui soit avec plus de reconnoissance que moi,

MESSIEURS,

Votre très humble et très
obéissant Serviteur

HENRI FRE'DE'RIC ROUX.

PRÉFACE.

C'eſt feu Meſſire de la Motte Fenelon, Archevêque-Duc de Cambrai, qui a fait les Contes et les Fables dont on donne ici une nouvelle Edition, dans le même deſſein que ſon Telemaque, ſavoir pour l'éducation d'un jeune Prince. Il les lui compoſoit ſur le champ ſelon les divers beſoins, et n'avoit pour bût que de former ſon goût, ſon coeur et ſon eſprit.

Tout le monde demeurera d'accord avec moi que rien n'eſt plus propre à faire comprendre à un jeune homme les plus ſublimes maximes de la politique et de la morale que cette maniere d'inſtruire; car il n'y a rien de plus agréable qu'une Methode, par la quelle

on peut unir les préceptes et les exemples, peintre la vertu d'une manère interreſſante et ſenſible, et par la quelle on peut enfin montrer qu'elle n'eſt pas ſeulement belle et amuſante dans la ſpéculation, mais auſſi utile dans la pratique.

Ce célébre de la Motte Fenelon ſavoit auſſi très bien qu'il n'y a guere de matiere qui ſoit ni d'un plus grand uſage, ni plus ſuſceptible d'une profonde érudition que la connoiſſance de la Fable des Payens, et des Antiquités; particulierement pour ceux qui veulent parfaitement étudier les belles lettres, et tirer avantage de la lecture de tous les Auteurs anciens et modernes dont les écrits ſont remplis d' endroits mythologiques; et c'eſt ce qui lui a fait compoſer ces Fables auſſi bien que ſon Telemaque d'une maniere à faire comprendre facilement ce qu'il faut néceſſairement ſavoir de cette ſcience.

J'ai toujours crû moi-même qu'il étoit presque inutile de s'aquerir une connoiſſance de ces bagatelles. Néanmoins j'ai trouvé dans la ſuite, combien il eſt avantageux d'entendre la Fable, en liſant les écrits qui ſont remplis de faits mythologiques. Je pourrois citer pluſieurs Auteurs qui montrent encore mieux ce que je viens d'avancer, mais

je

je me borne à rapporter ici l'opinion de Monsieur le Professeur Rollin sur ce sujet (*).

„ C'est encore un avantage, dit-il, d'
„une fort grande étendue, et particulier aux
„jeunes gens pour qui j'écris, que l'intelli-
„gence des Auteurs soit grecs, soit latins,
„soit françois-même, dans la lecture des
„quels on est souvent arrêté tout court, si
„l'on n'a quelque teinture de la Fable.
„Je ne parle pas seulement des Poëtes dont
„on sait qu'elle est comme le langage na-
„turel: elle est souvent employée aussi par
„les Orateurs, et elle leur fournit quelque
„fois par d'heureuses applications des traits
„fort vifs et fort éloquens. Tel est par
„exemple entre beaucoup d'autres, celui qu'
„on trouve dans une harangue de Cice-
„ron (**) au sujet de Mithritate Roi du
„Pont. L'Orateur marque que ce Prince
„fuiant devant les Romains après la perte
„d'une bataille, trouva le moien d'échaper
„aux mains avares des vainqueurs, repan-
„dant sur la route d'espace en espace une
„partie des trésors et des dépouilles que
„lui avoient aquis ses conquêtes passées:

(*) Voyez la maniere d'enseigner et d'étudier les belles lettres de Monsr. le Prof. *Rollin* Tom. IV. p. 199.

(**) C'est la harangue *pro Lege Manilia*, n. 22.

„à peu près, dit-il, comme on rapporte „que Médée, poursuivie par son pere dans „la même region, répandit sur les che- „mins les membres de son frere Absyrthe „dont elle avoit coupé le corps en piéces, „afinque le soin de ramasser ces membres „épars, et la douleur dont un si triste spe- „ctacle pénétreroit un pere, retardassent la „vivacité de sa poursuite. La ressemblance „est parfaite si ce n'est comme dit Ciceron, „que ce fut la tristesse qui arrêta Jason, et „et la joie les Romains.

„Il est, *continue-t-il*, d'autres especes „de livres, exposés aux yeux de tout le „monde : les tableaux, les estampes, les „tapisseries, les statues. Ce sont autant d' „énigmes pour ceux qui ignorent la Fable „qui souvent en est l'explication et le dé- „nouement. Il n'est pas rare que dans „les entretiens on parle de ces ma- „tieres. Ce n'est point, ce me semble, „une chose agréable que de demeurer „muet, et de paroître stupide dans une „compagnie, faute d'avoir été instruit pen- „dant la jeunesse d'une chose qui coûte „fort peu à apprendre.

Il ne faudra point, je crois, de plus forte raisons pour justifier la peine que j'ai prise d'expliquer par les petites remarques que j'ai fait

fait imprimer au bas de chaque page, les endroits les plus difficiles et les plus obscurs de l'Hiſtoire anciennne et de la Fable. S'il y en a qui ne s'en ſoucient guere, parcequ' ils ſont déja aſſez inſtruits dans ce qui regarde ces choſes là, il y en aura beaucoup d'autres, qui étant privés de cette connoiſſance, me ſauront gré de leur avoir expliqué tout ce qui leur auroit pû donner de l'embaras dans la lecture de cet Ouvrage.

Pour le Stile de ces Contes, je n'aurai pas beſoin d'en faire ici l'éloge. Les Ecrits de notre illuſtre Auteur ſont trop connus pour cela, et tous ceux qui les auront lûs, n'auront pas peine à avouer qu'il à écrit cet Ouvrage d'une maniere vive, exacte et réguliere. Tantot ſublime et grave comme le Philoſophe, il en montre toute la force et la ſageſſe; tantôt par un badinage ingenieux, il employe la légereté et la délicateſſe. Quelque fois ſimple et naïf, il ſe proportionne à l'enfance; d'autre fois noble et élevé, ſes préceptes ſont dignes des plus grands eſprits. En un mot on ne trouvera pas ſeulement le ſtile de ces Contes toujours diverſifié, ſelon que le demandoient les ſujets que l'Auteur traite; mais on verra auſſi qu'il eſt toujours accompagné de graces inſinuantes.

Les Fables que j'ai voulu ajouter à cet Ouvrage ſont ſi belles que je ne pourrois faire un choix plus propre à mon but qui eſt d'être utile et commode à ceux qui veulent bien profiter de mes inſtructions. Je ne dirai rien de celles qui ſont originaux, parce que je me perſuade que tout Lecteur qui connoit tant ſoit peu les Auteurs dont je les ai tirées, me ſaura gré de ce que je lui procure par là la commodité de lire les meilleures pieces des Ouvrages qu'il n'a garde d'acheter, ou qu'on a quelque fois peine à trouver.

Il y en a qui veulent ſoûtenir qu'il n'eſt jamais permis de traduire les Poëtes en proſe, et cette opinion qui n'eſt que trop fondée, auroit pû m'empecher de traduire quelques Fables poëtiques des plus célébres Auteurs allemands en proſe françoiſe. Il eſt vrai qu'il eſt difficile de faire paſſer dans une Traduction toutes les beautés de l'Original, parce qu'elles dependent ſouvent des expreſſions, de la vivacité et de la liaiſon. Cependant on ſera d'accord avec moi qu'une telle Traduction faites dans les regles, ne ſauroit être une production inutile. Il faut donc que je diſe ici à mes

Lecteurs,

Lecteurs, que j'ai taché de faire mes traductions d'une maniere à rendre idée pour idée, à laiſſer autant qu'il a été poſſible les idées à leurs places, et enfin à les repréſenter conformément au ſens du texte.

Voilà à mon avis les principales régles qu'un Traducteur doit obſerver, et ceux qui auront la bonté de conſidérer que je n'ai en vûë que la commodité et l'uſage de mes Auditeurs, avoueront qu'il vaut mieux faire une traduction utile et intelligible en proſe que d'en faire une en vers, remplie de fautes contre l'uſage de parler. (*) Cependant je prie le Lecteur de ne m'imputer pas celle qui ſe trouve à la pag. 132. lin. 7. et qui s'eſt gliſſée malgré moi; où il faut lire *pouſſe* au lieu de *paſſe*. Ce ne ſeroit pourtant qu'un petit Germaniſme ſupportable.

Au

(*) Voyez les Remarques de Monſieur de *Mauvillon* ſur les Germaniſmes. Tom. II.

Au reſte je crois avoir dit tout ce que j'avois à dire ſur la publication de cet Ouvrage. Je me perſuade que mes Auditeurs y trouveront leur compte ; et ſi d'autres en veulent tirer avantage, je n'en ſerai pas faché. Enfin je me croirai parfaitement récompenſé de mes travaux, ſi le public en paroit être content. à Jene ce 30. Septembre 1762.

TABLE
DES
CONTES ET FABLES
CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

Les Avantures d'Ariſtonoüs pag. 1.
Les Avantures de Melechichton 16
Ariſtée et Virgile 24
Hiſtoire d'Alibeg, Perſan 28
Le Berger Cléobule, et la Bergere Philide 33
Hiſtoire de Roſimond et de Braminte 37
Hiſtoire de Floriſe 45
Hiſtoire du Roi Alfaroute et de Clarifile 49
Hiſtoire d'une vieille Reine et d'une jeune païſanne 52
Le Fantaſque 56
Fable de Lycon 56
Fable d'un jeune Prince 62
Le jeune Bacchus et le Faune 64
Le Roſſignol et la Fauvette 66
Fable du Dragon et des Renards 68
Les deux Renards 69
Le Loup et le jeune Mouton 70
Le Chat et les Lapins 71
Les deux Souris 72
L'Aſſemblée des animaux pour choiſir un Roi 74
Le Singe 76
Les deux Lionceaux 78
Les Abeilles 80
L'Abeille et la Mouche 81
Les Abeilles et les vers à ſoie 82

Le

Le Hibou qui se veut marier pag. 84
Chromis et Mnasyle 86

Fables mêlées.

Les Damnés de Ravenne 91
Nouvelle tirée de Bocace.
Histoire de la Matrone d'Ephese 98
Traduite de Petrone.
Le Pere et son enfant 101
Fable tirée de Mr. de la Fontaine.
Le Païsan et son fils 102
de Monsr. Gellert.
La Confession 104
de Monsr Hagedorn.
L'Hermite et le Brigand
L'Usurier 106
de Monsr. Gellert.
Ulisse et ses Compagnons 107
de Monsr. Hagedorn.
Le Candidat 111
de Monsr. Gellert.
L'Esclave et son Maitre. 111
Les Filles rusées 112
de Monsr. Gellert.
Le Prince genereux. 114
de Monsr. Claudius.
La resolution hardie 114
de Monsr Gellert.
Le ressentiment moderé de Frontin 115
de Monsr. Hagedorn.
Le songe surprenant 116
de Monsr. Geliert.
Le païs des boiteux 118
de Monsr. Gellert.
La petite Hirondelle 118
de Monsr. Lessing.
Le Lion accompagné de l'âne 119

du

du même Auteur.
Le Chevalier pag. 120
du même.
Le Pélican. 120
du même.
Les Furies 121
du même.
Tireſias 122
du même.
Le Brebis 123
du même.
Le petit garçon et le ſerpent 124
du même.
Debat des animaux ſur le rang en quatre Fables 125
du même.
L'Ours et l'Elephant 127
du même.
Les bienfaits en deux Fables 128
du même.
Hiſtoire d'un vieux Loup en ſept Fables 128
du même.
La Souris 133
du même.
L'avare ibid.
du même.
L'homme et le chien 134
du même.
Le Cocq et le Diamant 134
Les deux hommes et le Perroquet 136
Le Lion et le Lievre ibid.
de Monſ. Leſſing.
Le Pere mourant 137
de Monſ. Gellert.
L'Hirondelle ibid.
de Monſ. Leſſing.
Le Bourgeois Gentilhomme. 138
de Monſ. Gellert.

Alceſte

Alceſte pag. 139
du même.
Les trois anneaux 141
de Bocace.
L'Hiſtoire de Léonice et de Mendoſa 147
Le Perroquet et l'écureil 169
de Monſ. le Baron de Baar.
Bacchus et Venus 170
du même Auteur.
La gloire et l'interêt ibid.
Conte tiré du Philoſophe de Sans-Souci.
La mourante Margot 176
La recette inutile ibid
Le mauvais Turc 177
La Poitevine 178
Le laid viſage ibid.
La prétieuſe 179
Le Révenant ibid.

RECUEIL

RECUEIL
DE
FABLES.

FABLE I.

Les Avantures d'Ariſtonoüs.

Sophronime ayant perdu les biens de ſes Ancêtres par des naufrages, et par d'autres malheurs, s'en conſoloit par ſa vertu dans l'île de Delos (*a*). Là il chantoit ſur une Lyre d'or les merveil-

(*a*) C'eſt l'ancien nom d'une île fameuſe de la mer Egée ou de l'Archipel, la quelle ſe nomme aujourd'hui *Sdilles*; mais qu'il faut toûjours nommer *Delos*, quand on parle de l'antiquité. La Fable dit que cette île a été prémièrement cachée ſous les flots, et qu'elle parut pour donner retraite à Latone, fille de Saturne et Amante de Jupiter. Junon en conçut tant de jalouſie, qu'elle perſecuta ſa rivale juſqu'à ne lui permettre de s'arreter nulle part pour faire ſes couches. Mais Neptune touché du triſte ſort de l'infortunée Latone, fit ſortir d'un coup de ſon Tritent l'île de *Delos* du fond de la mer. C'eſt là que Latone, metamer-

veilles du Dieu qu'on y adore (*b*). Il cultivoit les Muſes dont il étoit aimé: il recherchoit curieuſement tous les ſecrets de la Nature, le cours des aſtres et des cieux, l'ordre des éléments, la ſtructure de l'Univers qu'il meſuroit de ſon compas, la vertu des plantes, la conformation des animaux: mais ſurtout il s'étudioit lui-même, et s'appliquoit à orner ſon ame par la vertu; ainſi la fortune en voulant l'abbattre, l'avoit élevé à la véritable gloire qui eſt celle de la ſageſſe.

Pendant qu'il vivoit heureux ſans biens dans cette rétraite, il apperçut un jour ſur le rivage un Vieillard vénerable qui lui étoit inconnu; c'étoit un étranger qui venoit d'aborder en l'île. Ce vieillard admiroit les bords de la mer, où il ſavoit que cette île avoit été autrefois flotante; il conſideroit cette côte, où s'élevoient au deſſus des ſables et des rochers, de petites colines toûjours couvertes d'un gazon naiſſant et fleuri: il ne pouvoit aſſez regarder les fontaines pures, et les ruiſſeaux rapides qui arroſoient cette délicieuſe campagne: il s'avançoit vers les bocages ſacrés qui environnent le Temple du Dieu; il étoit étonné de voir cette verdure que les Aquilons n'oſent jamais ternir; et il conſideroit déja le Temple d'un marbre de Paros (*c*), plus blanc que

morphoſée en caille par Jupiter, ſe retira et à l'ombre d'un Olivier, mit au monde ſes deux enfants Apollon et Diane; et c'eſt auſſi pourquoi les Poëtes donnent quelques fois à Apollon le nom de Delius. Herodote dans le livre ſecond de ſes Hiſtoires, fait Latone nourrice d'Apollon et de Diane.

(*b*) C'eſt à dire d'Apollon, Dieu protecteur des beaux arts, du lut et de la medicine que les Poëtes nomment communément le Prince des Muſes.

(*c*) Ile de Crete, où l'on trouve un excellent marbre, qui eſt particulierement eſtimé pour ſa blancheur. Les curieux de notre Siécle conſiderent les marbres ou comme antiques, ou comme modernes. Par les antiques ils entendent ceux dont

que la neige, environné de hautes colomnes de Jaſpe (*d*). Sophronime n'étoit pas moins attentif à conſidérer ce vieillard; ſa barbe blanche tomboit ſur ſa poitrine; ſon viſage ridé n'avoit rien de difforme; il étoit encore exempt des injures d'une vieilleſſe caduque; ſes yeux montroient une douce vivacité; ſa taille étoit haute et majeſtueuſe, mais un peu courbée, et un bâton d'ivoire le ſoûtenoit. O! Etranger, lui dit Sophronime, que cherchez vous dans cette île, qui vous paroit inconnuë? Si c'eſt le Temple du Dieu, vous le voyez de loin, et je m'offre à vous y conduire, car je crains les Dieux, et j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on faſſe pour ſécourir les étrangers.

J'accepte, repondit ce vieillard, l'offre que vous me faites avec tant de marques de bonté; je prie les Dieux de recompenſer votre amour pour les étrangers; allons vers le Temple. Dans le chemin il raconta à Sophronime le ſujet de ſon voyage: Je m'appelle, dit-il, Ariſtonoüs, natif de Clazomene, ville d'Jonie (*e*) ſituée ſur cette côte agréable qui s'avance

dont les carrieres ſont perdues ou inacceſſibles à notre égard, et dont on ne voit plus que des morceaux. Par les modernes, ils entendent ceux dont les carrieres ſont ouvertes, et dont on peut tirer des blocs d'échantillon.

(*d*) Pierre fine peu differente de l'agathe, ſi ce n'eſt qu'elle eſt plus molle, et qu'elle ne peut pas être ſi bien polie. On en trouve des morceaux, où la nature s'eſt plûë à exprimer des fleuves, des bois, des animaux, des fruits, des païſages et d'autres figures, comme s'ils avoient été peints.

(*e*) Ancien nom propre d'une contrée de la petite Aſie. Elle étoit le long de la côte de l'Archipel, ayant l'Eolie au Nord et la Carie au midi. Ses villes principales étoient Milet, Epheſe, Teos, Erythre, Colophon, Lebedus, Smyrne, Erythrée, Phocée et Clazomene. Smyrne et Epheſe ſont encore les Plus conſidérables dans ce païs qui porte aujourd'hui le nom de *Quiſcon* ou de *Sarchan* en Natolie. Epheſe eſt maintenant *Ajaſaloulk*; Clazomene, le village de *Vourla* ou

dans la mer, et ſemble s'aller joindre à l'île de Chio, fortunée Patrie d'Homere (*f*). Je nâquis de parens pauvres, quoique nobles; mon pere nommé Poliſtrate qui étoit déja chargé d'une nombreuſe famille, ne voulut point m'élever; il me fit expoſer par un de ſes Amis de Teos. Une vieille femme d'Erytre qui avoit du bien auprès du lieu où l'on m'expoſa, me nourrit de lait de chévre dans ſa maiſon: mais comme elle avoit à peine de quoi vivre, dès que je fis en âge de ſervir, elle me vendit à un Marchand d'eſclaves qui me mena dans la Lycie (*g*). Il me vendit à Patare (*h*) à un homme riche et vertueux nommé Alcine; cet Alcine eut ſoin de moi dans ma jeuneſſe; je lui parus docile, moderé, ſincere, affectionné, et appliqué à toutes les choſes honnêtes dont on voulut m'inſtruire; il me dévoua aux arts qu'Apollon favoriſe; il me fit apprendre la muſique

ou Keliſiman; Teos, le village de *Segeſi*; Erythre, Geſiné, Phocée, *Foja* &c. Voyez l'Hiſtoire du monde par Mr. Chevrau Liv. VII. p. 141.

(*f*) C'eſt la plus importante des îles Cyclades: ce mot ſe prononce *Scio* ou *Sio* Selon quelques uns. Pour la Patrie d'Homere, l'on en diſpute encore pour et contre. Mr. *Hubner* dit dans ſa Geographie que c'eſt à Colophon que ce grand Poëte prit naiſſance.

(*g*) La Lycie eſt une ancienne Province de l'Aſie mineure qui ſelon Pline étoit autre fois renommée pour avoir d'excellens parfums dont ſes habitans trafiquoient, et qu'ils compoſoient de Narciſſe, de Saffran, et d'autres fleurs de leur pais, et dont l'odeur ſurpaſſoit toutes les fleurs des autres provinces de l'Aſie. Cette contrée s'appelle aujourd'hui *Menteſe*.

(*h*) C'eſt la ville d'une Province de l'ancienne Lycie, voiſine de la montagne chimere, dont le ſommet jette des flammes, et eſt habitée par des lions; au milieu les chevres y paiſſent, et au bas on y voit des ſerpens. D'où eſt venu la fable, que c'eſt un monſtre qui a la tête d'un lion, le corps d'une chevre, et la queue de Dragons; ou qui a trois têtes ſemblables à celles de ces animaux.

sique, les exercices du corps, et surtout l'art de guerir les playes des hommes. J'acquis bientôt une assez grande réputation dans cet art, qui est si nécessaire; et Apollon qui m'inspira, me decouvrit des secrets merveilleux. Alcine qui m'aimoit de plus en plus, et qui étoit ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit, et m'envoya à Damocles, Roi de Licaonie (*i*), qui vivant dans les delices, aimoit la vie et craignoit de la perdre. Ce Roi pour me retenir me donna de grandes richesses. Quelques années après Damocles mourut. Son fils irrité contre moi par des flateurs, servit à me dégoûter de toutes les choses qui ont de l'éclat. Je sentis enfin un violent desir de revoir la Lycie, où j'avois passé si doucement mon enfance. J'esperois y retrouver Alcine qui m'avoit nourri, et qui étoit le prémier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine étoit mort après avoir perdu ses biens, et souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse. J'allai répandre des fleurs et des larmes sur ses cendres; je mis une inscription honorable sur son tombeau, et je demandai ce qu'étoient devenus ses enfans. On me dit que le seul qui étoit resté, nommé Orciloque ne pouvant se resoudre à paroitre sans biens dans sa Patrie, où son pere avoit eu tant d'éclat, s'étoit embarqué dans un vaisseau étranger, pour aller mener une vie obscure dans quelque île écartée de la mer. On m'ajoûta que cet Orciloque avoit fait naufrage, peu de tems après, vers l'île de Carphate (*k*), et qu'ainsi il ne restoit plus rien de la famille de mon bien faiteur Alcine. Aussitôt je songeai à acheter la maison où il avoit demeuré,

(*i*) La Lycaonie étoit autrefois la partie méridionale de la Cappadoce. Sa Capitale étoit *Iconium*, qui donne aujourd'hui son nom à ce pais, qu'on nomme *Cogni*.

(*k*) C'est une des Iles Cyclades ou plutôt Sporades qui s'appelle ordinairement *Scarpanto*; en latin: *Carpathus*.

meuré, avec les champs fertiles qu'il poſſedoit au tour. J'étois bien aiſe de revoir ces lieux qui me rappelloient le doux ſouvenir d'un âge ſi agréable, et d'un ſi bon maître. Il me ſembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes prémières années, où j'avois ſervi Alcine. A peine eus-je acheté de ſes créanciers les biens de ſa ſucceſſion, que je fus obligé d'aller à Clazomene. Mon pere Poliſtrate, et ma mere Phidile, étoient morts; j'avois pluſieurs freres qui vivoient mal enſemble; auſſitôt que je fus arrivé à Clazomene, je me préſentois à eux avec un habit ſimple, comme un homme dépourvû de biens, en leur montrant les marques avec leſquelles vous ſavez qu'on a ſoin d'expoſer les enfants (*l*). Ils furent étonnés de voir ainſi augmenter le nombre des héritiers de Polyſtrate qui devoient partager ſa petite ſucceſſion; ils voulurent même me conteſter ma naiſſance, et ils refuſerent devant les Juges de me reconnoitre. Alors pour punir leur inhumanité, je déclarai que je conſentois à être comme un étranger pour eux; je demandai qu'ils fuſſent exclus pour jamais d'être mes héritiers. Les Juges l'ordonnerent, et alors je montrois les richeſſes que j'avois apportées dans mon vaiſſeau; je leur découvris que j'étois cet Ariſtonoüs qui avoit aquis tant de treſors auprès de Damoclès Roi de Licaonie, et que je ne m'étois jamais marié.

Mes freres ſe repentirent de m'avoir traité ſi injuſte-

(*l*) On en trouve un exemple dans l'Heavtontimorumenos de Terence Acte III. Scene V. dont nous avons une belle traduction françoiſe de Madame Dacier. Cette illuſtre Dame ajoute dans une de ſes remarques ſur cet endroit, que les anciens auroient crû avoir fait un fort grand peché ſi leurs enfans étoient morts ſans avoir eu la part qu'ils devoient avoir de leurs biens: c'eſt pourquoi quand les femmes toûjours trop ſuperſtitieuſes donnoient un enfant à expoſer, elles lui mettoient dans ſes langes, ou ailleurs quelque bijou, croyant que cela tiendroit lieu de legitime, et mettroit leur conſcience à couvert.

juſtement; et dans le deſir de pouvoir être un jour mes héritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'inſinuer dans mon amitié. Leur diviſion fut cauſe que les biens de notre pere furent vendus; je les achetai, et ils eurent la douleur de voir tout le bien de notre pere paſſer dans les mains de celui à qui ils n'avoient pas voulu en donner la moindre partie: ainſi ils tomberent tous dans une affreuſe pauvreté; mais après qu'ils eurent aſſez ſenti leur faute, je voulus leur montrer mon bon naturel; je leur pardonnai, je les reçus dans ma maiſon, je leur donnai à chacun dequoi gagner du bien dans le commerce de la mer, je les réunis tous, eux et leurs enfants demeurerent enſemble paiſiblement chez moi; je devins le pere commun de toutes ces differentes familles; par leur union, et par leur application au travail, ils amaſſerent bientôt des richeſſes conſiderables. Cependant la vieilleſſe, comme vous le voyez, eſt venue frapper à ma porte, elle a blanchi mes cheveux, et ridé mon viſage; elle m'avertit que je ne jouirai pas long tems d'une ſi parfaite proſpérité. Avantque de mourir, j'ai voulu voir encore une derniere fois cette terre qui m'eſt ſi chere, et qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie, où j'ai appris à être bon et ſage, ſous la conduite du vertueux Alcine. En y repaſſant par mer, j'ai trouvé un Marchand d'une des îles Cyclades, qui m'a aſſuré qu'il reſtoit encore à Delos un fils d'Orciloque, qui imitoit la ſageſſe et la vertu de ſon grand pere Alcine: auſſitôt j'ai quitté la route de Lycie, et je me ſuis hâté de venir chercher, ſous les auſpices d'Apollon, dans ſon île, ce precieux reſte d'une famille à qui je dois tout. Il me reſte peu de tems à vivre: la Parque (*m*) ennemie de ce doux repos que les

(*m*) Les Poëtes feignent qu'il y a trois Parques, Clotho, Lacheſis et Atropos, filles d'Erebus et de la nuit qui preſident au deſtin et à la mort. Clotho garnit la quenouille, Lache-

Dieux accordent si rarement aux mortels, se hâter de trancher mes jours: mais je serai content de mourir, pourvûque mes yeux, avantque de se fermer à la lumieres aient vû le petit-fils de mon maitre. Parlez maintenant, o vous qui habitez avec lui dans cette île, le connoissez-vous? pouvez-vous me dire où je le trouverai? Si vous me le faites voir, puissent les Dieux en récompense vous faire voir sur vos genoux les enfans de vos enfans jusqu'à la cinquieme generation; puissent les Dieux conserver toute votre maison dans la paix et dans l'abondance pour fruit de votre vertu. Pendant qu'Aristonoüs parloit ainsi, Sophronime versoit des larmes mêlées de joie et de douleur. En fin il se jette sans pouvoir parler au cou du Vieillard, il l'embrasse, il le serre, et il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs:

Je suis, o mon pere! celui que vous cherchez: vous voyez Sophronime petit fils de votre Ami Alcine: c'est moi; et je ne puis douter en vous écoutant, que les Dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnoissance qui sembloit perdue sur la terre, se retrouve en vous seul: j'avois oui dire dans mon enfance, qu'un homme célébre et riche établi en Lycaonie, avoit été nourri chez mon grand pere: mais comme Orciloque mon pere qui est mort jeune, me laissa au berceau, je n'ai su ces choses que confusément: je n'ai osé aller en Lycaonie dans l'incertitude; et j'ai mieux aimé demeurer dans cette île, me consolant dans mes malheurs par le mépris des vaines richesses, et par le doux emploi de

Lachesis file, et Atropos coupe le fil: c'est à dire que la premiere préside à la naissance, la seconde au cours de la vie, et la troisieme à la mort. Platon dit que les trois Parques sont filles de la nécessité, ou de la destinée: que Lachesis marque le passé, Clotho ajoûte le présent à l'avenir, et Atropos marque l'avenir. De là vient, je crois, que les Anciens confondent souvent les Parques et les Destinées.

de cultiver les Muſes dans la maiſon ſacrée d'Apollon. La ſageſſe qui accoûtume les hommes à ſe paſſer de peu, et à être tranquilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles, Sophronime ſe voyant arrivé au Temple, propoſa à Ariſtonoüs d'y faire ſa priere et ſes ofrandes. Ils firent au Dieu un ſacrifice de deux brebis plus blanches que la neige, et d'un taureau qui avoit un croiſſant ſur le front entre les deux cornes; enſuite ils chanterent des vers en l'honneur du Dieu qui éclaire l'Univers, qui régle les ſaiſons, qui préſide aux ſciences, et qui anime le choeur des neuf Muſes. Au ſortir du Temple, Sophronime et Ariſtonoüs paſſerent le reſte du jour à ſe raconter leurs avantures. Sophronime reçut chez lui le Vieillard, avec la tendreſſe et le reſpect, qu'il auroit temoigné à Alcine même, s'il eût été encore vivant. Le lendemain ils partirent enſemble, et firent voile vers la Lycie. Ariſtonoüs mena Sophronime dans une fertile campagne ſur le bord du fleuve Xanthe (*n*) dans les ondes duquel Apollon au retour de la chaſſe, couvert de pouſſiere, a tant de fois plongé ſon corps, et lavé ſes beaux cheveux blonds. Ils trouverent le long de ce fleuve des peupliers et des ſaules, dont la verdure tendre et naiſſante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiſeaux qui chantoient nuit et jour. Le fleuve tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit et d'écumes, briſoit ſes flots dans un canal plein de petits cailloux: toute la campagne étoit couverte de moiſſons dorées; les colines qui s'élevoient en amphiteatre, étoient chargées de ceps de vignes, et d'arbres fruitiers; là toute la nature étoit riante et gracieuſe; le ciel étoit doux et ſerein, et la terre toûjours prête à tirer de

(*n*) Le Xanthe ou Scamandre comme les Poëtes le nomment ordinairement, eſt une riviere de l'ancien Royaume de Troie qui tombe dans la mer Egée.

ſon ſein de nouvelles richeſſes pour payer les peines du Laboureur. En s'avançant le long du fleuve, Sophronime apperçût une maiſon ſimple et médiocre mais d'une architecture agréable, avec de juſtes proportions. Il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni yvoire, ni meubles de pourpre: tout y étoit propre et plein d'agrément et de commodité, ſans magnificence. Une fontaine couloit au milieu de la cour, et formoit un petit canal le long d'un tapis verd; les jardins n'étoient point vaſtes: on y voyoit des fruits et des plantes utiles pour nourrir les hommes: aux deux côtés du jardin paroiſſoient deux bocages dont les arbres étoient presque auſſi anciens que la terre leur mere, et dont les ramaux épais faiſoient une ombre impénetrable aux rayons du ſoleil. Ils entrerent dans un ſalon, où ils firent un doux repas des mets que la nature fourniſſoit dans les jardins, et on n'y voyoit rien de ce que la délicateſſe des hommes va chercher ſi loin et ſi cherement dans les villes; c'étoit du lait auſſi doux que celui qu'Apollon avoit le ſoin de traire, pendant qu'il étoit berger chez le Roi admete (*o*); c'étoit du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hibla (*p*) en Sicile, ou du mont Himette dans l'Attique (*q*); il y avoit des legumes du jardin, et des fruits qu'on venoit de cueillir. Un vin plus delicieux que le Nectar, couloit des grands vaſes dans des coupes ciſelées. Pendant ce repas frugal, mais doux et tranquille, Ariſtonoüs ne voulut point ſe mettre à table. D'abord il fit ce qu'il put, ſous

(*o*) Roi de Theſſalie. Monſ. de la Motte Fenelon a fait une ſi belle déſcription de cette fable au milieu du ſecond livre de ſon Telemaque qu'il ſeroit inutile de la repeter ici.

(*p*) Le mont Hybla eſt fameux dans les anciens Poëtes par l'abondance du thim et l'excellent miel qu'il produiſoit.

(*q*) Quelques Hiſtoriens veulent, qu'il y a encore des ruches et des abeilles, ſur tout dans un Monaſtère qui eſt au Nord de la montagne, et que les Turcs appellent *Corbachi* d'une tête de bellier dont il ſort une fontaine.

ſous divers prétextes pour cacher ſa modeſtie: mais enfin, comme Sophronime voulut le preſſer, il déclara qu'il ne ſe reſoudroit jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine qu'il avoit ſi long tems ſervi dans la même Salle. Voilà lui diſoit-il, où ce ſage Vieillard avoit accoûtumé de manger: voilà où il converſoit avec ſes amis, voilà où il jouoit à divers jeux; voici où il ſe promenoit en liſant Heſiode et Homere: voici où il ſe répoſoit la nuit. En rappellant ces circonſtances, ſon coeur s'attendriſſoit, et les larmes couloient de ſes yeux. Après le répas, il mena Sophronime voir la belle prairie, où erroient ſes grands troupeaux de moutons qui revenoient des gras pâturages; les meres bêlantes, et pleines de lait, y étoient ſuivies de leurs petits agneaux bondiſſans. On voyoit par tout les Ouvriers empreſſés qui aimoient le travail pour l'interêt de leur maitre doux et humain qui ſe faiſoit aimer d'eux, et leur adouciſſoit les peine de l'eſclavage.

Ariſtonoüs ayant montré à Sophronime cette maiſon, ces eſclaves, ces troupeaux et ces terres devenues ſi fertiles par une ſoigneuſe culture, lui dit ces paroles: Je ſuis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos Ancêtres; me voilà content, puiſque je vous mets en poſſeſſion du lieu, où j'ai ſervi ſi long tems Alcine. Jouiſſez en paix de ce qui étoit à lui; vivez heureux, et préparez-vous de loin par votre vigilance une fin plus douce que la ſienne. En même tems il lui fait une donation de ce bien, avec toutes les ſolemnités préſcrites par les Loix; et il déclare qu'il exclut de ſa ſucceſſion les heritiers naturels, ſi jamais ils ſont aſſez ingrats pour conteſter la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine ſon bien-faiteur. Mais ce n'eſt pas aſſez pour contenter le coeur d'Ariſtonoüs. Avantque de donner ſa maiſon, il l'orne toute entiere de meubles neufs, ſimples et modeſtes, à la vérité, mais propres et agréables:

agréables: il remplit les greniers des riches préſens de Cerès (*r*), et le celier d'un vin de Chio, digne d'être ſervi par les mains de Hebé (*s*) ou de Ganimede à la table du grand Juditer; il y met auſſi du vin Parmenien, avec une abondante proviſion de miel d'Himette et d'Hibla, et d'huile d'Attique, preſque auſſi douce que le miel même. Enfin il y ajoûte d'innombrables toiſons d'une laine fine et blanche comme la neige, riches dépouilles des tendres brebis qui paſſoient ſur les montagnes d'Arcadie, et dans les gras pâturages de Sicile. C'eſt en cet état qu'il donne ſa maiſon à Sophronime: il lui donne encore cinquante talens Euboïques (*t*), et reſerve à ſes parens les biens qu'il poſſede dans la Peninſule de Clazomene, aux environs de Smyrne, de Lebede, et de Colophon, qui étoient d'un très grand prix. La donation étant faite, Ariſtonoüs ſe rembarque dans ſon vaiſſeau pour retourner dans l'Jonie. Sophronime étonné et attendri par des bienfaits ſi magnifiques, l'accompagne juſqu'au vaiſſeau les larmes aux yeux, le nommant toûjours ſon pere, et le ſerrant entre ſes bras.

(*r*) Fille de Saturne et de Cybèle la mere des Dieux. Elle apprit aux hommes l'art de cultiver la terre, et de ſemer le blé; ce qui la fait régarder comme la Déeſſe de l'Agriculture.

(*s*) Déeſſe de l'antiquité payenne, ſur la naiſſance de laquelle les Auteurs ne ſont pas d'accord. La fable dit cependant, que Jupiter charmé de ſa beauté, la choiſit pour verſer à boire aux Dieux; mais cette Hébé étant tombée d'une maniere peu décente, en ſervant les Dieux dans un grand ſouper qu'ils faiſoient en Ethiopie, il lui ſubſtitua Ganymède, jeune berger que Jupiter fit enlever par ſon aigle pour en faire ſon Echanſon.

(*t*) C'eſt un fameux poids et monnoye des Anciens qui étoit de differente valeur ſelon le poids de chaque païs, où il étoit en vogue. Talent euboïque ſignifie ce poids ou cette monnoie d'Euboée une des plus grandes îles de la mer Egée, que l'on nomme aujourd'hui l'île de Négrepont.

bras. Ariſtonoüs arriva bientôt chez lui par une heureuſe navigation; aucun de ſes parens n'oſa ſe plaindre de ce qu'il venoit de donner à Sophronime: J'ai laiſſé leur diſoit-il, pour derniere volonté dans mon teſtament cet ordre, que tous mes biens ſeront vendus et diſtribués aux pauvres de l'Jonie ſi jamais aucun de vous s'oppoſe au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcine. Le ſage Vieillard vivoit en paix, et jouiſſoit des biens que les Dieux avoient accordés à ſa vertu. Chaque année, malgré ſa vieilleſſe, il faiſoit un voyage en Lycie pour revoir Sophronime, et pour aller faire un ſacrifice ſur le tombeau d'Alcine, qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'architecture et de la ſepulture. Il avoit ordonné que ſes propres cendres, après ſa mort, ſéroient portées dans le même tombeau, afin qu'elles repoſaſſent avec celles de ſon cher maitre. Chaque jour au printemps, Sophronime impatient de le revoir, avoit ſans ceſſe les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tacher de découvrir le vaiſſeau d'Ariſtonoüs, qui arrivoit dans cette ſaiſon. Chaque année il avoit le plaiſir de voir venir de loin au travers des ondes ameres ce vaiſſeau qui lui étoit ſi cher; et la venue de ce vaiſſeau lui étoit infiniment plus douce que toutes les graces de la nature rénaiſſante au printems, après les rigueurs de l'affreux hiver.

Une année il ne voyoit point venir comme les autres ce vaiſſeau tant deſiré; il ſoupiroit amerement, la triſteſſe et la crainte étoient peintes ſur ſon viſage, le doux ſommeil fuyoit loin de ſes yeux, nul mets exquis ne lui ſembloit doux: il étoit inquiet, allarmé du moindre bruit, toûjours tourné vers le port, il demandoit à tous momens, ſi on n'avoit point vû quelque vaiſſeau venu d'Jonie: il en vit un; mais helas! Ariſtonoüs n'y étoit pas, il ne portoit que ſes cendres dans une urne d'argent (*u*). Amphiclès,

(*u*) La maniere de bruler les corps morts a été fort en uſage chez

phiclès, ancien ami du mort, et à peu près du même âge, fidelle exécuteur de ses dernieres volontés, apportoit tristement cette urne. Quand il aborda Sophronime, la parole leur manqua à tous deux, et ils ne s'exprimerent que par leurs sanglots. Sophronime ayant baisé l'urne, et l'ayant arrosée de ses larmes parla ainsi: O Vieillard! vous avez fait le bonheur de ma vie, et vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs: je ne vous verrai plus; la mort me seroit douce pour vous voir et pour vous suivre dans les champs Elisées (x), où votre ombre jouit de la bienheureuse paix que les Dieux justes reservent à la vertu. Vous avez ramené en nos jours la justice, la pieté et la reconnoissance sur la terre; vous avez montré dans un siécle de fer la bonté, et l'innocence de l'âge d'or. Les Dieux avant que de vous couronner dans le séjour des Justes, vous ont accordé ici bas une vieillesse heureuse, agréable et longue: mais helas! ce qui devroit toûjours durer, n'est jamais assez long. Je ne sens plus aucun plaisir à jouir de vos dons, puisque je suis reduit à en jouir sans vous. O chere ombre! quand est-ce que je vous suivrai? Précieuses cendres, si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être melées à celles d'Alcine: Les miennes s'y mêleront aussi un jour. En attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs! o Aristonoüs! non vous ne mourrez point, et vous vivrez toujours dans le fond de mon coeur; plûtôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais

chez les Anciens. L'on en amassoit les os et les cendres; que l'on mit ordinairement dans un vase orné de sculpture et au quel on donnoit le nom *d'urne*. Voyez les Epitres de Ciceron Liv. IV. Epitre XII.

(x) Les champs Elisées étoient selon les poëtes, le séjour des bienheureux. On en trouve une belle déscription dans le VI. Liv. de l'Eneïde.

jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimoit tant la vertu, à qui je devois tout.

Après ces paroles entrecoupées de profonds soûpirs, Sophronime mit l'urne dans le tombeau d'Alcine: il immola plusieurs victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui environnoient le tombeau; il répandit des libations abondantes de vin, et de lait; il brûla des parfums venus du fond de l'orient, et il s'éleva un nuage odoriferant au milieu des airs. Sophronime établit à jamais pour toutes les années dans la même saison, des jeux funebres en l'honneur d'Alcine et d'Aristonoüs: on y venoit de la Carie, heureuse et fertile contrée; des bords enchantés du Méandre, qui se joue par tant de détours, et qui semple quitter à regret le païs qu'il arrose; des rives toûjours verte du Caystre; des bords du Pactole, qui roule sous ses flots un sable doré; de la Pamphilie que Cerès, Pomone, et Flore ornent à l'envie: enfin des vastes plaines de la Cilicie, arrosées comme un jardin par les torrens qui tombent du mont Taurus toûjours couvert de neiges. Pendant cette tête si solemnelle les jeunes garçons et les jeunes filles, vêtues de robes traînantes de lin, plus blanches que les lys, chantoient des hymnes à la louange d'Alcine et d'Aristonoüs; car on ne pouvoit louer l'un sans louer aussi l'autre, ni séparer deux hommes si étroitement unis, même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que dès le prémier jour, pendant que Sophronime faisoit les libations de vin et de lait, une mirte d'une verdure et d'une odeur exquise, nâquit au milieu du tombeau, et éleva tout-à-coup sa tête touffue, pour couvrir les deux urnes de ses rameaux et de son ombre: chacun s'écria qu'Aristonoüs en recompense de sa vertu, avoit été changé par les Dieux en un arbre si beau. Sophronime prit soin de l'arroser lui-même,

et

et de l'honorer comme une divinité. Cet arbre loin de vieillir se renouvelle de dix ans en dix ans, et les Dieux ont voulu faire voir par cette merveille, que la vertu qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

FABLE II.

Les Avantures de Meleſichton.

Meleſichton né à Mégare (*a*) d'une race illuſtre parmi les Grecs, ne ſongea dans ſa jeuneſſe qu'à imiter dans la guerre les exemples de ſes ancêtres : il ſignala ſa valeur et ſes talens dans pluſieurs expéditions ; et comme toutes ſes inclinations étoient magnifiques, il y fit une dépenſe éclatantes qui le ruina bientôt. Il fut contraint de ſe rétirer dans une maiſon de campagne ſur le bord de la mer, où il vivoit dans une profonde ſolitude avec ſa femme Proxinoë ; elle avoit de l'eſprit, du courage, et de la fierté. Sa beauté et ſa naiſſance l'avoient fait rechercher par des partis beaucoup plus riches que Meleſichton : mais elle l'avoit préferé à tous les autres pour ſon ſeul mérite. Ces deux perſonnes qui par leur vertu et leur amitié, s'étoient rendus naturellement heureuſes pendant pluſieurs années, commencerent alors à ſe rendre mutuellement malheureuſes, par la compaſſion qu'ils avoient l'un pour l'autre. Meleſichton auroit ſupporté plus facilement ſes malheurs, s'il eût pû les ſouffrir tout ſeul, et ſans une perſonne qui lui étoit ſi chere, Proxinoë ſentoit qu'elle augmentoit les peines de Meleſichton. Ils cherchoient à ſe conſoler par deux enfants qui ſembloient

(*a*) Ville de l'Attique. Les Megariens prétendoient qu'Apollon avoit aidé Alcathoüs à bâtir leurs murailles.

ſembloient avoir été formés par les Graces (*b*); le fils ſe nommoit Melibée, et la fille Poëmenis. Melibée dans un âge tendre commençoit déja à montrer de la force, de l'adreſſe et du courage: il ſurmontoit à la Lutte (*c*), à la courſe, et aux autres exercices, les enfans de ſon voiſinage. Il s'enfonçoit dans les forêts, et ſes fleches ne portoient pas des coups moins aſſurés que celles d'Apollon; il ſuivoit encore plus ce Dieu dans les ſciences et dans les beaux arts, que dans les exercices du corps. Meleſichton dans ſa ſolitude lui enſeignoit tout ce qui peut cultiver et orner l'eſprit, tout ce qui peut faire aimer la vertu, et régler les moeurs. Melibée avoit un air ſimple, doux et ingenu, mais noble, ferme et hardi. Son pere jettoit les yeux ſur lui, et ſes yeux ſe noyoient de larmes. Poëmenis étoit inſtruite par ſa mere dans tous les beaux arts que Minerve (*d*) a donnés aux hommes: elle ajoutoit aux ouvrages les plus exquis, les charmes d'une voix, qu'elle joignoit avec une lyre plus touchante que celle d'Orphée (*e*). A la voir, on

(*b*) Les Graces étoient filles de Jupiter et d'Eurynomes. Elles étoient compagnes de Venus, et préſidoient à la liberalité, à la bonne grace, gayeté ou égalité d'humeurs, et à la reconnoiſſance.

(*c*) La Lutte étoit un des plus fameux exercices chez les Anciens. C'étoit ordinairement un combat de deux hommes corps à corps pour éprouver leur force, et voir qui terraſſera ſon compagnon. Ils ſe frottoient d'huile, pour donner moins de priſe à leur Ennemi.

(*d*) Minerve étoit fille de Jupiter, et Déeſſe de la Sageſſe et des beaux arts. Heſiode veut que Métis prémiere femme de Jupiter l'avoit conçue, mais ſelon la fable elle eſt ſortie du cerveau de Jupiter toute armée, et dans un état de vigueur, qui la mit auſſitôt en état de ſécourir ſon Pere contre les Géants.

(*e*) Orphée étoit fils d'Apollon et de Calliope, une des Muſes. Il excella dans l'art de jouer de la Lyre. Il en jouit d'une

on eût cru que c'étoit la jeune Diane ſortie de l'île flotante, où elle naquit (*f*). Ses cheveux blonds étoient noüés négligemment derriere ſa tête; quelques uns échapés flottoient ſur ſon cou au gré des vents: elle n'avoit qu'une robe legere, avec une ceinture qui la rélévoit un peu, pour être plus en état d'agir. Sans parure elle effaçoit tout ce qu'on peut voir de plus beau, et elle ne le ſavoit pas: elle n'avoit même jamais ſongé à ſe régarder ſur le bord des fontaines; elle ne voyoit que ſa famille, et ne ſongeoit qu'à travailler: mais le pére accablé d'ennuis, et ne voyant plus aucune reſſource dans ſes affaires, ne cherchoit que la ſolitude. Sa femme et ſes enfans faiſoient ſon ſupplice: il alloit ſouvent ſur le rivage de la mer, au pied d'un grand rocher plein d'antres ſauvages: là il déploroit ſes malheurs; puis il entroit dans une profonde vallée, qu'un bois épais déroboit aux rayons du Soleil au milieu du jour. Il s'aſſoioit ſur le gazon qui bordoit une claire fontaine, et toutes les plus triſtes penſées revenoient en foule dans ſon coeur. Le doux ſommeil étoit loin de ſes yeux: il ne parloit plus qu'en gémiſſant; la vieilleſſe venoit avant le tems flêtrir et rider

d'une maniere ſi agréable et ſi touchante, qu'il enchantoit les bêtes les plus féroces, et faiſoit danſer au ſon de cet inſtrument les arbres, les forêts entieres et les rochers. Cela ſignifie que ce fût un homme d'eſprit qui par ſes diſcours, et les loix qu'il mit en vers et en chanſons, ſçût apprivoiſer, et policer des hommes ſauvages et barbares. On dit qu'il deſcendit même aux Enfers pour en rétirer Euridice ſon Epouſe, et qu'il charma le Cerbère, et toutes les Divinités infernales. Il auroit auſſi bien réuſſi dans ſon deſſein, s'il n'eût régarde trop tot ſon Epouſe, contre le commendement de Proſerpine. Virgile décrit admirablement cette Fable à la fin du 4. livre des Géorgiques. Ovide l'a décrite auſſi dans ſes Metamorphoſes, au commencement du Liv. X.

(*f*) Diane eſt la Déeſſe de la chaſſe des forêts et des montagnes. Voyez ſa naiſſance dans la prémiere rémarque de la I. Fable.

rider ſon viſage : il oublioit même tous les beſoins de la vie, et ſuccomboit à ſa douleur.

Un jour comme il étoit dans cette valée ſi profonde, il s'endormit de laſſitude et d'épuiſement : alors il vit en ſonge la Déeſſe Cerès, couronnée d'épics dorés, qui ſe préſenta à lui avec un viſage doux et majeſtueux : Pourquoi, lui dit-elle, en l'appellant par ſon nom, vous laiſſez-vous abattre aux rigueurs de la fortune ? Helas ! répondit-il, mes amis m'ont abandonné ; je n'ai plus de bien : il ne me reſte que des procès et des créanciers : ma naiſſance fait le comble de mon malheur, et je ne puis me reſoudre à travailler comme un eſclave pour gagner ma vie.

Alors Cerès lui répondit : La nobleſſe conſiſte-t-elle dans les biens ? Ne conſiſte-t-elle pas plutôt à imiter la vertu de ſes ancêtres ? Il n'y a de nobles que ceux qui ſont juſtes. Vivez de peu ; gagnez ce peu par votre travail : ne ſoyez à charge à perſonne, vous ſerez le plus noble de tous les hommes. Le genre humain ſe rend lui-même miſérable par ſa moleſſe et par ſa fauſſe gloire. Si les choſes néceſſaires vous manquent, pourquoi voulez-vous les devoir à d'autres qu'à vous-même ? Manquez-vous de courage, pour vous les donner par une vie laborieuſe.

Elle dit, et auſſitôt elle lui préſenta une charruë d'or avec une corne d'abondance (g). Alors Ba-

(g) Corne d'abondance, en termes de Poëſie, eſt une corne d'où ſortoient toutes choſes en abondance, par un privilège que Jupiter donna à ſa nourrice, qu'on a feint avoir été la chèvre Amathée. Meſſieurs de Trévoux diſent que le vrai ſens de cette Fable eſt, qu'il y a un terroir en Lybie en figure de corne de bœuf, fort fertile en vins et fruits exquis, qui fut donné par le Roi Ammon à ſa fille Amalthée, que les Poëtes ont feint avoir été nourrice de Jupiter.

chus (*b*), parut couronné de lierre, et tenant un thirſe dans ſa main: il étoit ſuivi de Pan (*i*) qui jouoit de la flûte, et qui faiſoit danſer les Faunes et les Satyres (*k*). Pomone (*l*) ſe montra chargée de fruits, et Flore (*m*) ornée de fleurs les plus vives et les plus odoriferantes. Toutes les Divinités champêtres jetterent un régard favorable ſur Meleſichton.

Il s'éveilla comprenant la force et le ſens de ce ſonge divin; il ſe ſentit conſolé et plein de goût pour tous les travaux de la vie champêtre; il parle de ce ſonge à Proxinoë, qui entra dans tous ſes ſentimens.

(*b*) Bacchus, fils de Jupiter et de Semelé fille de Cadmus Roi de Thébes, inventa l'uſage du vin, dont les Poëtes l'ont fait la Divinité. On lui immoloit des ânes ou des boucs, pour faire entendre que ceux qui ſont trop adonnés au vin en deviennent ſtupides et laſcifs. Bacchus eut pluſieurs noms, et fut connu ſous ceux de Dionyſus, d'Evan, d'Hyié, de Liber, de Bromius et de Jacchus.

(*i*) Pan étoit le Dieu de la nature, adoré particulierement par les Bergers et par les Paſteurs. Les Poëtes lui ont donné des cornes, et des pieds de chevre, une barbe, et une queue, comme à un bouc. Il devint amoureux de la Nimphe Syrinx, et l'ayant changée en roſeau, il en fit ſa flûte, de là vient qu'on le nomme inventeur des flûtes.

(*k*) Les Faunes et les Satyres étoient des Divinités champêtres, qu'on repréſentoit comme de petits hommes fort vélus, avec des cornes et des oreilles de chevre; la queue, les cuiſſes et les jambes du même animal.

(*l*) C'étoit une Nymphe, et fauſſe Divinité des Anciens, qu'ils croyoient préſider aux jardins, ils feignent qu'elle fut mariée à Vertumne qu'ils avoient pour ce ſujet en grande véneration.

(*m*) Les Grecs nommoient *Cloris*, la Déeſſe que les Latins appelloient *Flore*. Ils en faiſoient la Déeſſe des fleurs, et c'eſt de là qu'ils lui donnoient le nom de Flore. On la dit épouſe de Zéphire, qui lui donna pour douaire l'Empire ſur toutes les fleurs, la faiſant jouir d'un éternel Printems.

timens. Le lendemain ils congédierent leurs domestiques inutiles; on ne vit plus chez eux de gens, dont le seul emploi fut le service de leurs personnes. Ils n'eurent plus ni char ni conducteur. Proxinoë avec Poëmenis filoient, en menant paître leurs moutons; ensuite elles faisoient leurs toiles et leurs étoffes; puis elles tailloient et cousoient elles-mêmes leurs habits, et ceux du reste de la famille. Au lieu des ouvrages de soie, d'or, et d'argent, qu'elles avoient accoûtumé de faire avec l'art exquis de Minerve, elles n'exerçoient plus leurs doigts qu'au fuseau, ou à d'autres travaux semblables. Elles préparoient de leurs propres mains les légumes qu'elles cueilloient dans leur jardin pour nourrir toute la maison. Le lait de leur troupeau qu'elles alloient traire, achevoit d'y mettre l'abondance. On n'achetoit rien; tout étoit préparé proprement et sans peine. Tout étoit bon, simple, naturel, assaisonné par l'appetit inséparable de la sobrieté et du travail.

Dans une vie si champêtre, tout étoit chez eux net et propre; toutes les tapisseries étoient vendues: mais les murailles de la maison étoient blanches, et on ne voyoit nulle part rien de sale ni de dérangé; les meubles n'étoient jamais couverts de poussiere: les lits étoient d'étoffes grossieres, mais propres. La cuisine même avoit une propreté qui n'est point dans les grandes maisons; tout y étoit bien rangé et luisant. Pour régaler la famille dans les jours de fête, Proxinoë faisoit des gâteaux excellens. Elle avoit des abeilles, dont le miel étoit plus doux que celui qui couloit du tronc des chênes creux pendant l'âge d'or (*n*). Les vaches venoient d'elles-mêmes

 offrir

(*n*) Chez les Poëtes les quatre âges du monde sont les Siécles d'or, d'argent, d'airain, et de fer. Ils ont attribué l'âge d'or au regne de Saturne, disant que c'est alors que la

offrir des ruiſſeaux de lait. Cette femme avoit dans ſon jardin toutes les plantes qui peuvent aider à nourrir l'homme en chaque ſaiſon, et elle étoit toûjours la prémière à avoir les fruits et les legumes de chaque tems: elle avoit même beaucoup de fleurs, dont elle vendoit une partie, après avoir employé l'autre à orner ſa maiſon. La fille ſecondoit ſa mere, et ne goûtoit d'autre plaiſir que celui de chanter en travaillant, ou en conduiſant ſes moutons dans les pâturages; nul autre troupeau n'égaloit le ſien: la contagion et les loups même n'oſoient en approcher; à meſure qu'elle chantoit, ſes tendres agneaux danſoient ſur l'herbe, et tous les Echos d'alentour ſembloient prendre plaiſir à répéter ſes chanſons.

Meleſichton labouroit lui-même ſon champ; lui-même il conduiſoit ſa charruë, ſémoit et moiſſonnoit: il trouvoit les travaux de l'agriculture moins durs, plus innocens, et plus utiles que ceux de la guerre. A peine avoit-il fauché l'herbe tendre de ſes prairies, qu'il ſe hâtoit d'enlever les dons de Cerès, qui le payoient au centuple du grain ſemé. Bientôt Bachus faiſoit couler pour lui un Nectar digne de la table des Dieux (*o*). Minerve lui donnoit auſſi le fruit de ſon arbre, qui eſt ſi utile à l'homme (*p*). L'Hiver étoit la ſaiſon du repos où toute

la terre ſans être cultivée, produiſit elle-même tout ce qui eſt néceſſaire et utile à la vie. Pendant ce tems-là on fit regner l'innocence et la Juſtice.

(*o*) Le Nectar ſignifie en terme poëtique le breuvage des Dieux fabuleux de l'Antiquité. D'ailleurs il ſe prend figurément en diverſes occaſions.

(*p*) Chez les Anciens les Dieux avoient chacun un ou pluſieurs arbres qui lui étoient conſacrés; Jupiter, le chene; Venus, le myrte; Apollon, le laurier; Cybele, le pin; Hercule, le peuplier; Bacchus, la vigne et le lierre; et *Minerve l'Olivier.*

toute la famille assemblée goûtoit une joie innocente, et remercioit les Dieux d'être si désabusée des faux plaisirs: ils ne mangeoient de viande que dans les sacrifices, et leurs troupeaux n'étoient destinés qu'aux autels.

Melibée ne montroit presque aucune des passions de la jeunesse: il conduisoit les grands troupeaux; il coupoit de grandes chênes dans les forets; il creusoit de petits canaux pour arroser les prairies; il étoit infatigable pour soulager son pere; ses plaisirs, quand le travail n'étoit pas de saison, étoient la chasse, les courses avec les jeunes gens de son âge, et la lecture dont son pere lui avoit donné le goût.

Bientôt Melesichton, en s'accoûtumant à une vie si simple, se vit plus riche qu'il ne l'avoit été auparavant: il n'avoit chez lui que les choses nécessaires à la vie, mais il les avoit toutes en abondances. Il n'avoit presque de société que dans sa famille; ils s'aimoient tous; ils se rendoient mutuellement heureux: ils vivoient loin des Palais des Rois et des plaisirs qu'on achete si cher: les leurs étoient doux, innocens, simples, faciles à trouver; et sans aucune suite dangereuse: Melibée et Poëmenis furent ainsi élevé dans le goût des travaux champêtres. Ils ne se souvinrent de leur naissance que pour avoir plus de courage, en supportant la pauvreté. L'abondance revenue dans toute cette maison n'y ramena point le faste. La famille entiere fut toujours simple et laborieuse. Tout le monde disoit à Melesichton: Les richesses rentrent chez vous; il est tems de reprendre votre ancien éclat. Alors il repondit ces paroles: A qui voulez-vous que je m'attache, ou au faste qui m'avoit perdu, ou à une vie simple et laborieuse, qui m'a rendu riche et heureux. Enfin se trouvant un jour dans ce bois sombre, où Cerès l'

avoit instruit par un songe si utile, il s'y reposa sur l'herbe, avec autant de joie qu'il y avoit eu d'amertume dans le tems passé. Il s'endormit; et la Déesse se montrant à lui comme dans son prémier songe, lui dit ces paroles: La vraie Noblesse consiste à ne recevoir rien de personne, et à faire du bien aux autres Ne récevez donc rien que du sein fécond de la terre, et de votre propre travail. Gardez-vous bien de quitter jamais par molesse, ou par fausse gloire ce qui est la source naturelle et inépuisable de tous les biens.

FABLE III.

Aristée et Virgile. (a)

Virgile étant descendu aux Enfers, entra dans les Campagnes fortunées, où les hommes inspirés des Dieux, passoient une vie bien heureuse sur des gazons toujours émaillés de fleurs, et entrecoupés de mille ruisseaux. D'abord le berger Aristée qui étoit là au nombre des Demi-Dieux (b), s'avança vers eui ayant appris son nom: Que j'ai de joie, lui dit-il, de voir un si grand poëte. Vos vers coulent plus doucement que la rosée sur l'herbe tendre, ils ont une

(a) Aristée étoit fils d'Apollon et de la Nimphe Cyrene. Il fut élevé par des Nymphes qui lui apprirent à cailler le lait, à cultiver des oliviers, à faire de l'huile et des ruches à miel. Mais il s'appliqua sur-tout au soin que demandent les abeilles, dont il savoit réparer les pertes.

Les Oeuvres poëtiques de Virgile sont trop connus pour avoir besoin d'éclaircissemens.

(b) C'étoient les Dieux du second ordre, qui tiroient leur origine des Dieux: tels étoient les hommes illustres des Grecs, Hercule, Castor et Pollux, Esculape, Janus etc.

une harmonie si douce, qu'ils attendrissent le cœur, et qu'ils tirent les larmes des yeux. Vous en avez fait pour mes abeilles (c), dont Homere même pourroit être jaloux. Je vous dois autant qu'au Soleil et à Cyrene (d), la gloire dont je jouis. Il n'y a pas encore long tems que je les récitai, ces vers si tendres et si gracieux, à Linus (e), à Hésiode, et à Homere (f). Après les avoir entendu ils allerent tous trois boire de l'eau du Fleuve Lethé pour les oublier (g), tant ils étoient affligés de repasser dans leur mémoire des vers si dignes d'eux, qu'ils n'avoient pas fait. Vous savez que la nation des Poëtes est jalouse. Venez donc parmi eux prendre votre place. Elle sera bien mauvaise, cette place, repondit Virgile, puisqu'ils sont si jaloux. J'aurai de mauvaises heures à passer dans leur compagnie; je vois bien que vos abeilles n'étoient pas plus faciles à irriter que le cœur des Poëtes. Il est vrai, répondit Aristée; ils bourdonnent comme les abeilles, comme

(c) C'est dans le quatrieme livre de ses Georgiques que Virgile en a fait une très belle description.

(d) C'est à dire: à la nature et à ma mere.

(e) Linus étoit fils d'Apollon et de la Muse Terpsichore. Il surpassa encore Orphée dans la science de la Musique, puisqu'il lui montra à jouer de la Lyre. On dit que s'étant moqué d'Hercule à qui il enseigna aussi à jouer de la lyre, parce qu'il en jouoit mal, ce Heros lui cassa la tête avec cet instrument.

(f) Hesiode et Homere étoient deux grands Poëtes anciens, qui selon quelques uns furent contemporains; d'autres au contraire veulent qu'Hesiode étoit plus ancien qu'Homere.

(g) Lethé est le nom propre d'un des Fleuves des Enfers, dont les eaux baignoient les champs Elysées. La Fable dit, que l'on en faisoit boire aux ames des morts dans les Enfers, et que quand on en avoit bû, on ne se souvenoit plus de rien.

elles, ils ont un aiguillon perçant, pour piquer tout ce qui enflamé leur colere. J'aurai encore, dit Virgile, un autre grand homme à ménager, c'eſt ici le divin Orphée: comment vivez-vous enſemble? Aſſez mal, répondit Ariſtée Il eſt encore jaloux de ſa femme, comme les trois autres de la gloire des vers: Mais pour vous il vous recevra bien, car vous l'avez traité honorablement. et vous avez parlé beaucoup plus ſagement qu'Ovide, de ſa querelle avec les femmes de Thrace qui le maſſacrerent (*b*). Mais ne tardons pas d'avantage, entrons dans ce petit bois ſacré arroſé de tant de fontaines plus claires que le criſtal; vous verrez que toute la troupe ſacrée ſe levera pour vous faire honneur; n'entendez-vous pas déja la Lire d'Orphée; écoutez Linus (*i*) qui chante le Combat des Dieux contre les Géans (*k*); Homere

(*b*) Les Femmes de Thrace mettoient ſon corps en mille pieces, parce dit-on qu'il n'a pas voulu ſe reſoudre à ſe remarier. Voyez le 4. liv. des Georgiques de Virgile. Cependant on raconte diverſement la mort d'Orphée. Les uns diſent que de deſeſpoir d'avoir perdu ſa femme, il ſe tua lui-même. D'autres veulent qu'il fut tué d'un coup de foudre, en punition de ce qu'il avoit révelé les myſteres les plus ſecrets etc.

(*i*) C'eſt un de ces Demi-Dieux. On le croit fils d'Apollon et de Terpſicore l'une des Muſes. Ce fut un Muſicien habile et le Maitre d'Orphée.

(*k*) Les Poëtes ont feint, qu'il y avoit des Géans enfans de la terre qui avoient fait la guerre à Jupiter. Ces Géans étoient dit-on, d'une taille monſtrueuſe; ils avoient cent mains chacun, et des ſerpens au lieu de jambes. Ils eurent la témérité d'eſcalader le ciel, tirant ſans ceſſe contre les Dieux de grands quartiers de pierres, dont les unes qui tomboient dans la Mer devenoient des îles, et celles qui retomboient ſur la terre faiſoient des montagnes. Jupiter effrayé appella tous les Dieux à ſon ſecours, mais ils s'enfuirent tous en Egypte, où la peur les fit cacher ſous differentes ſortes d'animaux. Ce fut enfin par Hercule

mere se prépare à chanter Achille qui vange la mort de Patrocle par celle d'Hector (*l*); mais Hésiode est celui que vous avez le plus à craindre; car de l'humeur dont il est, il sera bien faché que vous ayez osé traiter avec tant d'élegance toutes les choses, rustiques qui ont été son partage. A peine Aristée eut achevé ces mots, qu'ils arriverent dans cet ombrage frais où regne un éternel entousiasme qui possede ces hommes divins. Tous se lèverent, on fit asseoir Virgile, on le prie de chanter ses vers; il les chanta d'abord avec modestie et puis avec transport; les plus jaloux sentirent malgré eux une douceur qui les ravissoit. La lire d'Orphée qui avoit enchanté les Rochers et les Bois, échapa de ses mains, et les larmes amères coulerent de ses yeux. Homere oublia pour un moment la magnificence rapide de l'Iliade, et la varieté agréable de l'Odisée (*m*); Linus crut que ces beaux vers avoient été faits par son pere

cule qu'il vint à bout de défaire tous les Géans, et de les extirper entierement.

(*l*) Achille étoit fils de Thétis et de Pelée Roi du Thessalie. On raconte plusieurs évenemens de sa vie, mais pour ce qui regarde cette action-ci, on dit, qu'ayant pris querelle avec Agamemnon Roi d'Argos et de Micenès, au sujet de Briséide, fille jeune et belle, qu'Achille avoit enlevée: et laquelle il a été obligé de renvoyer sur les instances d'Agamemnon, il en fut si piqué qu'il se retira dans son camp, où il demeura dans sa tante dans l'inaction, pendant près d'un an, et n'en sortit, qu'après la mort de son ami Patrocle. Pour le vanger, il tua Hector, le plus vaillant des Troyens; et comme il étoit fier et emporté, non content d'avoir ôté la vie à son ennemi, il fit mille indignité à son cadavre, et le vendit ensuite à Priam.

(*m*) Nom du prémier des Poëmes d'Homere; ou prémier Poëme epique d'Homere sur le siege de Troye. L'Odyssée au contraire et le second Poëme du même Poëte, où il raconte les avantures qu'eut Ulysse retournant à Itaque, après la prise de Troye.

re Apollon, et il étoit immobile, saisi, et suspendu par un si doux chant; Hesiode tout ému ne pouvoit resister à ce charme. Enfin revenant un peu à lui, il prononça ces paroles pleines de jalousie et d'indignation. O Virgile, tu as fait des vers plus durables que l'airain et que le bronze! mais je le prédis qu'un jour on verra un enfant qui les traduira en sa langue, qui partagera avec toi la gloire d'avoir chanté les Abeilles.

FABLE IV.

Histoire d'Alibeg, Persan.

Cha-Abbas Roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa Cour, pour passer dans la Campagne, sans y être connu, et pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle : il prit seulement avec lui un de ses Courtisans. Je ne connois point, lui dit le Roi, les véritables mœurs des hommes : tout ce qui nous aborde est déguisé. C'est l'art, et non pas la nature simple qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soûtien de toute la societé humaine. Je suis lassé de voir des Courtisans qui m'observent pour me surprendre, en me flatant. Il faut que j'aille voir des Laboureurs et des Bergers qui ne me connoissent pas. Il passa avec son confident au milieu de plusieurs Villages où l'on faisoit des danses; et il étoit ravi de trouver loin des Cours, des plaisirs tranquilles et sans dépense. Il fit un répas dans une cabane; et comme il avoit grande faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les alimens grossiers qu'il prit, lui parurent plus agréables

que

que tous les mets exquis de sa table. En passant dans une prairie semée de fleurs, qui bordoit un clair ruisseau, il apperçut un jeune Berger qui jouoit de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissants. Il l'aborde, il l'examine, il lui trouve une phisionomie agréable, un air simple et ingénu, mais noble et gracieux. Les haillons dont le Berger étoit couvert, ne diminuoient point l'éclat de sa beauté. Le Roi crût d'abord que c'étoit quelque personne de naissance illustre qui s'étoit déguisée: mais il apprit du Berger, que son pere et sa mere étoient dans un village voisin, et que son nom étoit Alibeg. A mesure que le Roi le questionnoit, il admiroit en lui un esprit ferme et raisonnable. Ses yeux étoient vifs, et n'avoient rien d'ardent et de farouche: sa voix étoit douce, insinuante, et propre à toucher. Son visage n'avoit rien de grossier; mais ce n'étoit pas une beauté molle et efféminée. Le Berger d'environ seize ans ne savoit point qu'il fût tel qu'il paroissoit aux autres. Il croyoit penser, parler, être fait comme tous les autres Bergers de son village. Mais sans éducation il avoit appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le Roi l'ayant entretenu familierement en fut charmé: il sut de lui sur l'état des peuples, tout ce que les Rois n'apprennent jamais d'une foule de flateurs qui les environne. De tems en tems il rioit de la naïveté de cet enfant, qui ne menageoit rien dans ses reponses. C'étoit une grande nouveauté pour le Roi que d'entendre parler si naturellement. Il fit signe au Courtisan qui l'accompagnoit de ne point découvrir qu'il étoit le Roi, car il craignoit qu'Alibeg ne perdit en un moment toute sa liberté et toutes ses graces, s'il venoit à savoir devant qui il parloit. Je vois bien, disoit le Prince au Courtisan, que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions,

que

que dans les plus hautes. Jamais enfant de Roi n'a paru mieux né, que celui-ci qui garde les moutons. Je me trouverois trop heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé et aussi aimable. Il me paroit propre à tout; et si on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme. Je veux le faire élever auprès de moi. Le Roi emmena Alibég, qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'étoit rendu agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, et ensuite on lui donna des Maitres pour les arts et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la Cour; et son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge et sa faveur joints ensemble, altererent un peu sa sageſſe et sa modération. Au lieu de sa houlette, de sa flûte, et de son habit de Berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la Cour avoit de plus agréable: il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, et mérita la confiance de son Maitre, qui connoissant le goût exquis d'Alibég pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le Prince a de pierreries et de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Cha-Abbas, la faveur d'Alibég ne fit que croitre. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, et souvent il la régretoit. O beaux jours! disoit-il à lui même; jours où j'ai goûté une joie pure et sans peril; jours depuis les quels je n'en ai vû aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais? Celui qui m'a privé de vous en me donnant tant de richesses, m'a tout ôté. Il voulut aller revoir son village; il s'attendrit dans tous les lieux où il avoit autrefois dansé, chanté, joué de la

flûte

flûte avec ſes Compagnons. Il fit quelque bien à tous ſes parens, et à tous ſes amis: mais il leur ſouhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre, et de n'éprouver jamais les malheurs de la Cour.

Il les éprouva ces malheurs après la mort de ſon Maitre Cha-Abbas: ſon fils Cha-Sefi ſucceda à ce Prince. Des Courtiſans envieux et pleins d'artifices trouverent moyen de le prévenir contre Alibeg. Il a abuſé, diſoient-ils, de la confiance du feu Roi. Il a amaſſé des tréſors immenſes, et a détourné pluſieurs choſes d'un très grand prix, dont il étoit dépoſitaire. Cha-Sefi étoit tout enſemble jeune et Prince; il n'en faloit pas tant pour être crédule, inapliqué, et ſans précaution. Il eut la vanité de vouloir paroître réformer ce que le Roi ſon pere avoit fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un pretexte de dépoſſeder Alibég de ſa charge, il lui demanda, ſelon le conſeil de ſes Courtiſans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamans d'un prix immenſe, que le Roi ſon grand pere avoit accoutumé de porter dans les combats. Cha-Abbas avoit fait autrefois ôter de ce cimeterre tous ces beaux diamans; et Alibeg prouva par de bons témoins que la choſe avoit été faite par l'ordre du feu Roi, avant que la charge eût été donnée à Alibeg. Quand les ennemis d'Alibeg virent qu'ils ne pouvoient plus ſe ſervir de ce pretexte pour le perdre, ils conſeillerent à Cha-Sefi de lui commander de faire dans quinze jours un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il étoit chargé. Au bout de quinze jours il demanda à voir lui-même toutes choſes. Alibeg lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avoit en garde. Rien n'y manquoit; tout étoit propre, bien rangé, et conſervé avec grand ſoin. Le Roi bien étonné de trouver par tout tant d'ordre et d'ex-

d'exactitude, étoit presque revenu en faveur d'Alibeg. Lorsqu'il apperçut au bout d'une grande galerie pleine de meubles très somptueux une porte de fer qui avoit trois grandes serrures: C'est là, lui dirent à l'oreille les Courtisans jaloux, qu'Alibeg, a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le Roi en colere s'écria: Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis? Montrez-le-moi. A ces mots Alibeg se jetta à ses genoux, le conjurant au nom de Dieu de ne lui ôter pas ce qu'il avoit de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disoit-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du Roi votre pere. Otez-moi si vous voulez tout le reste: mais laissez-moi ceci. Le Roi ne douta point que ce ne fut un trésor mal aquis qu'Alibeg avoit amassé. Il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrit cette porte. Enfin Alibég qui en avoit les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte, et l'habit de berger qu'Alibég avoit porté autrefois, et qu'il revoyoit souvent avec joie, de peur d'oublier sa prémiere condition. Voilà, dit-il, ô grand Roi, les precieux restes de mon ancien bonheur. Ni la fortune, ni votre puissance, n'ont pû me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir, quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste; laissez-moi ces chers gages de mon prémier état. Les voilà, mes vrais biens qui ne manqueront jamais. Les voilà ces biens simples, innocens, toûjours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, et ne se tourmentent point du superflu. Les voilà ces biens dont la liberté et la sûreté sont les fruits. Les voilà ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instrumens d'une vie simple et heureuse! je n'aime que vous; c'est avec vous que je veux vivre

et

et mourir. Pourquoi faut il que d'autres biens trompeurs ſoient venus me tromper, et troubler le repos de ma vie? je vous les rends, grand Roi, toutes ces richeſſes qui me viennent de votre liberalité. Je ne garde que ce que j'avois, quand le Roi votre pere vint par ſes graces me rendre malheureux. Le Roi entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibég, et étant indigné contre les Courtiſans qui l'avoient voulu perdre, il les chaſſa d'auprès de lui. Alibég devint ſon principal Officier, et fut chargé des affaires les plus ſécretes: mais il revoyoit tous les jours ſa houlette, ſa flûte, et ſon ancien habit qu'il tenoit toûjours prêts dans ſon tréſor pour les réprendre, dès que la fortune inconſtante troubleroit ſa faveur. Il mourut dans une extreme vieilleſſe, ſans avoir jamais voulu ni faire punir ſes ennemis, ni amaſſer aucun bien, et ne laiſſant à ſes parens que de quoi vivre dans la condition de bergers, qu'il crut toûjours la plus ſûre et la plus heureuſe.

FABLE V.

Le Berger Cléobule, et la Bergere Philide.

Un berger reveur ménoit ſon troupeau ſur les rives fleuries du fleuve Acheloüs (*a*). Les Faunes et les Satyres cachés dans les bocages voiſins danſoient ſur l'herbe au doux ſon de ſa flûte. Les Naïa-

(*a*) Acheloüs après avoir été vaincu par Hercule dans un combat, où il étoit queſtion de la poſſeſſion de Déjanire, s'eſt transformé en Taureau; mais cette figure ne lui ſervoit de rien. Hercule le terraſſa, et lui enléva une de ſes cornes. Alors Acheloüs envoya la Corne d'abondance à ſon vainqueur, pour avoir la Sienne.

Naïades (*b*) cachées dans les ondes du fleuve lévérent leurs têtes au dessus des roseaux pour écouter ses chansons. Acheloüs lui-même appuié sur son urne panchée montroit son front, où il ne restoit plus qu'une corne depuis son combat avec le grand Hercules, et cette mélodie suspendit pour un peu de tems les peines de ce Dieu vaincu. Le Berger étoit peu touché de voir ces Naïades qui l'admiroient, il ne pensoit qu'à la Bergere Philide simple, naïve, sans aucune parure, à qui la fortune ne donna jamais d'éclat emprunté, et que les graces seules avoient ornée et embellie de leurs propres mains. Elle sortoit de son village ne songeant qu'à faire paître les moutons; elle seule ignoroit sa beauté; toutes les autres Bergeres en étoient jalouses. Le Berger l'aimoit et n'osoit le lui dire. Ce qu'il aimoit le plus en elle c'étoit cette vertu simple et severe qui écartoit les amans et qui fait trouver l'art de représenter ce qu'on n'oseroit dire ouvertement. Il finit donc toutes ses chansons les plus agréables pour en commencer une qui pût toucher le cœur de cette Bergere; il savoit qu'elle aimoit la vertu des heros qui ont acquis de la gloire dans les combats: il chanta sous un nom supposé ses propres avantures, car en ce tems les heros même étoient Bergers, et ne mépriſoient point la houlette. Il chanta donc ainsi: Quand Polynice alla assiéger la ville de Thebes pour renverser du throne son frere Etheocles (*c*), tous les Rois

(*b*) Les Naïades étoient ces divinités, que les Payens croioient préſider aux fontaines, et aux rivieres. Strabon dit que les Naïades étoient des Prêtresses de Bacchus.

(*c*) Etéocle fils aîné d'Oedipe Roi de Thebes et de Jocaste fille de Créon. Il avoit un frere nommé Polynice avec qui il convint après la mort de leur Pere, de regner alternativement chacun un an. Etéocle qui regnoit le prémier, ayant été flatté par l'éclat d'une couronne ne voulut plus

la

Rois de la Grece parurent sous les armes, et poussoient leurs chariots contre les assiegés. Adraste beau-pere de Polynice abbattoit les troupes de Soldats et les Capitaines, comme un moissonneur de sa faux tranchante coupe les moissons; d'un autre côté le divin Amphiarus (*d*), qui avoit prévu son malheur, s'avançoit dans la mêlée et fut tout à coup englouti par la terre qui ouvrit ses abimes pour le précipiter dans les sombres rives du Styx: en tombant il déploroit son infortune d'avoir eu une femme infidelle. Assez prés de là on voyoit les deux freres, fils d'Oedipe, qui s'attaquoient avec fureur, comme un Léopard et un Tigre qui s'entre-dechirent dans les rochers du Caucase (*e*); ils se rouloient tous deux dans le sable, chacun paroissant alteré du sang de son frere. Pendant cet horrible spectacle, Cléobule qui avoit suivi Polynice, combat contre un vaillant Thébain que le Dieu Mars rendoit presque invincible. La fleche du Thébain conduite par le Dieu, auroit percé le cou de Cléobule, s'il ne se fut détourné promtement. Aussitôt Cléobule lui enfonça son dard jusqu'au fond des entrailles. Le sang du Thébain

 ruisselle

la quitter. Polynice voyant perdu ses esperances, eut recours à Adreste son beau-pere qui étoit alors Roi des Argyens. Il revenoit avec lui à Thébes à la tête d'une armée redémander le sceptre à son frere suivant leur convention. Cependant les deux freres ennemis, pour épargner le sang des peuples, voulurent bien se battre en combat singulier en présence des deux armées, et ils s'entretuerent l'un l'autre.

(*d*) Amphiarus étoit fils d'Apollon et d'Hypermneſtre une des cinquante filles de Danaüs Roi d'Argos, et fut un célèbre Devin du temps de la guerre de Thébes. Il crut son Epouse infidelle, parce qu'elle avoit reçû un riche collier de Polynice qui la pria d'engager son mari à le suivre dans la guerre contre son frere.

(*e*) Le Caucase est une montagne de l'Asie septentrionale entourée de rochers escarpés.

ruiſſelle, ſes yeux s'éteignent, ſa bonne mine et ſa fierté le quittent, la mort efface ſes beaux traits, ſa jeune épouſe du haut d'une tour le vit mourant, et eut le cœur percé d'une douleur inconſolable. Dans ſon malheur je le trouve heureux d'avoir été aimé et plaint. Je mourrois comme lui avec plaiſir pourvûque je puſſe être aimé de même. A quoi ſervent la valeur et la gloire des plus fameux combats; à quoi ſervent la jeuneſſe et la beauté, quand on ne peut ni plaire ni toucher ce qu'on aime? La Bergere qui avoit prêté l'oreille à une ſi tendre chanſon, comprit que ce Berger étoit Cléobule vainqueur du Thébain, elle devint ſenſible à la gloire qu'il avoit acquiſe, aux graces qui brilloient en lui, et aux maux qu'il ſouffroit pour elle; elle lui donna ſa main et ſa foi; un heureux Hymen les joignit bientot; leur bonheur fut envié des Bergers d'alentour et des divinités champêtres; ils égalerent par leur union, par leur vie innocente, par leurs plaiſirs ruſtiques juſques dans une extréme vieilleſſe la douce deſtinée de Philemon et de Baucis (*f*).

FABLE

(*f*) Jupiter et Mercure parcourant la terre ſous la figure humaine, furent rébutes par tous les habitans d'un village qu'ils paſſerent; Philemon et Baucis furent les ſeuls dont la cabane leur étoit ouverte. C'étoient de vieux epoux, qui faiſoient ſeuls toute leur famille et tout leur domeſtique, et qui vivoient heureux dans leur pauvreté. Ils firent aux Dieux le meilleur accueil qu'ils purent ſans ſavoir à qui ils avoient à faire, et ce ne fut qu'à la fin du repas que les Hôtes ſe firent connoitre. Ils menerent enſuite nos vieilles gens ſur une haute montagne voiſine du hameau, et leur dirent de regarder derriere eux. Philemon et Baucis virent tout le village ſubmergé, excepté leur maiſon qui s'étoit changé en un magnifique Temple. Jupiter leur ayant demandé, ce qu'ils déſiroient pour recompenſe de leur fidelité, ils ne demanderent autre choſe que d'être les Miniſtres de ce Temple, et de ne pas ſurvivre l'un à l'autre. Leurs vœux furent exaucés: lorſqu'

ils

FABLE VI.

Hiſtoire de Roſimond et de Braminte.

Il étoit une fois un jeune homme plus beau que le jour, nommé Roſimond, et qui avoit autant d'eſprit et de vertu, que ſon frere ainé Braminte étoit mal fait, déſagréable, brutal et méchant. Leur mere qui avoit horreur de ſon fils ainé, n'avoit des yeux que pour voir le cadet. L'ainé jaloux, inventa une calomnie horrible pour perdre ſon frere. Il dit à ſon pere, que Roſimond alloit ſouvent chez un voiſin, qui étoit ſon ennemi, pour lui rapporter tout ce qui ſe paſſoit au logis, et pour lui donner les moyens d'empoiſonner ſon pere. Le pere fort emporté, battit cruellement ſon fils, le mit en ſang, puis le tint trois jours en priſon ſans nourriture, et enfin le chaſſa de ſa maiſon, en le menaçant de le tuer, s'il revenoit jamais. La mere épouvantée n'oſa rien dire, elle ne fit que gemir. L'enfant s'en alla pleurant; et ne ſachant où ſe retirer, il traverſa ſur le ſoir un grand bois. La nuit le ſurprit au pied d'un rocher; il ſe mit à l'entrée d'une caverne ſur un tapis de mouſſe, où couloit un clair ruiſſeau, et il s'y endormit de laſſitude. Au point du jour en s'éveillant, il vit une belle femme montée ſur un cheval gris, avec une houſſe en broderie d'or qui paroiſſoit aller à la chaſſe. N'avez-vous point vû paſſer un cerf et des chiens, lui dit elle? Il répondit que non. Puis elle lui dit: il me ſemble que vous êtes affligé. Qu'avez-vous, lui dit-elle? Tenez voilà une bague qui vous rendra le plus heureux et le plus puiſſant

ils furent parvenus à une extréme vieilleſſe, ils furent metamorphoſé en même tems, Baucis en tilleul et Philemon en Chêne. *Cette fable eſt un de ces évenemens que l'on rapportoit pour prouver, que la vertu de l'hoſpitalité eſt digne d'etre recompenſée.*

des hommes, pourvûque vous n'en abuſiez jamais. Quand vous tournerez le diamant en dédans, vous ſerez d'abord inviſible. Dès que vous le tournerez en dehors, vous paroîtrez à découvert. Quand vous mettrez l'anneau à votre petit doigt, vous paroîtrez le fils du Roi, ſuivi de toute une Cour magnifique. Quand vous le mettrez au quatrième doigt, vous paroîtrez dans votre figure naturelle. Auſſitôt le jeune homme comprit que c'étoit une Fée (*) qui lui parloit. Après ces paroles elle s'enfonça dans les bois. Pour lui il s'en rétourna auſſitôt chez ſon pere, avec impatience de faire l'eſſai de ſa bague. Il vit et entendit tout ce qu'il voulut ſans être découvert. Il ne tint qu'à lui de ſe venger de ſon frere, ſans s'expoſer à aucun danger: il ſe montra ſeulement à ſa mere, l'embraſſa, et lui dit toute ſa merveilleuſe avanture. Enſuite mettant l'anneau enchanté à ſon petit doigt, il parut tout à coup comme le Prince fils du Roi, avec cent beaux chevaux, et un grand nombre d'Officiers richement vêtus. Son pere fut bien étonné de voir le fils du Roi dans ſa petite maiſon; il étoit embaraſſé, ne ſachant quels reſpects il devoit lui rendre. Alors Roſimond lui demanda combien il avoit de fils? Deux, repondit le pere. Je les veux voir. Faites-les venir tout à l'heure, lui dit Roſimond. Je les veux emmener tous deux à la Cour pour faire leur fortune. Le pere timide repondit en héſitant: Voilà l'ainé que je vous préſente. Où eſt donc le cadet? je le veux avoir auſſi, dit encore Roſimond. Il n'eſt pas ici dit le

(*) Fée eſt un terme qu'on trouve dans les vieux Romans, qui s'eſt dit de certaines femmes qui ayant le ſecret de faire des choſes ſurprenantes, paſſent pour une eſpece de Divinité: car le peuple croyoit qu'elles tenoient cette, verru par quelque communication avec des Divinités imaginaires. C'étoit en effet un nom honnête de Sorciere ou d'Enchantereſſe.

le pere. Je l'avois chatié pour une faute, et il m'a quitté. Alors Rosimond lui dit: Il faloit l'instruire mais non pas le chasser. Donnez-moi toûjours l'aîné, qu'il me suive; et vous, dit-il parlant au pere, suivez deux Gardes, qui vous conduiront au lieu que je leur marquerai. Aussitôt deux Gardes emmenerent le pere; et la Fée dont nous avons parlé, l'ayant trouvé dans une forêt, elle le frapa d'une verge d'or, et le fit entrer dans une caverne sombre et profonde, où il demeura enchanté. Demeurez-y, dit-elle, jusqu'à ce que votre fils vienne vous en tirer. Cependant le fils alla à la Cour du Roi, dans un tems où le jeune Prince s'étoit embarqué pour aller faire la guerre dans une île éloignée: il avoit été emporté par les vents sur des côtes inconnues, où après un naufrage il étoit captif chez un peuple sauvage. Rosimond parut à la Cour, comme s'il eût été le Prince qu'on croyoit perdu, et que tout le monde pleuroit. Il dit qu'il étoit revenu par le secours de quelques Marchands, sans lesquels il seroit peri: il fit la joie publique. Le Roi parut si transporté, qu'il ne pouvoit parler, et il ne se lassoit point d'embrasser ce fils qu'il avoit crû mort. La Reine fut encore plus attendrie. On fit de grandes réjouissances dans tout le Royaume. Un jour celui qui passoit pour le Prince, dit à son véritable frere: Braminte, vous voyez que je vous ai tiré de votre village, pour faire votre fortune: mais je sais que vous êtes un menteur, et que vous avez par vos impostures causé le malheur de votre frere Rosimond; il est ici caché. Je veux que vous parliez à lui, et qu'il vous reproche vos impostures. Braminte tremblant, se jetta à ses pieds, et lui avoua sa faute. N'importe, dit Rosimond, je veux que vous parliez à votre frere, et que vous lui demandiez pardon. Il sera bien genereux, s'il vous pardonne; vous ne le meritez pas: il est dans mon cabinet, où je vous le

ferai voir tout à l'heure. Cependant je m'en vais dans une chambre voiſine, pour vous laiſſer librement avec lui. Braminte entra pour obéir dans le cabinet. Auſſitôt Roſimond changea ſon anneau, paſſa dans cette chambre, et puis il entra par une autre porte de derriere avec ſa figure naturelle, où Braminte fut bien honteux de le voir. Il lui demanda pardon, et lui promit de reparer toutes ſes fautes. Roſimond l'embraſſa en pleurant, lui pardonna, et lui dit: Je ſuis en pleine faveur auprès du Prince. Il ne tient qu'à moi de vous faire perir, ou de vous tenir toute votre vie dans une priſon: mais je veux être auſſi bon pour vous que vous avez été mechant pour moi. Braminte honteux et confondu, lui repondit avec ſoûmiſſion, n'oſant lever les yeux, ni le nommer ſon frere. Enſuite Roſimond fit ſemblant de faire un voyage en ſecret pour aller épouſer une Princeſſe d'un Royaume voiſin: mais ſous ce prétexte il alla voir ſa mere, à la quelle il raconta tout ce qu'il avoit fait à la Cour, et lui donna dans le beſoin quelque petit ſécours d'argent. Car le Roi lui laiſſoit prendre tout celui qu'il vouloit; mais il n'en prenoit jamais beaucoup. Cependant il s'éleva une furieuſe guerre entre le Roi et un autre Roi voiſin, qui étoit injuſte et de mauvaiſe foi. Roſimond alla à la Cour du Roi ennemi, entra par le moyen de ſon anneau dans tous les conſeils ſecrets de ce Prince, demeurant toûjours inviſible. Il profita de tout ce qu'il apprit des méſures des ennemis. Il les prévint, et les déconcerta en tout; il commenda l'armée contre eux; il les défit entierement dans une grande bataille, et conclut bientot avec eux une paix glorieuſe à des conditions équitables. Le Roi ne ſongeoit qu'à le marier avec une Princeſſe héritiere d'un Royaume voiſin, et plus belle que les graces: mais un jour pendant que Roſimond étoit à la chaſſe dans la même forêt, où il avoit

avoit autrefois trouvé la Fée, elle se présenta à lui. Gardez-vous bien, lui dit-elle, d'une voix sévére, de vous marier, comme si vous étiez le Prince; il ne faut tromper personne; il est juste que le Prince pour qui on vous prend, revienne succeder à son pere; allez le chercher dans une île, où les vents que j'envoyerai enfler les voiles de votre vaisseau, vous meneront sans peine; hatez-vous de rendre ce service à votre maître, contre ce qui pourroit flater votre ambition, et songez à rentrer en homme de bien dans votre condition naturelle. Si vous ne le faites, vous serez injuste et malheureux, je vous abandonnerai à vos anciens malheurs. Rosimond profita sans peine d'un si sage conseil. Sous prétexte d'une négociation secrete dans un état voisin, il s'embarqua sur un vaisseau, et les vents le menerent d'abord dans l'île, où la Fée lui avoit dit qu'étoit le vrai fils du Roi. Ce Prince étoit captif chez un peuple sauvage, où l'on lui faisoit garder des troupeaux. Rosimond invisible l'alla enlever dans les pâturages, où il conduisoit son troupeau; et le couvrant de son propre manteau qui étoit invisible comme lui, il le délivra des mains de ces peuples cruels; ils s'embarquerent ensemble. D'autres vents obéissans à la Fée, les ramenerent; ils arriverent ensemble dans la chambre du Roi. Rosimond se présenta à lui, et lui dit: Vous m'avez crû votre fils; je ne le suis pas, mais je vous le rends; tenez le voilà lui-même. Le Roi bien étonné s'adressa à son fils, et lui dit: N'est-ce pas vous mon fils qui avez vaincu mes ennemis, et qui avez fait glorieusement la paix? Ou bien est-il vrai que vous avez fait un naufrage? que vous avez été captif, et que Rosimond vous a délivré? Oui, mon pere, répondit-il: c'est lui qui est venu dans le païs où j'étois captif. Il m'a enlevé; je lui dois la liberté, et le plaisir de vous revoir. C'est lui, et non pas moi à qui vous devez la victoire.

Le Roi ne pouvoit croire ce qu'on lui disoit: mais Rosimond changeant sa bague, se montra au Roi sous la figure du Prince; et le Roi épouvanté vit à la fois deux hommes qui lui parurent tous deux ensemble son même fils. Alors il offrit pour tant de services des sommes immenses à Rosimond, qui les refusa; il demanda seulement au Roi la grace de conserver à son frere Braminte une Charge qu'il avoit à la Cour. Pour lui, il craignit l'inconstance de la fortune, l'envie des hommes, et sa propre fragilité. Il voulut se retirer dans son Village avec sa mere, où il se mit à cultiver la terre. La Fée qu'il revit encore dans les bois, lui montra la caverne où son pere étoit, et lui dit les paroles qu'il falloit prononcer pour le délivrer. Il prononça avec une très sensible joie ces paroles. Il délivra son pere, qu'il avoit depuis long tems impatience de délivrer, et lui donna de quoi passer doucement sa vieillesse. Rosimond fut ainsi le bien faiteur de toute sa famille, et il eut le plaisir de faire du bien à tous ceux qui avoient voulu lui faire du mal. Après avoir fait les plus grandes choses pour la Cour, il ne voulut d'elle que la liberté de vivre loin de sa corruption. Pour comble de sagesse, il craignit que son anneau ne le tentât de sortir de sa solitude, et ne le rengageât dans les grandes affaires. Il retourna dans le bois où la Fée lui avoit apparu si favorablement; il alloit tous les jours auprès de la caverne, où il avoit eu le bonheur de la voir autrefois; et c'étoit dans l'espérance de l'y revoir. Enfin elle s'y présenta encore à lui, et il lui rendit l'anneau enchanté. Je vous rends lui dit-il, un don d'un si grand prix, mais si dangereux, et duquel il est si facile d'abuser. Je ne me croirai en sureté, que quand je n'aurai plus dequoi sortir de ma solitude, avec tant de moiens de contenter toutes mes passions.

Pen-

Pendant que Roſimond rendoit cette bague, Braminte dont le méchant naturel n'étoit point corrigé, s'abandonna à toutes ſes paſſions, et voulut engager le jeune Prince qui étoit devenu Roi, à traiter indignement Roſimond. La Fée dit à Roſimond: Votre frere toûjours impoſteur a voulu vous rendre ſuſpect au nouveau Roi, et vous perdre; il mérite d'être puni, et il faut qu'il periſſe. Je m'en vais lui donner cette bague que vous me rendez. Roſimond pleura le malheur de ſon frere; puis il dit à la Fée: Comment prétendez-vous le punir par un ſi merveilleux préſent? il en abuſera pour perſécuter tous les gens de bien, et pour avoir une puiſſance ſans bornes. Les mêmes choſes, repondit la Fée, ſont un rémede ſalutaire aux uns, et un poiſon mortel aux autres. La proſpérité eſt la ſource de tous les maux pour les mechans. Quand on veut punir un ſcélerat, il n'y a qu'à le rendre bien puiſſant pour le faire périr bientot. Elle alla enſuite au Palais; elle ſe montra à Braminte ſous la figure d'une vieille femme couverte de haillons; elle lui dit: J'ai rétiré des mains de votre frere la bague que je lui avois prêtée, et avec laquelle il s'étoit acquis tant de gloire: recevez-la de moi, et penſez bien à l'uſage que vous en ferez. Braminte repondit en riant: Je ne ferai pas comme mon frere, qui fut aſſez inſenſé pour aller chercher le Prince, au lieu de regner en ſa place. Braminte avec cette bague ne ſongea qu'à découvrir le ſecret de toutes les familles, qu'à commettre des trahiſſons, des meurtres, et des infamies, qu'à écouter les conſeils du Roi, qu'à enlever les richeſſes des particuliers. Ses crimes inviſibles étonnoient tout le monde. Le Roi voyant tant de ſecrets découverts ne ſavoit à quoi attribuer cet inconvenient: mais la proſpérité ſans bornes, et l'inſolence de Braminte, lui firent ſoupçonner qu'il avoit l'anneau enchanté de ſon frere. Pour le découvrir, il

il se servit d'un Etranger d'une nation ennemie, à qui il donna une grande somme. Cet homme vint la nuit offrir à Braminte de la part du Roi ennemi des biens et des honneurs immenses, s'il vouloit lui faire savoir par des espions tout ce qu'il pourroit apprendre des secrets de son Roi.

Braminte promit tout; alla même dans un lieu où on lui donna une somme très grande pour commencer sa récompense. Il se vanta d'avoir un anneau qui le rendoit invisible Le lendemain le Roi l'envoya chercher, et le fit d'abord saisir: on lui ôta l'anneau, et on trouva sur lui plusieurs papiers qui prouvoient ses crimes. Rosimond revint à la Cour pour demander la grace de son frere qui lui fut refusée, on fit mourir Braminte; et l'anneau lui fut plus funeste, qu'il n'avoit été utile à son frere.

Le Roi pour consoler Rosimond de la punition de Braminte, lui rendit l'anneau comme d'un prix infini. Rosimond affligé n'en jugea pas de même; il retourna chercher la Fée dans les bois. Tenez, lui dit-il, votre anneau. L'expérience de mon frere m'a fait comprende ce que je n'avois pas bien compris d'abord, quand vous me le dites. Gardez cet instrument fatal de la perte de mon frere. Helas! il seroit encore vivant; il n'auroit pas accablé de douleur et de honte la vieillesse de mon pere et de ma mere. Il seroit peut être sage, s'il n'avoit jamais eu dequoi contenter ses desirs. O qu'il est dangereux de pouvoir plus que les autres hommes! Réprenez votre anneau. Malheur à ceux à qui vous le donnerez. L'unique grace que je vous demande, c'est de ne le donner jamais à aucune des personnes pour qui je m'interesse.

FABLE

FABLE VII.

Hiſtoire de Floriſe.

Une Païſanne connoiſſoit dans ſon voiſinage une Fée. Elle la pria de venir à une de ſes couches, où elle eut une fille. La Fée prit d'abord l'enfant entre ſes bras, et dit à la mere: Choiſiſſez; elle ſera, ſi vous voulez; belle comme le jour, d'un eſprit encore plus charmant que ſa beauté, et Reine d'un grand Royaume, mais malheureuſe; ou bien elle ſera laide et Païſanne comme vous, mais contente dans ſa condition. La Païſanne choiſit d'abord pour cet enfant la beauté et l'eſprit avec une couronne, au hazard de quelque malheur. Voilà la petite fille, dont la beauté commence déja à effacer toutes celles qu'on avoit jamais vûes. Son eſprit étoit doux, joli, inſinuant; elle apprenoit tout ce qu'on vouloit lui apprendre, et le ſavoit bientôt mieux que ceux qui le lui avoient appris. Elle danſoit ſur l'herbe les jours de fête, avec plus de graces que toutes ſes Compagnes. Sa voix étoit plus touchante qu'aucun inſtrument de muſique, et elle faiſoit elle même les chanſons qu'elle chantoit. D'abord elle ne ſavoit point qu'elle étoit belle: mais en jouant avec ſes Compagnes ſur le bord d'une claire fontaine, elle ſe vit, elle remarqua combien elle étoit differente des autres, elle s'admira. Tout le païs qui accouroit en foule pour la voir, lui fit encore plus connoître ſes charmes. Sa mere qui comptoit ſur les prédictions de la Fée, la regardoit déja comme une Reine, et la gâtoit par ſes complaiſances. La jeune fille ne vouloit ni filer, ni coudre, ni garder les moutons; elle s'amuſoit à cueillir des fleurs, à en parer ſa tête, à chanter, et à danſer à l'ombre des bois. Le Roi de ce païs là étoit fort puiſſant, et il n'avoit qu'un fils nommé Roſimond qu'il vouloit marier. Il ne

put

put jamais se resoudre à entendre parler d'aucune Princesse des Etats voisins, parcequ'une Fée lui avoit assuré, qu'il trouveroit une Paisanne plus belle et plus parfaite que toutes les Princesses du monde. Il prit la resolution de faire assembler toutes les jeunes Villageoises de son Royaume au-dessous de dix huit ans, pour choisir celle qui seroit la plus digne d'être choisie. On exclut d'abord une quantité innombrable de filles, qui n'avoient qu'une médiocre beauté; et on en sépara trente qui surpassoient infiniment toutes les autres. Florise (c'est le nom de notre jeune fille) n'eut pas de peine à être mise dans ce nombre. On rangea ces trente filles au milieu d'une grande salle, dans une espece d'amphitheatre, où le Roi et son fils les pouvoient regarder toutes à la fois. Florise parut d'abord au milieu de toutes les autres, ce qu'une belle anemone paroîtroit parmi des soucis; ou ce qu'un oranger fleuri paroîtroit au milieu des buissons sauvages; le Roi s'écria qu'elle méritoit sa Couronne. Rosimond se crut heureux de posseder Florise. On lui ôta ses habits de Village; on lui en donna qui étoient tout brodé d'or. En un instant elle se vit couverte de berles et de diamans. Un nombre de Dames étoient occupées à la servir. On ne songeoit qu'à deviner ce qui pouvoit lui plaire, pour le lui donner avant qu'elle eut la peine de le demander. Elle étoit logée dans un magnifique apartement du Palais, qui n'avoit au lieu de tapisseries que de grandes glaces de miroir de toute la hauteur des chambres et des cabinets, afin qu'elle eut le plaisir de voir sa beauté multipliée de tous côtés, et que le Prince pût l'admirer en quelque endroit qu'il jettât les yeux. Rosimond avoit quitté la chasse, le jeu, tous les exercices du corps, pour être sans cesse auprès d'elle; et comme le Roi son pere étoit mort bientot après le mariage, c'étoit la sage Florise devenue Reine, dont les conseils décidoient de toutes les

les affaires de l'Etat. La Reine-Mere du nouveau Roi, nommée Gronipote, fut jalouſe de ſa Belle fille. Elle étoit artificieuſe, maligne, cruelle. La vieilleſſe avoit ajouté une affreuſe difformité à ſa laideur naturelle, et elle reſſembloit à une Furie. La beauté de Floriſe la faiſoit paroître encore plus hideuſe, et l'irritoit à tout moment: elle ne pouvoit ſouffrir qu'une ſi belle perſonne la défigurât; et elle craignoit auſſi ſon eſprit, et elle s'abandonna à toutes les fureurs de l'envie. Vous n'avez point de cœur, diſoit-elle ſouvent à ſon fils, d'avoir voulu épouſer cette petite païſanne; et vous avez la baſſeſſe d'en faire votre idole: elle eſt fiere, comme ſi elle étoit née dans la place où elle eſt. Quand le Roi votre pere voulut ſe marier, il me préfera à toute autre, parceque j'étois la fille d'un Roi egal à lui. C'eſt ainſi que vous devriez faire. Renvoyez cette petite Bergere dans ſon Village, et ſongez à quelque jeune Princeſſe dont la naiſſance vous convienne. Roſimond réſiſtoit à ſa mere: mais Gronipote enléva un jour un billet que Floriſe écrivoit au Roi, et le donna à un jeune homme de la Cour, qu'elle obligea d'aller porter ce billet au Roi, comme ſi Floriſe lui avoit temoigné toute l'amitié qu'elle ne devoit avoir que pour le Roi ſeul. Roſimond aveuglé par ſa jalouſie, et par les conſeils malins que lui donna ſa mere, fit enfermer Floriſe pour toute ſa vie dans une haute tour batie ſur la pointe d'un rocher qui s'élevoit dans la mer. Là elle pleuroit nuit et jour, ne ſachant par quelle injuſtice le Roi qui l'avoit tant aimée, la traitoit ſi indignement. Il ne lui étoit permis de voir qu'une vieille femme, à qui Gronipote l'avoit confiée, et qui lui inſultoit à tout moment dans cette priſon. Alors Floriſe ſe reſſouvint de ſon village, de ſa cabane, et de tous ſes plaiſirs champêtres. Un jour pendant qu'elle étoit accablée de douleur, et qu'elle déploroit l'aveuglement de

de sa mere, qui avoit mieux aimé qu'elle fût belle, et Reine malheureuse, que Bergere laide et contente dans son état; la vieille qui la traitoit si mal, vint lui dire que le Roi envoyoit un Boureau, pour lui couper la tête, et qu'elle n'avoit plus qu'à se résoudre à la mort. Florise répondoit qu'elle étoit prête à recevoir le coup. En effet, le Boureau envoyé par les ordres du Roi, sur les conseils de Gronipote, tenoit un grand coutelas pour l'execution, quand il parut une femme qui dit qu'elle venoit de la part de cette Reine pour dire deux mots en secret à Florise avant sa mort. La vieille la laissa parler à elle, parceque cette personne lui parut une des Dames du Palais: mais c'étoit la Fée qui avoit prédit les malheurs de Florise à sa naissance, et qui avoit pris la figure de cette Dame de la Reine-mere. Elle parla à Florise en particulier, en faisant retirer tout le monde. Voulez-vous, lui dit-elle, renoncer à la beauté qui vous a été si funeste? Voulez-vous quitter le titre de Reine, reprendre vos anciens habits, et retourner dans votre village? Florise fut ravie d'accepter cette offre. La Fée lui applica sur le visage un masque enchanté; aussitôt les traits de son visage devinrent grossiers, et perdirent toute leur proportion; elle devint aussi laide qu'elle avoit été belle et agréable. En cet état elle n'étoit plus reconnoissable, et elle passa sans peine au travers de tous ceux qui étoient venus là pour être temoins de son supplice; elle suivit la Fée, et repassa avec elle dans son païs. On eut beau chercher Florise, on ne la put trouver en aucun endroit de la tour. On alla en porter la nouvelle au Roi et à Gronipote, qui la firent encore chercher mais inutilement par tout le Royaume. La Fée l'avoit rendue à sa mere, qui ne l'eût pas connue dans un si grand changement, si elle n'en eût été avertie. Florise fut contente de vivre laide, et inconnue dans son village, où elle gar-

gardoit des moutons. Elle entendoit tous les jours raconter ſes avantures, et déplorer ſes malheurs. On en avoit fait des chanſons qui faiſoient pleurer tout le monde; elle prenoit plaiſir à les chanter ſouvent avec ſes Compagnes, et elle en pleuroit comme les autres: mais elle ſe croyoit heureuſe en gardant ſon troupeau, et ne voulut jamais découvrir à perſonne qui elle étoit.

FABLE VIII.

Hiſtoire du Roi Alfaroute et de Clarifile.

Il y avoit un Roi nommé Alfaroute qui étoit craint de tous ſes voiſins, et aimé de tous ſes ſujets. Il étoit ſage, bon, juſte, vaillant, habile; rien ne lui manquoit. Une Fée vint le trouver, et lui dire qu'il lui arriveroit bientôt de grands malheurs, s'il ne ſe ſervoit pas de la bague qu'elle lui mit au doigt. Quand il tournoit le diamant de la bague en dedans de ſa main, il devenoit d'abord inviſible; et dès qu'il le retournoit en dehors, il étoit viſible comme auparavant. Cette bague lui fut très commode, et lui fit grand plaiſir. Quand il ſe défioit de quelqu'un de ſes ſujets, il alloit dans le cabinet de cet homme, avec ſon diamant tourné en dedans; il entendoit, et il voyoit tous les ſecrets domeſtiques ſans être apperçu. S'il craignoit les deſſeins de quelque Roi voiſin de ſon Royaume, il s'en alloit juſques dans ſes conſeils les plus ſecrets, où il apprenoit tout, ſans être jamais découvert. Ainſi il prévenoit ſans peine tout ce qu'on vouloit faire contre lui; il détourna pluſieurs conjurations formées contre ſa perſonne, et déconcerta ſes ennemis qui vouloient l'accabler. Il ne fut pourtant pas content de ſa bague, et il demanda à la Fée un moien de ſe

transporter en un moment d'un païs en un autre, pour pouvoir faire un uſage plus prompt et plus commode de l'anneau qui le rendoit inviſible. La Fée lui repondit en ſoûpirant: vous en demandez trop. Craignez que ce dernier don ne vous ſoit nuiſible. Il n'écouta rien, et la preſſa toûjours de le lui accorder. Hé bien, dit-elle, il faut donc malgré moi vous donner ce que vous vous repentirez d'avoir. Alors elle lui frotta les épaules d'une liqueur odoriferante. Auſſitôt il ſentit de petites ailes qui naiſſoient ſur ſon dos. Ces petites ailes ne paroiſſoient point ſous ſes habits: mais quand il avoit reſolu de voler, il n'avoit qu'à les toucher avec la main; auſſitôt elles devenoient ſi longues, qu'il étoit en état de ſurpaſſer infiniment le vol rapide d'un aigle. Dès qu'il ne vouloit plus voler, il n'avoit qu'à retoucher ſes ailes. D'abord elles ſe rapetiſſoient, en ſorte qu'on ne pouvoit les appercevoir ſous ſes habits. Par ce moien le Roi alloit par tout en peu de momens; il ſavoit tout, et on ne pouvoit concevoir par où il dévinoit tant de choſes; car il ſe renfermoit, et paroiſſoit demeurer preſque toute la journée dans ſon cabinet, ſans que perſonne oſât y entrer. Dès qu'il y étoit, il ſe rendoit inviſible par ſa bague, étendoit ſes ailes en les touchant, et parcouroit des païs immenſes. Par là il s'engagea dans de grandes guerres, où il remporta toutes les victoires qu'il voulut: mais comme il voyoit ſans ceſſe les ſécrets des hommes, il les connut ſi mechants et ſi diſſimulés qu'il n'oſoit plus ſe fier à perſonne. Plus il dévenoit puiſſant et rédoutable, moins il étoit aimé, et il voyoit, qu'il n'étoit aimé d'aucun de ceux même à qui il avoit fait de plus grands biens. Pour ſe conſoler, il reſolut d'aller dans tous les païs du monde chercher une femme parfaite qu'il pût épouſer, dont il pût être aimé, et par la quelle il pût ſe rendre heureux. Il la chercha long tems;

et

et comme il voyoit tout, ſans être vû, il connoiſſoit les ſécrets les plus impénétrables. Il alla dans toutes les Cours : il trouva par tout des femmes diſſimulées, qui vouloient être aimées, et qui s'aimoient trop elles-mêmes pour aimer de bonne foi un mari. Il paſſa dans toutes les maiſons particulieres ; l'une avoit l'eſprit leger et inconſtant ; l'autre étoit artificieuſe, l'autre hautaine, l'autre bizarre, preſque toutes fauſſes, vaines et idolâtres de leurs perſonnes. Il deſcendit juſqu'aux plus baſſes conditions, et il trouva enfin la fille d'un pauvre Laboureur, belle comme le jour, mais ſimple et ingenue dans ſa beauté qu'elle comptoit pour rien, et qui étoit en effet la moindre qualité ; car elle avoit un eſprit et une vertu qui ſurpaſſoit toutes les graces de ſa perſonne. Toute la jeuneſſe de ſon voiſinage s'empreſſoit pour la voir ; et chaque jeune homme eût crû aſſurer le bonheur de ſa vie en l'épouſant. Le Roi Alfaroute ne put la voir ſans en être paſſionné. Il la demanda à ſon pere qui fut transporté de joie de voir que ſa fille ſeroit une grande Reine. Clarifile (c'étoit ſon nom) paſſa de la cabane de ſon pere dans un riche palais, où une Cour nombreuſe la reçut. Elle n'en fut point éblouie ; elle conſerva ſa ſimplicité, ſa modeſtie, ſa vertu, et elle n'oublia point d'où elle étoit venue, lorſqu'elle fut au comble des honneurs. Le Roi redoubla ſa tendreſſe pour elle, et crût enfin qu'il parviendroit à être heureux. Peu s'en faloit qu'il ne le fût déja, tant il commençoit à ſe fier au bon cœur de la Reine. Il ſe rendoit à toute heure inviſible pour l'obſerver, et pour la ſurprendre ; mais il ne découvroit rien en elle, qu'il ne trouvât digne d'être admiré. Il n'y avoit plus qu'un reſte de jalouſie et de défiance qui le troubloit encore un peu dans ſon amitié. La Fée qui lui avoit prédit les ſuites funeſtes de ſon dernier don, l'avertiſſoit ſouvent, et il en fut importuné. Il donna ordre qu'on ne la

laissât plus entrer dans le Palais, et dit à la Reine qu'il lui défendoit de la recevoir. La Reine promit avec beaucoup de peine d'obéir, parcequ'elle aimoit fort cette bonne Fée. Un jour la Fée voulant instruire la Reine sur l'avenir, entra chez elle sous la figure d'un Officier, et déclara à la Reine qui elle étoit. Aussitôt la Reine l'embrassa tendrement. Le Roi qui étoit alors invisible, l'apperçut, et fut transporté de jalousie jusqu'à la fureur. Il tira son épée, et en perça la Reine qui tomba mourante entre ses bras. Dans ce moment la Fée reprit sa véritable figure. Le Roi la reconnut, et comprit l'innocence de la Reine. Alors il voulut se tuer. La Fée arrêta le coup, et tâchat de le consoler. La Reine en expirant, lui dit: Quoique je meure de votre main, je meurs toute à vous. Alfaroute déplora son malheur, d'avoir voulu malgré la Fée un don qui lui étoit si funeste. Il lui rendit la bague, et la pria de lui ôter ses aîles. Le reste de ses jours se passa dans l'amertume et dans la douleur. Il n'avoit point d'autre consolation, que d'aller pleurer sur le tombeau de Clarifile.

FABLE IX.

Histoire d'une vieille Reine, et d'une jeune Païsanne.

Il étoit une fois une Reine si vieille, si vieille qu'elle n'avoit plus ni dents ni cheveux; sa tête branloit comme les feuilles que le vent remue: elle ne voioit plus même avec ses lunettes: le bout de son nés, et celui de son menton se touchoient; elle étoit rapetissée de la moitié, et toute en un ploton, avec le dos si courbé, qu'on auroit crû qu'elle avoit toû-

toûjours été contrefaite. Une Fée qui avoit aſſiſté à ſa naiſſance l'aborda, et lui dit: Voulez-vous rajeunir? Volontiers répondit la Reine. Je donnerois tous mes joyaux pour n'avoir que vingt ans. Il faut donc, continua la Fée, donner votre vieilleſſe à quelque autre, dont vous prendrez la jeuneſſe et la ſanté. A qui donnerons-nous vos cent ans? La Reine fit chercher partout quelqu'un qui voulut être vieux pour la rajeunir; il vint beaucoup de gueux qui vouloient vieillir pour être riches: mais quand ils avoient vû la Reine touſſer, cracher, raller, vivre de bouillie, être ſale, hideuſe, puante, ſouffrante, et radoter un peu, ils ne vouloient plus ſe charger de ſes années; ils aimoient mieux mandier, et porter des haillons; il venoit auſſi des ambitieux à qui elle promettoit de grands rangs et de grands honneurs: mais que faire de ces rangs, diſoient ils, après l'avoir vûe; nous n'oſerions nous montrer étant ſi dégoûtans et ſi horribles. Enfin il ſe préſenta une jeune fille du village, belle comme le jour, qui demanda la couronne pour prix de ſa jeuneſſe; elle ſe nommoit Peronelle. La Reine s'en ſacha d'abord; mais que faire, à quoi ſert-il de ſe facher? elle vouloit rajeunir. Partageons, dit-elle à Peronelle, mon Roiaume; vous en aurez une moitié, et moi l'autre. C'eſt bien aſſez pour vous qui êtes une petite Païſanne. Non, répondit la fille, ce n'eſt pas aſſez pour moi. Je veux tout; laiſſez-moi ma condition de Païſanne avec mon teint fleuri, je vous laiſſerai vos cent ans avec vos rides, et la mort qui vous talonne: mais auſſi, répondit la Reine, que ſerois-je ſi je n'avois plus de Roiaume? Vous ririez, vous danſeriez, vous chanteriez comme moi, lui dit cette fille. En parlant ainſi, elle ſe mit à rire, à danſer, et à chanter. La Reine qui étoit bien loin d'en faire autant, lui dit: Que feriez-vous en ma place? vous n'êtes point accoutumée à la vieilleſſe. Je ne ſais pas, dit la Païſanne,

ce que je ferois : mais je voudrois bien l'essayer ; car j'ai toûjonrs ouï dire qu'il est beau d'être Reine. Pendant qu'elles étoient en marche, la Fée survint, qui dit à la Païsanne : voulez-vous faire votre apprentissage de vieille Reine, pour savoir si ce métier vous accomodera ? pourquoi non, dit la fille ; à l'instant les rides couvrent son front ; ses cheveux blanchissent ; elle devint grondeuse et rechignée ; sa tête branle, et toutes ses dents aussi ; elle a déja cent ans. La Fée ouvre une petite boëte, et en tire une foule d'Oficiers et Courtisans richement vêtus qui croissent à mesure qu'ils en sortent, et qui rendent mille respects à la nouvelle Reine ; on lui sert un grand festin ; mais elle est dégoûtée, et ne sauroit mâcher ; elle est honteuse et étonnée ; elle ne sait ni que dire, ni que faire ; elle tousse à crever, elle crache sur son menton ; elle a au nez une roupie gluante, qu'elle essuie avec sa manche ; elle se regarde au miroir, et elle se trouve plus laide qu'une guenuche. Cependant la véritable Reine étoit dans un coin, qui rioit, et qui commençoit à devenir jolie ; ses cheveux revenoient, et ses dents aussi ; elle reprenoit un bon teint frais et vermeil ; elle se redressoit avec mille petites façons : mais elle étoit crasseuse, court vêtue, avec ses habits sales, qui sembloient avoir été trainés dans les cendres ; elle n'étoit pas accoûtumée à cet équipage ; et les Gardes la prenant pour quelque servante de cuisine, vouloient la chasser du palais. Alors Peronelle lui dit : Vous voilà bien embarrassée de n'être plus Reine, et moi encore davantage de l'être : tenez, voilà votre Couronne, rendez-moi ma cotte grise. L'échange fut aussitot faite ; et la Reine de revieillir, et la Païsanne de rajeunir. A peine le changement fut fait, que toutes deux s'en repentirent ; mais il n'étoit plus tems. La Fée les condamna à demeurer chacune dans sa condition. La Reine pleuroit tous les jours dès qu'elle avoit mal au

bout

bout du doigt; elle disoit : Helas ! si j'étois Peronelle, à l'heure que je parle, je serois logée dans une chaumiere, et je vivrois de chataignes; mais je danserois sous l'orme avec les Bergers, au son de la flûte. Que me sert d'avoir un beau lit, où je ne fais que souffrir : et tant de gens qui ne peuvent me soulager? Ce chagrin augmenta ses maux : les Medecins qui étoient sans cesse douze au tour d'elle; les augmenterent aussi. Enfin elle mourut au bout de deux mois; Peronelle faisoit une danse ronde le long d'un clair ruisseau avec ses Compagnes, quand elle apprit la mort de la Reine : alors elle reconnut qu'elle avoit été plus heureuse que sage, d'avoir perdu la Roiauté. La Fée revint la voir, et lui donna à choisir des trois maris l'un vieux, chagrin, désagréable, jaloux et cruel, riche, puissant et très grand Seigneur, qui ne pourroit ni jour ni nuit se passer de l'avoir auprés de lui; l'autre bien fait, doux, commode, aimable et d'une grande naissance, mais pauvre et malheureux en tout. Le dernier, Païsan comme elle, qui ne seroit ni beau ni laid, qui ne l'aimeroit ni trop, ni trop peu; qui ne seroit ni riche ni pauvre. Elle ne savoit le quel prendre; car naturellement elle aimoit fort les beaux habits, les équipages et les grands honneurs : mais la Fée lui dit : allez, vous êtes une sotte. Voyez-vous ce Païsan? voilà le mari qu'il vous faut. Vous aimeriez trop le second; vous seriez trop aimée du prémier; tous deux vous rendroient malheureuse : c'est bien assez que le troisieme ne vous batte point; il vaut mieux danser sur l'herbe ou sur la fougere, que dans un Palais, et être Peronelle dans le village, qu'une Dame malheureuse dans le beau monde. Pourvûque vous n'ayez aucun regret aux grandeurs, vous serez heureuse avec votre laboureur toute votre vie.

FABLE X.

Le Fantasque.

Qu'est-il donc arrivé de funeste à Malanthe? Rien au dehors, tout au dedans. Ses affaires vont à souhait, tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? Est-ce que sa rate fume? Il se coucha hier les delices du genre humain; en se levant, le plis d'un chaussion lui a déplû; toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Ce matin on est honteux pour lui, il faut le cacher, il fait peur, il fait pitié, il pleure comme un enfant, il rougit comme un lion; une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimoit le plus, il n'y a qu'un moment; par la raison qu'il les a aimées il ne les sauroit plus souffrir: les parties de divertissemens qu'il a tant desirées, lui deviennent ennuieuses, il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres, il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point le facher. Souvent il porte ses coups en l'air comme un taureau furieux qui avec ses cornes aiguisées va se battre contre les vents. Quand il manque de pretexte pour attaquer les autres, il se retourne contre lui-même, il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et ne peut supporter la solitude; il revient à la compagnie, et s'aigrit contre elle. On se tait; le silence affecté le choque. On parle tout bas, il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut, il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste; on est triste, cette tristesse lui paroit un reproche de ses fautes. On rit, et il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire? Etre aussi ferme et aussi

patient

patient qu'il est insupportable, et attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il étoit hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient, quand elle le prend, on diroit que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup. Il est comme on dépeint les possedés; la raison est comme à l'envers. C'est la déraison elle-même en personne: poussez-le? vous lui ferez dire en plein jour, qu'il est nuit; car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice, quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues; malgré son chagrin il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échapées. Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête? Il n'y en a aucun: point de bon Almanac pour prédire le mauvais tems. Gardez-vous bien de dire, demain nous irons nous divertir dans un tel jardin; l'homme d'aujourd'hui ne sera pas celui de demain. Celui qui vous promet maintenant, disparoitra tantôt; vous ne saurez plus où le prendre pour le faire souvenir de sa parole; vous trouverez en sa place un je ne sais quoi qui n'a plus ni forme ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez definir deux instans de suitte de la même maniere; étudiez-le bien, puis dites-en tout ce qu'il vous plaira, il ne sera plus vrai le moment d'après, que vous l'aurez dit. Ce je ne sais quoi, veut et ne veut pas; il menace, il tremble; il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes; il badine, il pleure, il rit, il est furieux; dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, il est plaisant, éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoi qu'il ne lui reste pas même une ombre de raison. Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis, et exactement raisonnable, il sauroit bien en prendre avantage, et vous donner adroitement le change. Il passeroit d'abord de son tort au vôtre, et deviendroit raisonnable pour

le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusqu'aux nuës, mais ce rien qu'est-il devenu ? il s'est perdu dans la mêlée ; il n'en est plus question ; il ne sait plus ce qui l'a faché, il sait seulement qu'il se fache, et qu'il veut se facher ; encore même ne le sait-il pas toûjours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modere. Comme un homme qui a la jaunisse, croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux. Mais du moins, peut-être, qu'il epargnera certaines personnes, aux quelles il doit plus qu'aux autres, et qu'il paroit aimer davantage ? non, sa bizarrerie ne connoit personne. Elle se prend sans choix à tout ce qu'elle trouve. Le prémier venu lui est bon, pour se décharger ; tout lui est égal, pourvuqu'il se fache. Il diroit des injures aux gens qu'il doit le plus considerer ; il ne les aime plus : il n'en est point aimé ; on le persecute, on le trahit, il ne doit rien à qui que ce soit. Mais attendez un moment, voici une autre Scéne. Il a besoin de tout le monde ; il aime, on l'aime aussi ; il flate et il s'insinue, il ensorcelle tous ceux qui ne pouvoient plus le souffrir. Il avoue son tort, il rit de ses bizarreries, il se contrefait, et vous croiriez le voir dans ses excès d'emportement, tant il se contrefait bien. Après cette comédie jouée à ses propres depens, vous croiez bien qu'au moins il ne fera plus le demoniaque. Helas, vous vous trompez ; il le fera encore ce soir, pour s'en moquer demain sans se corriger.

FABLE

FABLE XI.

Fable de Lycon.

Quand la Renommée (*a*) par le ſon éclatant de ſa trompette, eut annoncé aux Divinités ruſtiques, et aux Bergers de Cynthe le départ de Lycon, tous ces bois ſi ſombres retentirent de plaintes ameres. Echo (*b*) les repetoit triſtement, et tous les vallons d'alentour. On n'entendoit plus le doux ſon de la flûte, ni celui du haut-bois. Les Bergers même dans leur douleur briſoient leurs chalumeaux: tout languiſſoit; la tendre verdure des arbres commençoit à s'effacer. Le Ciel jusqu'alors ſi ſerain ſe chargeoit de noires tempêtes. Les cruels Aquilons faiſoient déja frémir les bocages comme en Hiver. Les

(*a*) La Renommée eſt dans la Fable une eſpéce de Divinité Payenne, qu'on diſoit porter, et publier par le monde les nouvelles de toutes choſes. On a feint qu'elle avoit cent bouches, et cent oreilles. On la peint avec des ailes et une trompette, et tout cela n'aboutit qu'à faire entendre que c'eſt le bruit public d'une action qui ſe repand dans le monde. Virgile a fait une belle déſcription de la Renommée dans le IV. liv. de l'Enéide. Le grand Poëte Boileau dés preaux imite fort bien cet endroit dans le II. Chant de ſon Lutrin; où il dit:

Cependant cet oiſeau qui prône les merveilles,
Ce Monſtre compoſé de bouches et d'oreilles,
Qui ſans ceſſe volant de climats en climats,
Dit par tout ce qu'il ſait, et ce qu'il ne ſait pas.

(*b*) Echo eſt ſelon la fable le nom propre d'une Nymphe, qui, ayant été devenue amoureuſe de Narciſſe, et en étant mépriſée et rebutée, deſſecha de chagrin, et fut changée en rocher, retenant cependant la voix qu'elle avoit auparavant. D'autres diſent que Junon, pour la punir de ce que par ſon babil et ſes diſcours elle l'empêchoit de ſurprendre Jupiter dans ſes commerces de galanterie, la condamna à ne parler plus qu'on ne l'interrogât, et à ne repondre que deux ou trois mots aux queſtions qu'on lui feroit. Les Poëtes marient cette Nymphe avec le Dieu Pan.

Les Divinités même les plus champêtres ne furent pas insensibles à cette perte. Les Driades (c) sortirent des troncs creux des vieux chênes pour regreter Lycon. Il se fit une assemblée de ces tristes Divinités, autour d'un grand arbre, qui élevoit ses branches vers les Cieux, et qui couvroit de son ombre épaisse la terre sa mere depuis plusieurs siécles. Helas! autour de ce vieux tronc noueux, et d'une grosseur prodigieuse, les Nimphes de ces bois accoûtumées à faire leurs danses et leurs jeux folâtres, vinrent raconter leur malheur. C'en est fait, disoient-elles, nous ne reverrons plus Lycon; il nous quitte: la Fortune ennemie nous l'enleve; il va être l'ornement et les délices d'un autre bocage plus heureux que le nôtre. Non, il n'est plus permis d'esperer d'entendre sa voix, ni de le voir tirant de l'arc, et perçant de ses fleches les rapides oiseaux. Pan lui-même accourut, ayant oublié sa flute; les Faunes et les Satyres suspendirent leurs danses: les oiseaux même ne chantoient plus. On n'entendoit que les cris affreux des hiboux, et des autres oiseaux de mauvais présage (d). Philomele (e) et ses Compagnes gar-

(c) Dryade, étoit autrefois une fausse Divinité que les Payens croyoient habiter dans les bois, et se cacher sous l'écorce d'un chêne, que les Grecs nomment δρῦς *Dryas*. Les *Driades* étoient differentes des *Hamadryades*, en ce que celles-ci étoient attachées à un arbre particulier avec le quel elles naissoient et mouroient; au lieu que les *Driades* étoient Déesses des arbres en general et des forêts, qui demeuroient au milieu des arbres et des forêts.

(d) Les Payens jugeoient des événemens futurs par des signes que leur superstition, ou l'artifice de leurs Prêtres avoient inventés pour intimider les peuples, ou pour les remplir de confiances. Les présages les plus fameux étoient fondés sur le vol des oiseaux, ou sur les entrailles des victimes. Tous les oiseaux nocturnes passent pour des oiseaux de sinistre présage.

(e) Philomele se dit toûjours dans la fable pour *rossignol*, dans

gardoient un même silence. Alors Flore et Pomone (*f*) parurent tout à coup d'un air riant au milieu du bocage, se tenant par la main; l'une étoit couronnée de fleurs, et en faisoit naître sous ses pas empreints sur le gazon; l'autre portoit dans une corne d'abondance tous les fruits que l'Automne répand sur la terre, pour payer l'homme de ses peines. Consolez-vous, dirent-elles à cette assemblée de Dieux consternés; Lycon part, il est vrai: mais il n'abandonne pas cette montagne consacrée à Apollon. Bientôt vous le verrez ici cultivant lui-même nos jardins fortunés. Sa main y plantera les verds arbustes, les plantes qui nourrissent l'homme, et les fleurs qui font ses délices. O! Aquilons, gardez-vous de flétrir jamais par vos soufles empestés ces jardins où Lycon prendra des plaisirs innocens; il préferera la simple nature au faste, et aux divertissemens desordonnés; il aimera ces lieux; il les abandonne à regret. A ces mots la tristesse se change en joie; on chante les louanges de Lycon; on dit qu'il sera amateur des jardins, comme Apollon a été Berger conduisant les troupeaux d'Admete; mille chansons divines rempliſſent le bocage, et le nom de Lycon passe de l'antique forêt, jusqu'aux campagnes les plus réculées. Les Bergers le répetent sur leur chalumeaux; les oiseaux même dans leurs doux ramages font entendre je ne sai quoi qui ressemble au nom de Lycon. La terre se pare de fleurs, et s'enrichit de fruits. Les jardins qui attendent son retour, lui préparent les graces du Printems, et les magnifiques dons de l'Automne. Les seuls regards de Lycon qu'il jette encore de loin sur cette agréable montagne, la fertilisent. Là après avoir arraché les plan-

dans les Metamorphoses d'Ovide Liv. VI. on trouve l'origine et toute l'explication de cette fable.

(*f*) Voyez la Fable II.

plantes ſauvages et ſteriles, il cueillira l'olive et la mirthe, en attendant que Mars (g) lui faſſe cueillir ailleurs des fleurs.

FABLE XII.

Fable d'un jeune Prince.

Le Soleil ayant laiſſé le vaſte tour du Ciel en paix, avoit fini ſa courſe, et plongé ſes chevaux fougueux dans le ſein des ondes de l'Heſperie (a). Le bord de l'horizon étoit encore rouge comme le pourpre, et enflammé des rayons ardens qu'il y avoit répandus ſur ſon paſſage. La brûlante canicule deſſechoit la terre; toutes les plantes alterées languiſſoient; les fleurs ternies panchoient leurs têtes, et leurs tiges malades ne pouvoient plus les ſoûtenir: les Zephirs (b) même retenoient leurs douces haleines. L'air que les animaux reſpiroient, étoit ſemblable à de l'eau tiéde; la nuit qui répand avec ſes ombres une douce fraicheur, ne pouvoit temperer la chaleur dévorante que le jour avoit cauſée: elle ne pou-

(g) Mars Dieu de la guerre, eſt fils de Jupiter et de Junon. Il nâquit et fut élevé dans la Thrace, et fut autrefois reveré des Scythes et des Thraces. Ce Dieu eſt ordinairement repréſenté ſur ſon char, armé d'un caſque, d'une Pique et d'un bouclier, tantôt nud, tantôt avec l'habit militaire, même avec un manteau ſur les epaules, quelque fois barbu, mais aſſez ſouvent ſans barbe.

(a) Ce mot eſt originairement grec et ſignifie en general un païs occidental; et on ſe ſert quelque fois d'une telle deſcription pour ſignifier le coucher du Soleil.

(b) Zephirs ſe dit poëtiquement des vents doux, et agréables, et de ceux qui ſouflent au printems. Ce mot ſe perſonnifie quelque fois, et alors on dit auſſi *Zéphire* au ſingulier.

pouvoit verſer ſur les hommes abattus et défaillans, ni la roſée qu'elle fait diſtiller, quand Heſper (c) brille à la queue des autres étoiles, ni cette moiſſon de pavots, qui font ſentir les charmes du ſommeil à toute la nature fatiguée. Le Soleil ſeul dans le ſein de Tethis (d) jouiſſoit d'un profond repos: mais enſuite quand il fut obligé de remonter ſur ſon char attelé par les Heures (e), et devancé par l'Aurore (f) qui ſeme ſon chemin de roſes, il apperçut tout l'Olimpe (g) couvert de nuages; il vit les reſtes d'une tempête qui avoit effrayé les mortels pendant toute la nuit: les nuages étoient encore empeſtés de l'odeur des vapeurs ſoufrées, qui avoient allumé les éclairs, et fait gronder le menaçant tonnerre; les vents ſéditieux ayant rompu leurs chaines, et forcé leurs cachots profonds, mugiſſoient encore dans les vaſtes plaines de l'air, des torrens tomboient des mon-

(c) C'eſt ordinairement le nom propre d'homme *Heſperus*. Ici ce mot ſignifie l'étoile du ſoir, et la Fable dit ſelon Diodore: qu'*Heſperus* étant monté ſur le ſommet du mont Atlas pour mieux contempler les Aſtres de là, n'en revint point, et ne parut plus: ce qui donna occaſion au peuple de croire qu'il avoit été changé en un Aſtre qu'on appelle Heſper le ſoir, Luciter comme ſe dit pour le matin.

(d) C'eſt cette Déeſſe que les Payens nomment generalement la mere de toutes les mers, des rivieres et des ruiſſeaux.

(e) On a feint que les heures étoient des Déeſſes, filles de Jupiter, et de Themis dont on contoit ordinairement juſqu'à trois; *Eunomie*, *Dicé* et *Irene*: on en ajouta depuis deux autres, *Carpo* et Tallot. Ovide leur aſſigne l'emploi d'atteler les chevaux du ſoleil: *Jungere equos Titan velocibus imperat horis.*

(f) Les Poëtes font de l'Aurore une Divinité. Ils lui donnent un char, et des doigts de roſes. Ils diſent qu'elle ſême des roſes, à cauſe que ſouvent elle colore les nuës d'un beau rouge.

(g) Le mont Olimpe eſt pris ici pour le Ciel même.

montagnes dans tous les vallons. Celui dont l'œil plein de rayons anime toute la nature, voyoit de toutes parts en se levant le reste d'un cruel orage: mais (ce qui l'emut davantage) il vit un jeune nourrisson des Muses, qui lui étoit fort cher, à qui la tempête avoit dérobé le sommeil, lorsqu'il commençoit déja d'étendre ses sombres ailes sur ses paupieres; il fut sur le point de ramener ses chevaux en arriere, et de retarder le jour, pour rendre le repos à celui qui l'avoit perdu. Je veux dit il, qu'il dorme. Le sommeil raffraichira son sang, appaisera sa bile, lui donnera la santé et la force dont il aura besoin pour imiter les travaux d'Hercule, lui inspirera je ne sais quelle douceur tendre qui pourroit seule lui manquer. Pourvûqu'il dorme, qu'il rie, qu'il adoucisse son temperament, qu'il aime les jeux de la societé, qu'il prenne plaisir à aimer les hommes, et à se faire aimer d'eux, toutes les graces de l'esprit et du corps viendront en foule pour l'orner.

FABLE XIII.

Le jeune Bacchus et le Faune (a).

Un jour le jeune Bacchus que Silene (b) instruisoit, cherchoit les Muses dans un boccage dont le silence n'étoit troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil n'en pouvoit avec ses rayons percer la sombre verdure. L'enfant de Semelé pour étudier la langue des Dieux, s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc

(a) On trouve l'histoire de ces deux Divinités dans la Fable II. de Melesichton.

(b) Silene fut le Pedagogue ou Maitre de Bacchus à qui il donna de belles instructions, l'ayant suivi à la guerre.

tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or étoient nés. Il avoit même autrefois rendu des Oracles, et le Tems (c) n'avoit osé l'abattre de sa tranchante faux. Auprès de ce chêne sacré et antique, se cachoit un jeune Faune qui prêtoit l'oreille aux vers que chantoit l'enfant, et qui marquoit à Silene par un ris moqueur toutes les fautes que faisoit son disciple. Aussitôt les Naiades et les autres Nimphes du bois soûrioient aussi. Le Critique étoit jeune, gracieux et folâtre; sa tête étoit couronnée de lierre et de pampre. Ses temples étoient ornés de grapes de raisin. De son épaule gauche pendoit sur son côté droit en écharpe un feston de lierre, et le jeune Bacchus se plaisoit à voir ces feuilles consacrées à sa Divinité. Le Faune étoit envelopé au dessus de la ceinture par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune Lionne qu'il avoit tuée dans les forêts. Il tenoit dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue paroissoit derriere comme se jouant sur son dos; mais comme Bacchus ne pouvoit souffrir un rieur malin, toûjours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étoient pures et élegantes, il lui dit d'un ton fier et impatient: Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter? Le Faune répondit sans s'émouvoir: Hé, coment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute?

FABLE

(c) Les Payens divinisoient le tems avec ses parties, et Saturne en étoit le symbole ordinaire. On le représentoit ordinairement avec des ailes, pour marquer sa rapidité avec la quelle il passe, et avec une faux pour signifier ses ravages.

FABLE XIIII.

Le Roſſignal et la Fauvette.

Sur les bords toûjours verds du fleuve Alphée (*a*), il y a un bocage ſacré, où trois Naiades répandent à grand bruit leurs eaux claires, et arroſent les fleurs naiſſantes. Les Graces y vont ſouvent ſe baigner: les arbres de ce bocage ne ſont jamais agités par les vents qui les reſpectent; ils ſont ſeulement careſſés par le ſouffle des doux Zéphirs. Les Nimphes et les Faunes y font ſouvent la nuit des danſes au ſon de la flûte de Pan. Le ſoleil ne ſauroit percer de ſes raions l'ombre épaiſſe que forment les rameaux entrelaſſés de ce bocage. Le ſilence, l'obſcurité, et la délicieuſe fraîcheur y regnent le jour comme la nuit. Sous ce feuillage on entend Philomele qui chante d'une voix plaintive et mélodieuſe ſes anciens malheurs, dont elle n'eſt pas encore conſolée. Une jeune Fauvette au contraire y chante ſes plaiſirs, et elle annonce le Printems à tous les Bergers d'alentour. Philomele même eſt jalouſe des chanſons tendres de ſa Compagnes. Un jour elles apperçurent un jeune Berger, qu'elles n'avoient point encore vû dans ces bois; il leur parut gracieux, noble, aimant les Muſes et l'harmonie: elles crurent que c'étoit Apollon, tel qu'il fut autre fois chez le Roi Admete, ou du moins quelque jeune Heros du ſang de ce Dieu. Les deux oiſeaux inſpirés par les Muſes commencerent auſſitôt à chanter ainſi:

Quel

(*a*) Alphée eſt une Fleuve du Peleponeſe, aujourd'hui *Orſea*. Les Poëtes ont feint qu'Alphée conſervant ſa paſſion qu'il avoit euë pour Arethuſe qui fut changée en une fontaine qui eſt en Sicile et porte ſon nom, paſſe ſous les flots de la mer ſans s'y mêler et vient joindre ſes eaux avec celles de cette fontaine. Cette fable vient peu être de ce qu'on dit que tout ce qui eſt jetté dans le fleuve Alphée ſe retrouve dans la fontaine d'Arethuſe.

Quel eſt donc ce Berger, ou ce Dieu inconnu qui vient orner notre bocage? il eſt ſenſible à nos chanſons; il aime la Poeſie, elle adoucira ſon cœur, et le rendra auſſi aimable qu'il eſt fier.

Alors Philomele continua ſeule:

Que ce jeune Heros croiſſe en vertu, comme une fleur que le Printems fait éclorre; qu'il aime les doux jeux de l'eſprit; que les Graces ſoient ſur ſes lévres; que la ſageſſe de Minerve regne dans ſon cœur.

La Fauvette lui répondit:

Qu'il égale Orphée par les charmes de ſa voix, et Hercule (b) *par ſes hauts faits. Qu'il porte dans ſon cœur l'audace d'Achille* (c), *ſans en avoir la férocité; qu'il ſoit bon, qu'il ſoit ſage, bienfaiſant, tendre pour les hommes, et aimé d'eux; que les Muſes faſſent naître en lui toutes les vertus.*

Puis les deux oiſeaux inſpirés reprirent enſemble:

Il aime nos douces chanſons; elles entrent dans ſon cœur, comme la roſée tombe ſur nos gazons brûlés par le ſoleil; que les Dieux le moderent, et le rendent toûjours fortuné; qu'il tienne en ſa main la Corne d'abondance; que l'âge d'or revienne par lui; que la ſageſſe ſe répande de ſon cœur ſur tous les mortels, et que les fleurs naiſſent ſous ſes pas.

(b) Hercule eſt le nom propre d'un Heros, ou d'un Demi-Dieu de la Gentilité. Ce nom a été donné à tant d'hommes differens dans les tems fabuleux, qu'il eſt à croire que c'eſt un nom generique qui ſe donnoit à tous les Heros, ou les braves Avanturiers.

(c) Voyez la Fable III.

Pendant qu'elles chantoient, les Zéphirs retinrent leurs haleines. Toutes les fleurs du bocage s'épanouirent; les ruiſſeaux formés par les trois fontaines ſuſpendirent leurs cours. Les Satires et les Faunes, pour mieux écouter, dreſſoient leurs oreilles aiguës. Echo rediſoit ces belles paroles à tous les rochers d'alentour; et toutes les Driades ſortirent du ſein des arbres verds, pour admirer celui que Philomele et ſa Compagne venoient de chanter.

FABLE XV.

Fable du Dragon et des Renards.

Un Dragon gardoit un tréſor dans une profonde caverne; il veilloit jour et nuit pour le conſerver. Deux Renards, grands fourbes et grands voleurs de leur métier, s'inſinuerent auprès de lui par leurs flateries. Ils dévinrent ſes confidens. Les gens les plus complaiſans et les plus empreſſés ne ſont pas les plus ſûrs. Ils le traitoient de grand perſonnage, admiroient toutes ſes fantaiſies, étoient toûjours de ſon avis, et ſe moquoient entre eux de leur duppe. Enfin il s'endormit un jour entre eux; ils l'étranglerent, et s'emparerent du tréſor. Il falut le partager entre eux: c'étoit une affaire bien difficile; car *deux ſcélerats ne s'accordent que pour faire le mal.* L'un d'eux ſe mit à moraliſer: A quoi, diſoit-il, nous ſervira tout cet argent; un peu de chaſſe nous vaudroit mieux: on ne mange point du metail; les piſtoles ſont de mauvaiſe digeſtion. Les hommes ſont des foux d'aimer tant ces fauſſes richeſſes. Ne ſoions pas auſſi inſenſés qu'eux. L'autre fit ſemblant d'être touché de ces reflexions, et aſſura qu'il vouloit vivre en Philoſophe comme Bias, portant tout

tout son bien sur lui. Chacun fit semblant de quitter le tresor : mais ils se dresserent des embuches, et s'entredéchirerent. L'un d'eux en mourant dit à l'autre qui étoit aussi blessé que lui : Que voulois-tu faire, avec cet argent ? la même chose que tu voulois en faire, répondit l'autre. Un homme passant apprit leur avanture, et les trouva bien fou. Vous ne l'êtes pas moins que nous, lui dit un des Renards. Vous ne sauriez non plus que nous, vous nourrir d'argent, et vous vous tuez pour en avoir. Du moins notre race jusqu'ici a été assez sage pour ne mettre en usage aucune monoie. Ce que vous avez introduit chez vous pour la commodité fait votre malheur. *Vous perdez les vrais biens, pour chercher les biens imaginaires.*

FABLE XVI.

Les deux Renards.

Deux Renards entrerent une nuit par surprise dans un poulailler ; ils étranglerent le cocq, les poules et les poulets : après ce carnage, ils appaiserent leur faim. L'un qui étoit jeune et ardent vouloit tout dévorer ; l'autre qui étoit vieux et avare vouloit garder quelque provision pour l'avenir. Le vieux disoit : Mon enfant, l'experience m'a rendu sage. J'ai vû bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour : nous avons fait fortune ; c'est un tréfor que nous avons trouvé, il faut le menager. Le jeune répondit : Je veux tout manger pendant que j'y suis, et me rassasier pour huit jours ; car pour ce qui est de revenir ici, chansons, il n'y fera plus bon demain : le Maitre, pour venger la mort de ses poules, nous

assommeroit. Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant qu'il se crève, et peut à peine aller mourir dans son terrier. Le vieux qui se croit bien plus sage de modérer ses appetits, et de vivre d'œconomie, va le lendemain retourner à sa proie, et est assommé par le Maître. *Ainsi chaque âge a ses défauts; les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs. Les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.*

FABLE XVII.

Le loup et le jeune mouton.

Des moutons étoient en sûreté dans leur parc; les chiens dormoient; et le Berger à l'ombre d'un grand ormeau jouoit de la flûte avec d'autres Bergers voisins. Un loup affamé vint par les fentes de l'enceinte reconnoître l'état du troupeau. Un jeune mouton sans expérience, et qui n'avoit jamais rien vû, entra en conversation avec lui. Que venez-vous chercher ici, dit-il au glouton? L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs, pour appaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau; j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il davantage? J'aime la Philosophie qui enseigne à se contenter de peu. Il est donc vrai, repartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit? Si cela est, vivons comme freres et paissons ensemble. Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre Philosophe le mit en pieces et l'avala. *Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux.*

tueux. Jugez par leurs actions, et non par leurs discours.

FABLE XVIII.

Le chat et les lapins.

Un chat qui faisoit le modeste etoit entré dans une garenne peuplée de lapins. Aussitôt toute la Republique allarmée ne songea qu'à s'enfoncer dans ses trous. Comme le nouveau venu étoit au guet auprès d'un terrier, les Députés de la nation lapine qui avoient vû ses terribles griffes, comparurent dans l'endroit le plus étroit de l'entrée du terrier, pour lui demander ce qu'il prétendoit. Il protesta d'une voix douce, qu'il vouloit seulement étudier les mœurs de la nation. Qu'en qualité de Philosophe, il alloit dans tous les païs pour s'informer des coûtumes de chaque espece d'animaux. Les Députés simples et crédules rétournerent dire à leurs freres, que cet étranger si vénerable par son maintien modeste, et par sa majestueuse fourrure, étoit un Philosophe, sobre, désintéressé, pacifique; qui vouloit seulement rechercher la sagesse de païs en païs; qu'il venoit de beaucoup d'autres lieux, où il avoit vû de grandes merveilles; qu'il y auroit bien du plaisir à l'entendre, et qu'il n'avoit garde de croquer les lapins, puisqu'il croyoit en bon Bramin (*a*) la Metempsycose, et ne mangeoit d'aucun aliment qui eût eu vie. Ce beau discours toucha l'assem-

(*a*) Les Bramins étoient des Prêtres de la Religion des Indiens idolâtres, successeurs des anciens Brachmanes, Philosophes ou Sages des Indiens qui se sont rendus célébres dans l'antiquité par leur genre de vie tout à fait austère. Ils croioient qu'à la mort des hommes leurs ames passoient dans d'autres corps. Il semble que c'est de ces anciens

assemblée. En vain un vieux lapin rusé qui étoit le Docteur de la troupe, représenta combien ce grave Philosophe lui étoit suspect: malgré lui on va saluer le Bramin, qui étrangla du prémier salut sept ou huit de ces pauvres gens. Les autres regagnent leurs trous, bien effrayés et bien honteux de leur faute. Alors Dom Mittis (*b*) revint à l'entrée du terrier, protestant d'un ton plein de cordialité, qu'il n'avoit fait ce meurtre que malgré lui, pour son pressant besoin; que désormais il vivroit d'autres animaux, et feroit avec eux une alliance éternelle. Aussitôt les lapins entrerent en négociation avec lui, sans se mettre néanmoins à la portée de ses griffes. La négociation dure, on l'amuse. Cependant un lapin des plus agiles sort par les derrieres du terrier, et va avertir un Berger voisin, qui aimoit à prendre dans un lac de ces lapins nourris de geniévre. Le Berger irrité contre ce chat exterminateur d'un peuple si utile, accourt au terrier avec un arc et des fleches; il apperçoit le chat qui n'étoit attentif qu'à sa proye; il le perce d'une de ses fleches; et le chat expirant dit ces dernieres paroles: *Quand on a une fois trompé, on ne peut plus être crû de personne; on est haï, craint, et on est enfin attrapé par ses propres finesses.*

FABLE XVIIII.

Les deux Souris.

Une Souris ennuiée de vivre dans les perils, et dans les allarmes, à cause de Mittis et de Rodilar-

diens Philosophes que Pythagore ait pris son opinion sur cette matiere.

(*b*) *Dom* est un nom de dignité d'Espagne *Monsieur*. Et *Mittis* le sur-nom des chats.

dilardus qui faiſoient grand carnage de la *Nation Souriquoiſe* (*a*), appella ſa commere qui étoit dans un trou de ſon voiſinage. Il m'eſt venu lui dit-elle, une bonne penſée. J'ai lû dans certains livres que je rongeois ces jours paſſés, qu'il y a un beau païs nommé les Indes, où notre peuple eſt mieux traité et plus en ſurêté qu'ici. En ce païs-là les ſages croient que l'ame d'une Souris a été autre fois l'ame d'un grand Capitaine, d'un Roi, d'un merveilleux Fakire (*b*), et qu'elle pourra après la mort de la Souris, entrer dans le corps de quelque belle Dame ou de quelque grand Hoſpodar (*c*). Si je m'en ſouviens bien, cela s'appelle Metempſycoſe. Dans cette opinion, ils traitent tous les animaux avec une charité fraternelle: on voit des Hôpitaux de Souris, qu'on met en penſion, et qu'on nourrit comme perſonnes importantes. Allons, ma ſœur, partons pour un ſi beau païs, où la police eſt ſi bonne, et où l'on fait juſtice à notre mérite. La Commere lui répondit: Mais, ma ſœur, n'y a-t-il pas des chats qui entrent dans ces Hôpitaux? ſi cela étoit, ils feroient en peu de tems bien des Metempſycoſes: un coup de dents ou de grife, feroit un Roi ou un Fakire; merveille dont nous nous paſſerions très bien. Ne craignez point cela, dit la prémiere; l'ordre eſt par-

(*a*) *Mauſe Volck.*

(*b*) Fakire eſt ordinairement une eſpèce de Dervis ou Religieux Mahometan qui court le païs, et vit d'aumônes. Il y a auſſi aux Indes des Fakirs idolâtres. Ils vont presque tous nuds, n'ont aucune retraite aſſurée, et s'abandonnent ſans pudeur à toutes ſortes d'impuretés, prechant même que c'eſt là un de leurs priviléges, et qu'ils ne pechent point en le faiſant.

(*c*) C'eſt un titre porté par les Princes de la Valachie qui reçoivent du grand Seigneur l'inveſtiture de leurs Principautés. Il les depoſe quelque fois, mais d'ailleurs ils ſont Souverains dans leurs Etats.

fait dans ce païs-là: les chats ont leurs maiſons, comme nous les nôtres, et ils ont auſſi leurs Hôpitaux d'invalides, qui ſont à part. Sur cette converſation nos deux Souris partent enſemble; elles s'embarquent dans un vaiſſeau, qui alloit faire un voyage de long cours, en ſe coulant le long des cordages le ſoir de la veille de l'embarquement: on part; elles ſont ravies de ſe voir ſur la mer, loin des terres maudites, où les chats exerçoient leur tirannie. La navigation fut heureuſe; ils arriverent à Surate (*d*), non pour amaſſer des richeſſes, comme les Marchands, mais pour ſe faire bien traiter par les Indois. A peine furent-elles entrées dans une maiſon deſtinée aux Souris, qu'elles y prétendoient les prémières places. L'une prétendoit ſe ſouvenir d'avoir été autrefois un fameux Bramine ſur la Côte de Malabar; l'autre proteſtoit qu'elle avoit été une belle Dame du même païs avec de longues oreilles. Elles firent tant les inſolentes, que les Souris indiennes ne pûrent les ſouffrir. Voilà une guerre civile. On donna ſans quartier ſur ces deux Franguis, qui vouloient faire la loi aux autres. Au lieu d'être mangées par les chats, elles furent étranglées par leurs propres ſoeurs. *On a beau aller loin pour éviter le péril; ſi on n'eſt modeſte et ſenſé, on va chercher ſon malheur bien loin: autant vaudroit-il le trouver chez ſoi.*

FABLE XX.

L'Aſſemblée des Animaux pour choiſir un Roi.

Le lion étant mort, tous les animaux accoururent dans ſon antre, pour conſoler la lionne ſa veuve,

(*d*) Surate eſt la ville la plus marchande du Mogoliſtan en Aſie, où les Anglois, les Hollandois, les François et les Arme-

ve qui faisoit retentir de ses cris les montagnes et les forêts. Après lui avoir fait leurs complimens, ils commencerent l'élection d'un Roi: la Couronne du défunt étoit au milieu de l'Assemblée. Le Lionceau étoit trop jeune et trop foible pour obtenir la Roiauté sur tant de fiers animaux. Laissez-moi croitre, disoit-il, je saurai bien regner et me faire craindre à mon tour. En attendant je veux étudier l'histoire des belles actions de mon pere, pour égaler un jour sa gloire. Pour moi, dit le Léopard, je prétens être couronné; car je ressemble plus au Lion, que tous les autres prétendans: et moi dit l'ours, je soûtiens qu'on m'avoit fait une injustice, quand on me préféra le lion; je suis fort, courageux, carnacier, tout autant que lui; et j'ai un avantage singulier; qui est de grimper sur les arbres. Je vous laisse à juger, Messieurs, dit l'Elephant, si quelqu'un peut me disputer la gloire d'être le plus grand, le plus fort, et le plus grave de tous les animaux. Je suis le plus noble et le plus beau, dit le cheval. Et moi le plus fin dit le Renard; et moi le plus leger à la course, dit le cerf. Où trouverez-vous, dit le singe, un Roi plus agréable et plus ingénieux que moi? Je divertirai chaque jour mes sujets. Je ressemble même à l'homme, qui est le véritable Roi de toute la nature. Le Perroquet alors harangua ainsi: Puisque tu te vantes de ressembler à l'homme, je puis m'en vanter aussi. Tu ne lui ressembles que par ton laid visage, et par quelques grimaces ridicules. Pour moi je lui ressemble par la voix, qui est la marque de la raison, et le plus bel ornement de l'homme. Tais-toi, maudit causeur, lui répondit le Singe: tu parles mais non pas comme l'homme; tu dis toûjours la même chose sans entendre ce que tu dis. L'Assemblée

Armeni ns ont des Magasins. Elle est bien bâtie, et défendue par un château.

blée se moqua de ces deux mauvais copistes de l'homme ; et on donna la Couronne à l'elephant, *parcequ'il a la force et la sagesse, sans avoir ni la cruauté des bêtes furieuses, ni la sotte vanité de tant d'autres qui veulent toûjours paroître ce qu'ils ne sont pas.*

FABLE XXI.

Le Singe.

Un vieux Singe malin étant mort, son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton (*a*), où elle demanda à retourner parmi les vivans. Pluton vouloit la renvoyer dans le corps d'un âne pesant et stupide, pour lui ôter sa soupleſſe, sa vivacité et sa malice. Mais elle fit tant de tours plaisans et badins, que l'inflexible Roi des Enfers ne put s'empêcher de rire, et lui laissa le choix d'une condition : elle demanda à entrer dans le corps d'un Perroquet. Au moins, disoit-elle, je conserverai par là quelque ressemblance avec les hommes que j'ai si long tems imité. Etant singe, je faisois des gestes comme eux ; et étant Perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. A peine l'ame du Singe fut introduite dans ce nouveau métier, qu'une vieille femme causeuse l'acheta. Il fit ses délices ; elle le mit dans une belle cage. Il faisoit bonne chere, et discouroit toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parloit pas plus sensément que lui.

(*a*) Pluton est une fausse Divinité infernale que les Payens croioient présider aux Enfers. Il étoit l'un des enfans de Saturne. Comme il eut en partage les parties occidentales du monde, on feignit que son Royaume étoit au pais des ombres. C'est ce qui fait que les Poëtes ont pris le Royaume de Pluton pour la mort.

lui. Il joint à son nouveau talent d'étourdir tout le monde, je ne sais quoi de son ancienne profession. Il rémuoit sa tête ridiculement. Il faisoit craquer son bec; il agitoit ses ailes de cent façons, et faisoit de ses pattes plusieurs tours, qui sentoient encore les grimaces de Fagotin. La vieille prenoit à toute heure ses lunettes pour l'admirer. Elle étoit bien fâchée d'être un peu sourde, et perdre quelquefois des paroles de son Perroquet, à qui elle trouvoit plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun, et fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, et but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut. Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson pour le rendre muet: mais il fit encore une farce devant le Roi des ombres; et les Princes ne résistent guéres aux demandes des mauvais plaisans qui les flatent. Pluton accorda donc à celui-ci, qu'il iroit dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuieux et importun, qui mentoit, qui se vantoit sans cesse, qui faisoit des gestes ridicules, qui se moquoit de tout le monde, qui interrompoit toutes les conversations les plus polies et les plus solides pour ne dire rien, ou les sottises les plus grossieres. Mercure (*b*) qui le reconnus dans ce nouvel état, lui dit en riant: Ho, ho, je te reconnois, tu n'est qu'un composé du Singe et du Perroquet, que j'ai vû autrefois. Qui t'oteroit tes gestes et tes paroles appriſes par cœur sans jugement, ne laisseroit rien de toi. D'un joli Singe et d'un bon Perroquet, on n'en fait qu'un sot homme. *O! combien d'hommes dans le monde avec des gestes*

(*b*) C'est à Mercure que la Fable donne plus d'emplois et de fonctions qu'à tout autre Dieu. Il étoit le Ministre et le Messager fidèle de tous les Dieux, mais surtout le Messager particulier de Jupiter dont il étoit fils. On lui donne encore differens noms.

ſtes façonnées, un petit caquet et un air capable, n'ont ni ſens ni conduite.

FABLE XXII.

Les deux Lionceaux.

Deux Lionceaux avoient été nourris enſemble dans la même forêt; ils étoient de même âge, de même taille, de mêmes forces. L'un fut pris dans de grands filets à une chaſſe du grand Mogol: l'autre demeura dans des montagnes eſcarpée. Celui qu'on avoit pris fut mené à la Cour, où il vivoit dans les délices: on lui donnoit chaque jour un gateau à manger; il n'avoit qu'à dormir dans une loge, où on avoit ſoin de le faire coucher mollement. Un Eunuque blanc avoit ſoin de peigner deux fois le jour ſa longue criniere dorée. Comme il étoit apprivoiſé, le Roi même le careſſoit ſouvent; il étoit gras, poli, de bonne mine et magnifique; car il portoit un colier d'or, et on lui mettoit aux oreilles des pendans garnis de perles et de diamans: il mépriſoit tous les autres Lions qui étoient dans les loges voiſines, moins belles que la ſienne, et qui n'étoient pas en faveur comme lui. Ces proſpérités lui enflerent le cœur; il crut être un grand perſonnage, puiſqu'on le traitoit ſi honorablement. La Cour où il brilloit, lui donna le goût de l'ambition; il s'imaginoit qu'il auroit été un Héros, s'il eût habité les forêts. Un jour comme on ne l'attachoit plus à ſa chaine, il s'enfuit du Palais, et retourna dans le païs où il avoit été nourri. Alors le Roi de toute la nation lionne venoit de mourir, et on avoit aſſemblé les Etats pour lui choiſir un ſucceſſeur. Parmi beaucoup de Prétendans il y en avoit un qui effaçoit tous

les

les autres par sa fierté, et par son audace; c'étoit cet autre Lionceau, qui n'avoit point quitté les deserts. Pendant que son Compagnon avoit fait fortune à la Cour, le solitaire avoit souvent aiguisé son courage par une cruelle faim: il étoit accoutumé à ne se nourrir qu'au travers des plus grands perils et par des carnages. Il déchiroit et troupeaux et Bergers; il étoit maigre, hérissé, hideux: le feu et le sang sortoient de ses yeux; il étoit leger nerveux, accoutumé à grimper et à s'élancer, intrépide contre les épieux et les dards. Les deux anciens Compagnons demanderent le combat, pour décider qui regneroit: mais une vieille Lionne sage et expérimentée, dont toute la republique respectoit les conseils, fut d'avis de mettre d'abord sur le trône celui qui avoit étudié la politique à la Cour. Bien des gens murmuroient, disant qu'elle vouloit qu'on preferât un personnage vain et voluptueux à un guerrier qui avoit appris dans la fatigue et dans les perils, à soutenir les grandes affaires. Cependant l'autorité de la vieille Lionne prévalut: on mit sur le trône le Lion de Cour. D'abord il s'amollit dans les plaisirs; il n'aima que le faste; il usoit de soupleſſe et de ruse pour cacher sa cruauté et sa tirannie. Bientôt il fut haï, méprisé, détesté. Alors la vieille Lionne dit: il est tems de le détrôner. Je savois bien qu'il étoit indigne d'être Roi: mais je voulois que vous en eussiez un gaté par la molesse et par la politique, pour vous mieux faire sentir ensuite le prix d'un autre, qui a mérité la Royauté par sa patience et par sa valeur. C'est maintenant qu'il faut les faire combattre l'un contre l'autre. Aussitôt on les mit dans un champ clos, où les deux Champions servirent de spectacle à l'assemblée: mais le spectacle ne fut pas long. Le Lion amolli trembloit, et n'osoit se présenter à l'autre: il fuit honteusement et se cache; l'autre le poursuit et lui insulte. Tous s'écrie-

s'écrierent: il faut l'égorger, et le mettre en piéces. Non, non, répondit ſon adverſaire, quand on a un ennemi ſi lâche, il y auroit de la lâcheté de le craindre. Je veux qu'il vive, il ne mérite pas de mourir. Je ſaurai bien regner, ſans être embarraſſé de le tenir ſoûmis. En effet, le vigoureux Lion regna avec ſageſſe et autorité. L'autre fut très content de lui faire baſſement ſa cour, d'obtenir de lui quelques morceaux de chair, et de paſſer ſa vie dans une oiſiveté honteuſe.

FABLE XXIII.

Les Abeilles.

Un jeune Prince au retour des Zéphirs, lorsque toute la nature ſe ranime, ſe promenoit dans un jardin délicieux; il entendit un grand bruit, et apperçut une ruche d'Abeilles. Il s'approche de ce ſpectacle, qui étoit nouveau pour lui; il vit avec étonnement l'ordre, le ſoin, et le travail de cette petite Republique Les cellules commençoient à ſe former, et à prendre une figure réguliere. Une partie des Abeilles les rempliſſoient de leur doux Nectar: quelques uns apportoient des fleurs qu'elles avoient choiſies entre toutes les richeſſes du Printems. L'oiſiveté et la pareſſe étoit banie de ce petit Etat, tout y étoit en mouvement, mais ſans confuſion et ſans trouble. Les plus conſidérables d'entre les Abeilles conduiſoient les autres, qui obéiſſoient ſans murmure et ſans jalouſie contre celles qui étoient au deſſus d'elles. Pendant que le jeune Prince admiroit cet objet, qu'il ne connoiſſoit pas encore, une Abeille, que toutes les autres reconnoiſſoient pour leur Reine, s'approcha de lui et lui dit:

La

La vûe de notre ouvrage et de notre conduite vous rejouit; mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point parmi nous le désordre ni la licence: on n'est considérable parmi nous que par son travail, et par les talens qui peuvent être utiles à notre République. Le mérite est la seule voie qui éléve aux prémières places. Nous ne nous occupons nuit et jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité. Puissiez-vous être un jour comme nous; et mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous.

FABLE XXIIII.

L'Abeille et la Mouche.

Un jour une Abeille apperçut une Mouche auprès de sa ruche. Que viens-tu faire ici, lui dit-elle d'un ton furieux? Vraiment c'est bien à toi vil animal, à te mêler avec les Reines de l'air. Tu as raison répondit froidement la Mouche: on a toûjours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse que la vôtre. Rien n'est plus sage que nous dit l'Abeille: nous seules avons des Loix et une République bien policée: nous ne trouvons que des fleurs odoriferantes; nous ne faisons que du miel délicieux qui égale le Nectar. Ote-toi de ma présence, vilaine Mouche importune, qui ne fais que bourdonner et chercher ta vie sur les ordures. Nous vivons comme nous pouvons, répondit la Mouche; la pauvreté n'est pas un vice: mais la colere en est un grand; vous faites du miel qui est doux, mais votre cœur est toûjours amer; vous êtes sages dans vos Loix, mais emportée dans votre conduite. Votre colere qui pique vos ennemis, vous donne la mort, et votre folle

cruauté vous fait plus de mal qu'à perſonne. *Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, avec plus de modération.*

FABLE XXV.

Les Abeilles et les vers à ſoie.

Un jour les Abeilles monterent juſque dans l'Olympe aux pieds du trône de Jupiter pour le prier d'avoir égard au ſoin, qu'elles avoient pris de ſon enfance, quand elles le nourirent de leur miel ſur le mont *Ida* (*a*) Jupiter voulut leur accorder les prémiers honneurs entre tous les petits animaux; mais Minerve qui préſide aux arts, lui repréſenta qu'il y avoit une autre eſpece qui diſputoit aux Abeilles la gloire des inventions utiles. Jupiter voulut en ſavoir le nom. Ce ſont les vers à ſoie, répondit-elle. Auſſitôt le prémier des Dieux ordonna à Mercure de faire venir ſur les aîles des doux Zephirs des deputés de ce petit peuple, afinqu'on pût entendre les raiſons des deux partis.

L'Abeille Ambaſſadrice de ſa nation repréſenta la douceur du miel qui eſt le Nectar des hommes, ſon utilité, l'artifice avec le quel il eſt compoſé; puis elle vanta la ſageſſe des loix qui policent la république volante des Abeilles; nulle autre eſpece d'animaux diſoit l'orateur, n'a cette gloire. C'eſt une récompenſe d'avoir nourri dans un antre le pere des Dieux.

(*a*) Il y a eu anciennement deux montagnes célébres de ce nom, l'une en l'Aſie mineure, près de la ville de Troye, célébre par le jugement de Paris. L'autre qui porte aujourd'hui le nom de Monte Giove, eſt dans l'île de Candie vers la ville de ce nom.

Dieux. De plus nous avons en partage la valeur guerriere, quand notre Roi anime nos troupes dans les combats. Comment eſt-ce que ces vers, inſectes vils et mépriſables oſeroient nous diſputer le prémier rang? Ils ne ſavent que ramper pendant que nous prenons un noble eſſort, et que de nos aîles dorées nous montons jusque vers les aſtres.

Le harangueur des vers à Soie repondit, nous ne ſommes que de petits vers, et nous n'avons ni ce grand courage pour la guerre, ni ces ſages loix; mais chacun de nous montre les merveilles de la nature, et ſe conſume dans un travail utile; ſans loix nous vivons en paix, et on ne voit jamais de guerres civiles chez nous; pendant que les abeilles s'entre-tuent à chaque changement de Roi. Nous avons la vertu de Prothée (*b*) pour changer de forme: tantôt nous ſommes de petits vers compoſés d'onze petits annaux, entrelaſſés avec la varieté des plus vives couleurs qu'on admire dans les fleurs d'un parterre. Enſuite nous filons de quoi vêtir les hommes les plus magnifiques jusque ſur le trône, et dequoi orner les temples des Dieux; cette parure ſi belle et ſi durable vaut bien du miel qui ſe corrompt bientôt. Enfin nous nous transformons en feve qui ſent, qui ſe meut et qui montre toûjours de la vie. Après ces prodiges nous dévenons tout à coup des papillons avec l'éclat des plus riches couleurs. C'eſt alors que nous ne cédons plus aux

(*b*) Prothée étoit un Dieu Marin et Devin. Homère dit que c'étoit un Vieillard marin toûjours vrai dans ſes reponſes, mais que pour l'obliger à parler, il falloit le ſurprendre, et lui faire même violence. Il ſavoit ſe métamorphoſer en mille et mille manieres, prenant la figure de tous les animaux; c'eſt pourquoi il falloit toûjours le lier, et dès qu'il avoit repris ſa prémiere forme, on le délioit, et alors il repondit conformément aux démandes qu'on lui faiſoit.

abeilles pour nous élever d'un vol hardi jusque vers l'Olimpe (c). Jugez maintenant, ô pere des Dieux! Jupiter embaraſſé pour la déciſion déclara enfin que les abeilles tiendroient le prémier rang, à cauſe des droits qu'elles avoient acquis depuis les anciens tems. Quel moien lui dit-il, de les dégrader? je leur ai trop d'obligation; mais je crois que les hommes doivent encore plus aux vers à ſoie.

FABLE XXVI.

Le Hibou qui ſe veut marier.

Un jeune Hibou qui s'étoit vû dans une fontaine, et qui ſe trouvoit plus beau, je ne dis pas que le jour, car il le trouvoit fort désagréable, mais que la nuit qui avoit de grands charmes pour lui, diſoit en lui même, j'ai ſacrifié aux Graces, Venus a mis ſur moi ſa ceinture, dans ma naiſſance (a), les plus tendres amours accompagnés des jeux et des ris voltigent autour de moi pour me careſſer, il eſt tems que le blond Hymenée (b) me donne des enfans gra-

(c) C'eſt une montagne de Theſſalie ſur le quel Jupiter, Roi de Crete avoit une Citadelle où il demeuroit ſouvent. Le mont Olympe fut pris enſuite pour le Ciel même; et parceque des brigands qu'on appella Géans vinrent aſſiéger cette forteresſe, la fable dit qu'ils avoient eſcaladé le ciel.

(a) Venus préſidoit aux Mariages, mais plus particulierement aux commerces de galanteries; c'eſt pour cela qu'on lui donne une ceinture myſterieuſe, appellée communément *le Ceſte de Venus*. Cette ceinture étoit ſelon Homere, d'un tiſſu admirablement diverſifié, là ſe trouvoient tous les charmes les plus ſéducteurs.

(b) Hymen ou Hymenée étoit le Dieu du mariage. Il ſe prend

gracieux comme moi ; ils ſeront l'ornement des bocages, et les délices de la nuit. Quel dommage que la race des plus parfaits oiſeaux ſe perdît ? Heureuſe l'épouſe qui paſſera ſa vie à me voir. Dans cette penſée, il envoye la corneille demander de ſa part une petite aiglonne, fille de l'Aigle, Roi des airs ; la corneille avoit peine de ſe charger de cette ambaſſade ; je ſerai mal reçue, diſoit-elle, de propoſer un tel mariage ſi mal aſſorti. Quoi l'aigle, qui oſe régarder fixement le ſoleil, ſe marieroit avec vous, qui ne ſauriez ſeulement ouvrir les yeux tandis qu'il eſt jour ? c'eſt le moien que les deux époux ne ſoient jamais enſemble ; l'un ſortira le jour, et l'autre la nuit. Le Hibou vain et amoureux de lui-même n'écouta rien ; la Corneille pour le contenter alla enfin démander l'aiglonne ; on ſe moqua de ſa folle demande ; l'Aigle lui repondit, ſi le Hibou veut être mon gendre qu'il vienne après le léver du ſoleil me ſaluer au milieu de l'air. Le Hibou préſomptueux y voulut aller : ſes yeux furent d'abord éblouis, il fut aveuglé par les raions du ſoleil, et tomba du haut de l'air ſur un rocher. Tous les oiſeaux ſe jetterent ſur lui et lui arracherent ſes plumes ; Il fut trop heureux de ſe cacher dans ſon trou et d'épouſer la choüette, qui fut une digne Dame du lieu : leur hymen fut celebré la nuit, et ils ſe trouverent l'un l'autre très beaux et très agréables. *Il ne faut rien chercher au deſſus de ſoi, ni ſe flater, ſur ſes avantages.*

prend auſſi pour le mariage même. On la repréſentoit ſous la figure d'un jeune homme couronné de fleurs, ſurtout de Marjolaine, ténant de la main droite un flambeau et de la gauche un voile de couleur jaune.

FABLE XXVII.

Chromis et Mnasyle.

CHR. Ce bocage a une fraîcheur délicieuse, les arbres en sont grands, les feuillages épais, les allées sombres, on n'y entend d'autre bruit que celui des rossignols qui chantent leur amour.

MN. Il y a ici des beautés encore plus touchantes.

CH. Quoi donc? Veux-tu parler de ces Statues; je ne les trouve guere jolies; en voilà une qui a l'air bien grossier.

MN. Elle représente une femme; mais n'en parlons pas. Car tu connois un de nos Bergers qui en a déja dit tout ce que l'on peut dire.

CH. Quoi donc; est-ce cette autre qui est panchée au dessus de la fontaine?

MN. Non. Je n'en parle point: le berger Lycidas l'a chantée sur sa flûte, et je n'ai garde d'entreprendre de louer après lui.

CH. Quoi donc; cette statue qui représente une jeune femme?

MN. Oui; elle n'a point cet air rustique des deux autres. Aussi est-ce une plus grande divinité. C'est Pomone, ou au moins une Nymphe; elle tient d'une main une corne d'abondance, pleine de tous les doux fruits de l'automne; de l'autre elle porte un vase, d'où tombent en confusion des

pieces

pieces de monoye; ainsi elle tient en même tems les fruits de la terre, qui sont les richesses de la simple nature, et les trésors aux quels l'art des hommes donne un si haut prix.

CH. Elle a la tête un peu panchée; pourquoi cela?

MN. Il est vrai. C'est que toutes les figures faites pour être posées en des lieux élevés et pour être vues d'en bas, sont mieux au point de vuë quand elles sont un peu panchées vers les spectateurs.

CH. Mais quelle est donc cette coëffure; elle est inconnue à nos bergeres.

MN. Elle est pourtant très négligée; et elle n'en est pas moins gracieuse; ce sont des cheveux bien partagés sur le front, qui pendent un peu sur les cotés, avec une frisure naturelle, et qui se nouent par derriere.

CH. Et cet habit, pourquoi tant de plis?

MN. C'est un habit qui a le même air de négligence; il est attaché par une ceinture, afinque la Nymphe puisse aller plus commodément dans ce bois; ces plis flottans sont une draperie plus agréable que des habits étroits et façonnés: la main de l'ouvrier semble avoir amolli le marbre pour faire des plis si délicats; vous voyez même le nud sous cette draperie; ainsi vous trouvez tout ensemble la tendresse de la chair, avec la varieté des plis de la draperie.

CH. Ho, ho! te voilà bien savant; mais puis-

que tu fais tout, dis-moi, cette Corne d'abondance est-ce celle du fleuve Acheloüs (*a*) arrachée par Hercule, ou bien celle de la chevre Amalthée (*b*), nourrice de Jupiter sur le mont Ida?

MN. Cette question est encore à décider. Cependant je cours à mon troupeau. Bon jour.

(*a*) On raconte qu'Acheloüs ayant été vaincu par Hercule dans un combat, ou il s'agissoit de la possession de Déjanire fille d'Oenée Roi de Calidon, s'étoit transformé en Taureau; mais qu'il ne fut pas plus heureux sous cette nouvelle forme. Hercule le terrassa et lui enleva une de ses Cornes. Alors Acheloüs envoya la Corne-d'abondance à son vainqueur, pour avoir la sienne.

(*b*) C'est le nom de la chevre qui allaita Jupiter: le Dieu par reconnoissance la plaça parmi les Astres, où elle forme le signe qui porte son nom. C'est d'une des cornes de cette prétendue Chevre que les Grecs ont fait leur Corne d'abondance. Il semble que la décision de ces divers sentimens fasse le sujet de cette Fable.

FABLES

FABLES MELÉES.

FABLES NOUVELLES.

FABLES MELÉES

FABLE I.

Les Damnés de Ravenne.

Il y avoit dans la ville de Ravenne un jeune homme beau, bien fait et d'une richeſſe immenſe. Il étoit ſi liberal qu'on n'a jamais rien vû d'égal à ſa dépenſe et à ſon fracas. Anaſtaſe (c'étoit ſon nom) étant à marier, devint amoureux d'une belle fille de ſon voiſinage nommée Traverſaire. Les commencemens de ſon amour ne furent pas très heureux, car tous ſes biens qu'il prodiga à pleines mains pour l'amour d'elle, tout ſon procédé engageant et honnête, ne lui ſervoient de rien. Cette ingrate, vaine d'être iſſue d'une famille illuſtre, mais plus vaine encore de ſa beauté, n'eut que mépris et cruauté pour cet amant ſi riche et ſi tendre. Il n'eſt pas difficile de comprendre qu'Anaſtaſe ne put ſouffrir de ſe voir ainſi rébuter. Il trouva ſa peine inſupportable. Au milieu de ſon déſeſpoir il forma le triſte deſſein de ſe donner la mort; mais les accès de cette prémière fureur étant paſſés, il réva un peu à ſon affaire, et trouvant ſa reſolution inhumaine, il aima mieux prendre courage, et n'aimer plus l'ingrate. Cependant le pauvre homme a beau ſe flatter d'y réuſſir. Son amour augmente de jour en jour: moins il eſpere, plus il aime.

Tous ſes parens, et tous ſes amis, voyant l'état où il avoit réduit ſon héritage par ſes dépenſes, furent d'avis qu'il s'en allât faire un voyage. Ils eurent beaucoup de peine à l'y faire conſentir. Enfin il promit de partir. Ayant fait ſon équipage, il ſe

se mit en chemin, et sortit de Ravenne accompagné de beaucoup d'amis. Il fit courir le bruit qu'il alloit voyager en Angleterre, en France et en Allemagne. Mais quand il fut à Quiassi sa maison de Campagne, il dit à ses amis: Messieurs je suis fort bien ici. Quiassi n'est éloigné de la ville que d'un grand mille, je veux demeurer en ce lieu. Je vois bien que mon dessein vous surprend; je connois aussi mieux que personne, que ma conduite ne peut que vous étonner; mais ne me dites rien pour me faire changer de resolution. Tous vos discours n'obtiendront rien sur mon esprit, et c'est en vain que je me suis dit mille fois tout ce que vous pourriez dire. Retournez donc à Ravenne; Adieu.

Resolu de n'aller pas plus loin, il ne prenoit d'autre soin pour oublier la belle Traversaire que de profiter du beau tems, et de faire bonne chere. Il meubla les apartemens de sa maison des plus superbes meubles, il tenoit toûjours table ouverte, qu'il fit couvrir des mets les plus exquis, d'exellens vins et liqueurs, rien ne manquoit dans sa maison: enfin il donnoit tout ce qui se peut demander, quelque grande qu'en fut la dépense. Il arriva qu'un vendredi sur le midi, Anastase triste, et plus pressé que jamais de la douloureuse mémoire de ses malheurs, sortit de sa maison des champs pour penser librément à sa belle inhumaine. Il étoit tout seul, et se promene sans tenir une route certaine. Ainsi révant, il fut conduit dans la forêt voisine de sa maison; où il entendit d'assez loin un bruit de cris perçans. Il avance vers l'endroit d'où il crut entendre ce bruit, et fut extremement étonné de voir, que c'étoit une fille inconnue, echevelée et toute nue qui jettoit de si grands cris. Malgré la rigueur cruelle de son état, elle paroissoit encore avoir été passablement belle. Deux grands chiens enchainés

la

la suivoient de fort près. Un grand homme noir suit encore, monté sur un cheval de la même couleur. Il tenoit un couteau, et poussé de rage, il menaçoit à tout moment de massacrer impitoyablement la malheureuse fugitive. Anastase voyant ce spectacle, fut frappé de pitié, d'horreur et d'étonnement, et resolut de tout entreprendre pour la sauver; il se mettoit dans ce juste devoir, quand le Cavalier noir arriva qui met d'abord pied à terre; il l'aborde et lui parle ainsi: Anastase, lui dit il, quitte la vaine esperance que tu parois avoir de defendre la mechante que voici; permets-moi et à mes chiens d'en faire la vengeance; son sort ne peut être adouci par ton secours, car tu ne sais, quels sont ses crimes, et c'est pour l'en punir que tu me vois ici. Anastase lui répondit en colere: il semble que vous me connoissiez, Cavalier, je ne sais qui vous êtes; mais je juge par ce que je vous vois faire de ce qu'on doit attendre de vous. Quoi! poursuivit-il, vous avez donc le courage et la dureté de traiter cette fille éplorée en bête sauvage? O quelle cruauté! mon honneur, la pitié, tout m'excite enfin à repousser un si cruel outrage: oui, je la veux secourir, quand même j'en devrois mourir. Eh bien, je te veux donc raconter mon histoire, dit l'homme noir, sois attentif. J'étois né à Ravenne comme toi; je me souviens encore de t'y avoir vû tout petit enfant. J'aimois alors autant celle pour qui tu t'interesses que je l'abhorre maintenant; mais cette inhumaine ne m'a jamais temoigné que dédains et haine malgré tout mon amour. Je fis ce que je pus pour la gagner, je pleurai, je gemis, j'employai mes soins, mes amis, mon argent, enfin je fis tout pour lui plaire; mais j'avois beau faire. Plus elle me vit amoureux et soumis, plus elle m'étoit contraire. Enfin désesperé de ma mauvaise fortune, je resolus de me donner la mort. Je le fis, et de ce même couteau que voilà

voilà je perçai mon ſein amoureux. Je ſuis damné Anaſtaſe, comme homicide de moi-même. La méchante eut un plaiſir extreme de ma mort; mais elle ne s'en rejouit pas long tems; elle perdit bientôt la vie à ſon tour. Après ſa mort, elle fut condamnée aux peines éternelles, et cela pour n'avoir point été ſenſible à ma perſéverance, et pour ne s'être jamais répentie des maux qu'elle m'a faits.

Etant arrivé aux enfers, on nous impoſa nos peines. Moi qui ſouffris autrefois tant de rigueurs de l'inhumaine ſous les loix de la quelle je vivois, je fus condamné à la ſuivre par tout, non pas comme un amant fidelle; mais en ennemi qui veut ſe venger d'elle, et punir ſon cœur de rocher: et pour elle, on lui impoſa de fuir, comme tu vois, repentante et allarmée pour éviter ma colere. Cependant rien ne ſauroit me toucher. Quoi qu'elle puiſſe faire et dire pour me flechir, toutes les fois que je l'atteins, je la tue, et je la dechire avec ce fer, j'arrache ſon cœur de mes propres mains, et le donne à mes chiens. Ce ſont là les juſtes répreſailles de ſes traitemens inhumains. Après ces mauvais traitemens elle reviens bientôt à ſoi, ſe reléve comme reſſuſcitée, et recommence de fuir devant moi et mes chiens. Il faut vous dire encore, continua-t-il, que j'atteins ici ma fugitive tous les vendredis et à la même heure; je la traite toûjours comme tu vas voir, et je ne me repoſe jamais: je la pourſuis toujours en ennemi, et j'attrappe ſouvent mon inhumaine en d'autres lieux où elle a fait, dit ou médité quelque cruauté envers moi pour augmenter mes douleurs et ma peine. Ses peines ne ſeront pas terminées de long tems, et ce ſupplice doit durer autant d'années qu'elle m'a fait ſoupirer de mois ſous ſes rigoureuſes loix: en un mot il faut que ce tems s'accompliſſe de point en point, et c'eſt ainſi que la juſtice divine le veut.

Tu

Tu vois donc Anaſtaſe, que tu n'eſt pas ici fort néceſſaire, retire-toi, et me laiſſe faire; ton ſecours ne peut ſervir de rien en ces lieux. Le Cavalier n'en dit pas davantage, et ſe jettant dans l'accès de ſa rage ſur l'ingrate, il lui perça le ſein du conteau qu'il tenoit en ſa main. Elle tomba ſur ſon viſage. Pleurant à ſes genoux, elle implora ſa pitié et ſa clémence, rien ne pouvoit arrêter l'effet de ſon reſſentiment, au contraire pouſſant ſa barbare vengeance plus loin, il arracha avec fureur les entrailles et le cœur de cette malheureuſe éplorée, et les jetta à ſes chiens. Ayant aſſouvi ſon inhumanité, la belle ſe releva bien vite, recommençant ſa triſte fuite, comme ſi de rien n'étoit. Après cela le Cavalier et ſes chiens reprirent leur chemin de la maniere que je viens de raconter, et bientot Anaſtaſe les perdit de vuë. Il ſentit hériſſer ſes cheveux à ce ſpectacle affreux; ſon ame en étoit étrangement émue; mais quelque tems après, ayant repris ſes eſprits, il penſa que cette avanture ſi tragique et ſi triſte étoit d'une nature à pouvoir en tirer profit. Pour cela voici ce qu'il fit

Il écrivit à ſes amis et à ſes parens de Ravenne, et les pria de vouloir bien prendre la peine de venir au plutôt le voir pour ce qu'il leur feroit ſavoir. Ces Meſſieurs n'avoient pas plutôt reçû la lettre qu'ils partirent à l'inſtant, et dès qu'ils furent arrivés à Quiaſi, Anaſtaſe leur dit; ſi jusqu'ici je n'ai pas écouté les conſeils que vous m'avez ſouvent donnés de me défaire de l'amour que j'ai pour la jeune Traverſaire, je ſuis préſentement en état de le faire, et de quitter cette charmante fille ſans retour. Pourtant avantque de vous ſatisfaire, je voudrois bien que vous m'accordiez la grace dont je vais vous prier. J'ai le deſſein d'inviter à diner pour vendredi prochain Monſieur Traverſaire, ſa Femme et ſa Fille, en un mot toute la famille. Parlez-leur de ma part, et

et tachez de les faire venir; au reſte je ne ſaurois vous dire, pourquoi je vous fais cette demande, vous le ſaurez, quand il en ſera tems.

Ils parurent tous ſatisfaits de ce diſcours, et trouverent facile à executer ce qu'il demandoit d'eux. Ils retournerent à la ville, et inviterent de ſa part tous ceux qu'il leur avoit dit. La jeune Traverſaire fit ſeulement quelques façons qu'elle crut devoir faire au compliment de ſon Amant. Pour couper court, ils ſe rendirent tous, et ſans ſe faire attendre au Rendez-vous. On peut bien juger qu'Anaſtaſe n'epargna rien pour les bien recevoir: ſon repas fut galant et magnifique.

Il avoit fait dreſſer les tables préciſément ſur le chemin, où ſe devoit paſſer l'avanture tragique. On n'étoit pas encore à la fin du répas qu'on entendit le bruit de la fille damnée, et de l'homme noir qui avec ſes chiens marchoit ſur les pas de cette infortunée. Les invités extrêmement ſurpris de ce grand bruit, de ces cris ſi douloureux, s'entreregardoient, et ſe demandoient, ce que ce pouvoit être. Lorsqu'ils virent en fin paroitre la triſte fille avec ſon equipage affreux, qui fut bientot au milieu de la compagnie. L'aſſemblée fut merveilleuſement troublée de ce ſpectacle, et chacun s'empreſſe d'accourir pour aller ſecourir une fille ſi malheureuſe, et écarter les chiens. Mais l'homme noir leur dit le diſcours étendu de ſa fortune douloureuſe. A ce diſcours ils eurent l'ame atteinte d'étonnement, d'horreur et de crainte; ce terrible recit les fit tous réculer. On ne parla plus de reſiſter à l'homme noir qui ſe diſpoſe à faire encore ce qu'il avoit fait auparavant. On raiſonna beaucoup après cela ſur une affaire ſi tragique; mais ſurtout la belle Traverſaire

qui

qui comprenant que ce miſtere la régardoit de près s'épouvante de cet accident. Conſuſe et répentante, elle ſe reſſouvint de la rigueur qu'elle avoit toujours eue pour un Amant ſi tendre et ſi fidelle, et il lui ſembloit qu'Anaſtaſe en fureur la ſuivoit pour ſe venger d'elle, et que ces chiens affamés et mordants la déchiroient à belles dents. Enfin la crainte d'être damnée s'enracina ſi vivement dans ſon ame, qu'avant la fin de la journée elle écrivit à ſon amant qu'il vint en diligence chez elle, qu'elle vouloit payer ſes ſoins, et qu'elle avoit une extreme réconnoiſſance de ſon amour. Anaſtaſe ſentit une joie incroyable à cette nouvelle; ſi près de voir tous ſes déſirs contentés, il lui repond ſans perdre le tems, qu'il part inceſſamment, puisqu'elle le déſire: qu'au reſte il ne ſauroit lui dire à quel point il reſſent le ſurprenant bonheur de ce qu'elle a ceſſé d'être cruelle, et qu'elle lui temoigne l'amitié de repondre à ſon ardeur: que cette charmante nouvelle étoit pour lui la plus agréable du monde; mais que jaloux de ſon honneur, il ne vouloit rien d'elle qu'en qualité de ſon époux. L'aimable Traverſaire contente au dernier point, alla elle-même démander le conſentement néceſſaire de ſes parens qui loin de ne pas l'accorder, ne déſiroient rien tant que cette affaire: car il y avoit long tems qu'ils avoient déſiré ce mariage ineſperé. Le dimanche après, leurs nôces furent célébrées au grand plaiſir des deux parties. Depuis ils paſſerent leurs jours en bonne intelligence, et s'entre-aimerent toujours.

FABLE II.

Hiſtoire de la Matrone (a) *d'Epheſe* (b).

Il y avoit autre fois à Epheſe une Matrone d'une ſi grande réputation de chaſteté et d'amour conjugal, que la plûpart des Dames des Provinces voiſines avoient pris ſoin de la connoître. Celle-ci ayant perdu ſon mari, ne ſe contenta point de ſuivre la biére, les cheveux épars, de ſe les arracher, et de ſe frapper la gorge nuë; elle ſuivit encore le corps jusqu'au lieu (c), où à la coûtume des Grecs, on la laiſſoit, et là elle ſe mit à le régarder, et à le pleurer nuit et jour. Il y en avoit déja cinq que cette Femme étoit auprès du corps de ſon Mari ſans manger, lorſque ſes parens, ſes amis, et les Magiſtrats mêmes l'allerent preſſer inutilement de ſortir de là. La Dame avoit une ſuivante auprès d'elle (d), qui lui prêtoit ſes larmes, et qui entretenoit la lampe (e) qui

(a) Matrone eſt un titre d'honneur et ſignifie une Femme ſage, prude, chaſte et vertueuſe.

(b) Epheſe eſt une ville d'Jonie, Province de la Natolie qu'on appelloit autrefois Aſie mineure.

(c) Ce lieu étoit ordinairement une voûte Souterraine fait à peu près comme les Caves, qui ſont dans les Egliſes, et où les Grecs mettoient leurs corps morts.

(d) Dans l'hiſtoire romaine on trouve pluſieurs de ces exemples que les Domeſtiques ont voulu mourir avec leurs Maîtres ou leurs Maitreſſes. Mr. Tavernier raconte dans ſes voyages qu'en pluſieurs endroits des Indes, quand un homme de qualité meurt, ſes Domeſtiques ſe brulent auſſi par amour avec le corps de leur Maître.

(e) On avoit autrefois le ſécret de faire des Lampes, qui brûloient continuellement par le moien de certaine liqueur incombuſtible: elles étoient faites avec un artifice ſi merveilleux qu'elles conſervoient toûjours leur lumiere, et ſe nourriſſoient d'elles-mêmes, ſans qu'on y touchât, et qu'

on

qui éclairoit ce Monument. On ne parloit par toute la ville que de cela; et les hommes de toutes les conditions démeuroient d'accord que c'étoit là le seul exemple d'un véritable amour conjugal. Dans ce tems là le Gouverneur de la Province fit pendre des voleurs de grands-chemins, assez proche de l'endroit où cette Femme pleuroit son Mari. La nuit d'après cette exécution, le soldat qui étoit en garde aux potences, de peur qu'on n'emportât les corps qu'on vouloit qui servissent d'exemple, ayant vû de la lumière, et entendu les cris d'une personne affligée, voulut savoir ce que c'étoit. Il descendit dans le Monument, et y voyant une fort belle Femme, le lieu lui fit croire d'abord, que c'étoit un fantôme. Enfin voyant un corps mort, des gens qui le pleuroient, et une femme qui se déchiroit le visage, il crut ce que c'étoit, que cette Femme étoit au désespoir de la perte de son Mari. Sur cela il fit dessein de la consoler: pour cet effet il commença par apporter son petit soupér auprès d'elle, et par lui vouloir persuader de ne pas continuer dans une douleur inutile: que c'étoit là le destin de tout le monde: qu'on ne vivoit que pour mourir, et tous les lieux commun dont on se sert pour adoucir la douleur des personnes affligées. Mais la Dame offensée de ce qu'on la croyoit assez foible pour se consoler, redoubla ses cris, se frappa plus rudement la gorge qu'auparavant, et jetta sur le corps du mort une partie des cheveux qu'elle s'étoit arrachés. Cependant le Soldat ne se rebuta point, et se servoit, pour faire manger cette désesperée, des mêmes raisons qu'il avoit employées pour la faire vivre. La suivante émuë de l'odeur des viandes, du vin et des raisons

on les remplit d'huile; mais celle qui étoit en ce Tombeau, n'étoit pas inextinguible, puisque la servante sans doute étoit là pour la rallumer toutes les fois qu'elle venoit à s'éteindre.

u Soldat ne ſe rébuta point; et après avoir bû et mangé, elle commença de combattre l'opiniatreté de ſa Maitreſſe; „Que vous ſervira-t-il, *lui dit-elle*, de „vous faire mourir de faim, de vous enterrer toute „vive, et d'avancer vos jours par une mort préci„pitée?

Croyez-vous que les morts ſoient touchés de vos larmes!

„Penſez-vous reſſuſciter votre Mari avec vos cris? „Jouiſſez de la vie tandis que vous l'avez. L'état „où vous voyez ce corps, vous apprend à aimer la „vie.

Il n'eſt pas mal-aiſé de perſuader les gens de vivre. Cette Dame déſechée par les pleurs qu'elle avoit verſés, et par l'abſtinence de quelques jours, ſe laiſſa vaincre, et ne mangea pas moins qu'avoit fait la Demoiſelle. Du reſte, on ſait à quoi nous portent ordinairement Cerès et Bacchus. Avec les mêmes graces que le Soldat avoit employées pour faire vivre la Matrone, il attaqua ſa chaſteté. Il ne paroiſſoit ni ſot ni mal-fait à notre Lucrece. La Demoiſelle même lui rendoit de bons offices, et diſoit à ſa Maitreſſe:

Quoi! vous defendrez-vous d'un amour qui vous plait?

Mais pourquoi vous tenir plus long tems en ſuſpens? La Dame ne crut pas devoir refuſer ſon corps à celui qui venoit de le lui ſauver; et le Soldat victorieux lui perſuada de l'aimer, comme il lui avoit perſuadé de vivre. Ils demeurerent donc enſemble non ſeulement cette nuit, mais encore le lendemain, et le jour d'après, les portes du Monument fermées ſur eux: de ſorte que ceux qui paſſoient auprès de là croyoient que cette pauvre Femme étoit morte de douleur ſur le corps de ſon Mari. Cependant le Soldat charmé de la beauté de cette Femme, et du ſecret, employoit ſa ſolde a lui apporter tout ce qu'il pouvoit pour le manger avec elle, lorsque

les

les Parens d'un des Pendus, s'étant apperçûs qu'il n'y avoit plus de garde à l'une des potences, l'en détacherent, et l'allerent enterrer. Le Soldat voyant cette potence ſans cadavre, et craignant le ſupplice qui étoit d'être mis à la place, courut dire à ſa Maitreſſe, ce qui étoit arrivé; qu'il n'attendroit pas ſon arrêt de mort, qu'il s'alloit paſſer l'épée au travers du corps, et qu'il la ſupplioit d'avoir ſoin de la ſépulture de ſon Amant, comme elle avoit eu de ſon Mari. Cette Dame auſſi pitoyable que chaſte: „à Dieu „ne plaiſe, *lui dit-elle*, que je voie en même tems „la mort de deux hommes que j'ai tant aimés: j' „aime mieux pendre le mort, que de laiſſer mourir „le vivant, et diſant cela, elle fait tirer de la biére „le corps de ſon Mari, et l'envoye attacher à la po„tence qui étoit vuide. Ainſi le Soldat profita de „l'eſprit de cette habile Femme; et le peuple parut „étonné le jour d'après de voir qu'un mort ſe fût „allé pendre.

FABLE III.

Le pere et ſon enfant.

Un homme âgé de cinquante ans, ayant un fils de treize ou quatorze ans tout au plus, n'avoit qu'un petit âne pour le porter lui et ſon fils dans un long voyage qu'ils entreprenoient enſemble. Le pere monta le prémier ſur l'âne; après deux ou trois lieues de chemin, le fils qui commençoit à ſe laſſer, le ſuivoit à pied de loin, et avec beaucoup de peine, ce qui donna ſujet à ceux qui les voyoient paſſer de dire, que ce bon homme avoit mieux porté cette fatigue-là que lui; le bon homme mit ſon fils ſur l'âne, et ſuivit à pied, cela fut encore trouvé

étrange par d'autres qui disoient que ce fils étoit bien ingrat, et de mauvais naturel, de voir fatiguer son pere, pendant qu'il étoit lui même à son aise; ils s'aviserent donc de monter tous deux sur l'âne, et alors on y trouva encore à dire ; ils sont bien cruels, disoient les passans de monter ainsi sur cette pauvre petite bête qui à peine seroit assez forte pour en porter un: comme ils eurent entendu cela, ils mirent tous deux pied à terre, et toucherent l'âne devant eux. Ceux qui les voyoient aller de la sorte, se moquoient de les voir à pied, quand l'un et l'autre pouvoient alternativement se servir de l'âne; ainsi ils ne surent jamais se mettre au gré de tout le monde: c'est pourquoi ils se resolurent de faire à leur volonté, et de laisser à chacun la liberé d'en juger à sa fantaisie.

Mr. de la Fontaine qui a mis cette Fable en vers, la finit par ces mots remarquables:

Quant à vous, suivez Mars ou l'Amour ou le Prince;
Allez, venez, courez, demeurez en Province,
Prenez femme, Abbayie, Emploi, Gouvernement,
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

FABLE IV.

Le Païsan et son fils.

Un bon jeune Païsan que Jean le fils du Gentilhomme de son Hameau prit avec lui dans ses voyages, et qui revint aussi bien doué du talent de mentir que son maitre, passa peu après son retour aux champs avec son pere. Frédéric qui en chemin faisant eut tout le loisir de mentir de la belle façon, s'avisa

s'aviſa de dire les menſonges les plus inſolens du monde. Malheureuſement pour lui un grand chien paſſa d'abord au grand trot. Oui, mon pere, s'écria le garçon, je vous dis, et je dirai à chacun, quoiqu'on en croie que j'ai vû un jour près de la Haye, juſtement dans le grand chemin qui méne en France, un chien qui par ma foi, étoit plus gros que votre plus grand cheval. J'en ſuis étonné, répliqua le pere; cependant on trouve des merveilles en chaque endroit. Nous allons paſſer, par exemple, un pont qui a déja trompé mille gens; car on dit ſur tout qu'il n'eſt pas sûr dans ce lieu-là. Il y a ſur ce pont en queſtion une pierre, contre laquelle celui qui paſſe, et qui a dit un menſonge ce même jour, ſe heurte, tombe, et romp d'abord la jambe. Le jeune homme s'effraya de ce qu'il apprit. Ah! mon pere, dit-il; ne courrez pas ſi vite. Mais pour revenir au chien continua-t-il de quelle groſſeur diſſois-je qu'il fut? comme votre grand cheval? c'eſt exagerer la choſe. Le chien, je viens de m'en ſouvenir, avoit premierement ſix mois; mais je vous jure qu'il étoit auſſi gros que quelque bœuf.

Ils continuerent leur chemin; mais le cœur de Fréderic lui battoit; et qu'on ne s'en étonne point: car il n'y a perſonne qui aime à rompre la jambe. Maintenant le voilà qu'il découvre le pont, et il ſent déja la fracture. Oui, mon pere, dit-il, le chien dont je viens de parler, étoit grand; mais ſi je l'ai fait un peu plus grand qu'il ne fut, je vous aſſure qu'il ſurpaſſoit du moins la groſſeur d'un veau.

On arrive au pont. Frédéric, Frédéric! prens garde à ce que tu fais. Le pere paſſe devant; mais le fils l'arrête vitement, et lui dit: Ah, mon pere, ne ſoyez pas ſi fou de croire, que j'aie jamais vû un chien ſemblable. En un mot, ſachez avantque

de paſſer le pont, que le chien avoit la grandeur d'un chien ordinaire.

Ne ſois point offenſé, ſi un fat s'aviſoit
De dire des menſonges. Mens avec lui et croi
Que par cette action qui ne lui fait que honte,
Tu obliges ton homme autant que tout le monde.

FABLE V.

La Confeſſion.

Un homme furieuſement amoureux, dont l'amour fut mal recompenſé, et qui pour cela mourut auſſi glorieuſement que Pherecyde (*); confeſſa au Pere Francion, Carme dechaux, ſon mal enraciné et incurable, en lui diſant: que je ſuis puni de mes crimes! ſi je connoiſſois moins la concupiſcence

(*) *Morborum vero tam infinita eſt multitudo, vt Pherecides Syrius copia ſerpentium ex corpore eius erumpente exſpirauerit.* PLINIVS *Lib. VII.*

Pherecide, le Maitre de Pythagore, eſt le plus ancien de tous les Philoſophes. Son genre de mort n'a peut-être été aucun autre que celui-là qui a ceſſé d'être fabuleux en 1598. depuis qu'un des plus grands Rois d'Eſpagne en mourut. Un ſçavant ſoupçonneux s'eſt aviſé d'avoir des opinions bien indiſcretes de ce Philoſophe: *Quelques Ecrivains anciens vantent beaucoup ſa bonne foi et ſa modeſtie; pour ce qui eſt de ſa chaſteté, je trouve dans un illuſtre Auteur un fait qui m'en fait un peu douter. Car il aſſure que Pherecyde perdit la vie par un mal qui eſt la punition ordinaire des débauchés.* Il eſt aſſez ſingulier que le Pere de tous les Philoſophes ſoit mort de la Vérole. Il eut beaucoup mieux valu pour la Philoſophie que c'eut été pour avoir trop étudié, ou pour s'être enrhumé à obſerver trop long tems les Aſtres. v. Mémoires ſécretes de la Republique des Lettres, ou le Théatre de la vérité Lett. V. p. 181.

piſcence que vous, mon Pere, je ne ſerois pas maintenant redevable à Julie de ma mort. Comment à Julie? repliqua le Moine; j'ai les menſonges en horreur, comme c'eſt le devoir de l'ordre. Ne parlez point mal de la beauté fraiche de Julie. Si elle étoit capable d'un tel crime, il faudroit que nous le ſachions le Pere-gardien et moi.

FABLE VI.

L'Hermite et le Brigand.

Un jeune Hermite qui dès ſa naiſſance fut élevé de ſon pere dans une forêt ſombre, vécut après la mort de ce pere ſage comme auparavant, c'eſt à dire, en innocence et en homme qui croit être le ſeul poſſeſſeur de la terre: étant perſuadé que ſon Créateur n'avoit fait que cette forêt ſeule. *Un autre qui n'a rien encore vû que la maiſon de ſes parens, ne penſera guére mieux que lui.*

N'ayant donc point vû d'autre créature qui lui reſſemble, depuis que le vieillard étoit enterré, il s'imagina qu'il falloit que ſon ſexe periſſe avec lui. Un Brigand que les Juges avoient fait chercher il y a quelque tems, et qui ne manqua pas de ſe dérober à ſes pourſuites, rencontra en fuyant le fils de cette forêt. Las de courir, il prit la reſolution de s'attacher à ce jeune homme, et il le pria de le cacher.

Le jeune Hermite ne ſait pas d'abord à quoi ſe réſoudre, enfin il condeſcend à ſes inſtances, et fit entrer ſon hôte dans ſa caverne; il prend ſoin de lui, le conſole, et l'aime déja tendrement.

Ce ſcélerat effronté qui fit d'abord le dévot,

trompe l'Hermite par ſes diſſimulations. *Celui qui ne connoit pas le mal, a peine à découvrir la mechanceté d'autrui.* Par une compaſſion feinte, il troqua ſa robe contre la caſaque de l'hermite, le quel croyant faire tort par là à ſon ami, ne veut point conſentir à ce troc; mais enfin il céda à ſes inſtances réiterées.

Le Brigand continua ſon chemin dans cette équipage; mais étant parti ſans dire adieu à ſon bien-faiteur, celui-ci croit ou qu'il s'eſt égaré, ou qu'il s'eſt caché quelque part: c'eſt pourquoi il va le chercher de tous cotés, et s'étant un peu trop éloigné de ſa demeure, il fut attrapé d'une trouppe d'Archers. On vit bien qu'il ne reſſemble pas au Brigand; cependant il étoit vétu de ſa robe, et pour cela on le prit, l'entraina, et le mit en priſon Il fut mené devant les Juges. Mais qui voudra defendre un homme ſans biens. Le pauvre a toûjours peine à trouver quelqu'un qui oſe plaider pour lui. On le queſtionne, et tache à le ſurprendre. Le jeune homme qui fut tout étourdi, confeſſe toûjours, et n'eut pas la hardieſſe de nier ce qu'il n'a pas fait. N'eſt-ce donc pas un grand bien que de connoitre le monde?

FABLE VII.

L'Uſurier.

Un Uſurier gagnoit en peu de tems des richeſſes qui auroient pû valoir celles d'un Comte. Peut-être croira-t-on, qu'il les gagnât par ſes fourberies et par ſes injuſtices. Point du tout: car il juroit ſouvent qu'il les poſſedoit par la benediction du Ciel. Il fit donc bâtir un Hôpital pour les pauvres, parcequ'il croioit marquer par là la reconnoiſ-

ſance

sance qu'il avoit à Dieu, ou peut-être le fit-il par une sainte confiance. Ayant achevé le batiment, il le regarda, en révant au service qu'il rendoit par là à Dieu et aux pauvres. Dans l'instant même voilà un de ses amis qui passe. L'avare qui souhaitoit que celui-là admirât la maison, lui demanda, si elle étoit assez grande pour les pauvres. Oh oui, lui répondit l'ami rusé, on y peut commodément loger beaucoup de personnes; mais elle est pourtant trop petite pour y mettre tous ceux que vous avez reduits à l'hôpital.

FABLE VIII.

Ulisse et ses Compagnons

Ulisse et le reste de ses Compagnons, semblables à beaucoup de Heros qui sont rarement heureux avoient à peine quitté le païs des Lestrigons (*a*), que leur destin les fit aborder dans l'île, où Circé (*b*) qui joignoit à l'art de Médée (*c*) celui de ses enchantemens, gouvernoit en Reine.

Son Palais est situé dans un valon. C'est là où le lion à genoux se laisse embrasser d'elle, et que le loup

(*a*) Les Lestrigons étoient un peuple barbare, et trés cruel qui demeuroient en Sicile et que Pline nous donne pour Antropophages c'est à dire, *Mangeurs d'hommes.*

(*b*) Circé est une célébre Magicienne qui habitoit sur un Promontoire de la Toscane. On la fait fille du Soleil et de la Nymphe Persa qui avoit l'Océan pour pere. Les malheurs qu'Ulysse souffrit dans l'île de cette Déesse, fait le sujet de cette fable.

(*c*) Nom propre de femme. Elle étoit fille d'Aétes, Roi de la Colchide. Les Anciens l'ont fait passer pour une grande Magicienne parcequ'elle avoit appris de sa mere Hecate la connoissance des plantes; et plusieurs secrets utiles.

loup oublie sa force d'étrangler. C'est là où quatre filles de la nature, des forets, des sources et des ondes la servent.

La Déesse des Nymphes chante. Les bois en resonnent, et les Zephirs jouent de ses cheveux. Elle fait des récréations aux compagnons d'Ulisse qui font bonne chere, sans songer à aucun mal. Tout à coup elle prit son anneau magique, par l'effet efficace du quel elle les transforma tous en divers animaux.

Eurylochus fut le seul qui échapa à ce danger, et il vint rapporter que ces foux ayant suivi la chanteuse, s'étoient tous perdus La dessus Ulisse se met en chemin pour aller les découvrir, et on dit que Mercure lui fit présent d'une herbe magique pour en venir mieux à bout (*d*). Mais dans ce tems-ci il donne d'autres choses; l'argent seul fait de meilleurs effets.

Cependant ce ne fut ni une telle herbe, ni son épée brillante qui le garantit du sort de ses Compagnons, lorsqu'il se présenta aux yeux de Circé, ce fut son maintien héroïque, le desir ardent et les transports de la Déesse qui lui otérent le pouvoir et le plaisir de le transformer aussi en bêtes féroces comme les autres.

Il ne put envisager sans pleurer ce qu'il cherchoit, il vit ceux que la figure de bêtes l'empecha pourtant de connoitre. Ah! Circé, s'écria-t-il, ne sois pas inexorable, aie pitié de ces animaux-là, et leur rends la figure d'homes, leur langage, et leur raison.

Les Déesses ont toujours la liberté de dire leurs vrais

(*d*) Le nom de cette herbe est *Moly* selon Pline qui la fait passer pour la plus célébre plante qui fut dans l'Antiquité.

vrais sentimens; c'est pourquoi elle lui dit: Je ne t'accorderai rien par compassion, tout par amour. Je veux que tes compagnons reprennent leurs figures, et qu'ils te suivent: mais il faut prémièrement que tu leur demandes, s'ils y consentent. Voici ton lion! parle-lui le prémier.

Ulisse l'aborde, en lui disant: mon guet fidelle, tes avantures étranges finiront aujourd'hui, et tu seras homme si tu veux. Le lion renasquant de rage, et croyant encore rugir, lui répondit: je ne suis pas si fou de me frotter à l'humanité. Je demeure ce que je suis; je fais maintenant peur par mon carnage, et par la force de mes pattes. Il n'y a point d'ennemi qui soit assez téméraire pour s'approcher de moi, sans être vaincu. Autrefois je fus Soldat; mais qu'est-ce que vaut une telle créature. Je suis Roi de cette forêt que voilà, et la condition de bourgeois de ton île d'Itaque ne charme plus un tel.

Après cela il addressa la parole à l'ours, et lui demanda: veux-tu être transformé en homme? tu fus autre fois le plus beau garçon du monde: mais maintenant il n'y a rien de plus laid que toi. Moi être laid! repliqua l'ours en gromelant; Point du tout. Je suis le plus bel ours, et c'est ce que ma chere moitié vous pourra mieux expliquer, car elle n'aime pas tant le miel que moi.

Ulisse lui repondit: Qui t'a rendu si savant? D'où vient que tu te dégoute de la figure de ceux qui meritent tes louanges? Ce n'est qu'un effet de tes préjugés, de la coutume, et de ton caprice. Si je te déplait, quitte ces lieux, et va-t'en te promener. C'est avec bien du plaisir, repondit l'ours, que je rentre dans les forêts pour y démeurer ce que je suis.

Ulisse dit alors au loup: Combien n'as-tu pas perdu,

perdu, en perdant l'eſperance et le droit de baiſer la Bergere qui pleure maintenant les moutons que tu lui enléve. Les troupeaux que tu gardas autrefois te ſuient: cependant tu peux redévenir ce que tu fus. Hé bien! ſois homme et notre ami.

A ce diſcours le loup repond: où trouver des amis! Les hommes mêmes s'entre haïſſent, et l'un eſt le loup de l'autre. Je ne vous envie point l'art de haïr et de flater; depuis que j'ai quitté la Cour, je ne connois plus la fauſſeté et la diſſimulation. Vous auriez bien mangé quoiqu'avec un peu plus de cérémonies, le brebis que je mange par inſtinct et par néceſſité. Mon goût, Monſieur, eſt ſemblable au vôtre. S'il faut donc que les loups ſoient auſſi bons raviſſeurs que les hommes, j'aime toujours mieux être loup. Je ſuis alors plus heureux que vous, et c'eſt à vous à vous repentir de votre ſort.

Le fils de Laërte va enfin ſonder ſes autres Compagnons, et ils lui font tous la même reponſe: ils prennent plaiſir à leur état, et ce n'eſt ni le rang, ni la gloire, ni l'immortalité qui les charme. L'homme n'eſt pas plus ſage: il ſuit ſes paſſions.

Et qu'eſt-ce donc qui nous charme? La vérité nous peut-elle plaire? O non! nous ſommes enclins à nous tromper nous-mêmes. Les ſens l'emportent ſur la force de nos raiſonnemens. Y a-t-il bien une choſe qui ſoutienne notre bonheur? Oui, autant qu'elle a pour but l'avantage de nos deſſeins.

La vanité, les paſſions,
Déterminent nos actions.

FABLE

FABLE IX.

Le Candidat.

Un Candidat qui ſouhaitoit d'avoir un emploi, importunoit beaucoup un homme illuſtre qui étoit en autorité, et le prioit de faire ſa fortune. Ayant appris qu'une place du Magiſtrat étoit vacante, il lui préſenta un Placet pour ſolliciter cette charge. Le Mecenas reçut ſon Placet avec bonté, le leut avec plaiſir, et lui dit: je ſuis faché, Monſieur, que je ne vous aie pas connu plûtôt. J'aime, et j'estime le mérite, et vous aurez la charge préferablement à tous les autres.

Il l'entretenoit après cela long tems, et tout ce que le jeune homme dit, lui fit voir un eſprit propre aux études, capable de la prémiere charge, et digne enfin de gouverneur des hommes.

C'eſt maintenant que je connois tout votre mérite, lui dit le Seigneur. Vous aurez la charge, et il le réconduiſit gracieuſement. Le jeune homme pour mieux faire, lui offrit alors une grande pièce d'or. Mais cet honnête homme le refuſa, diſant: Vous n'aurez pas maintenant la charge Monſieur, car celui qui fait des préſens, aime à en recevoir. Vous n'avez pas le cœur bon, et il lui ferma la porte au nez.

FABLE X.

L'Eſclave et ſon Maitre.

Un marchand ſe mit en mer avec tout ce qu'il avoit d'argent. Eſperant de gagner, il hazarda

zarda ſa perſonne et ſon bien. Le ſoif de l'or l'entraina. (*Paſſion témeraire de s'enrichir ! Tu nous apprends, à ne rien craindre; il n'y a point de mal plus incurable que toi; tu nous ôtes ſouvent le bonheur et la tranquillité, et la mort ſeule nous peut délivrer de toi.*) La mer agitée par une ſoudaine tempête, s'enfla impetueuſement, comme pour ſe venger; il fit naufrage, et le vaiſſeau s'abima avec tous les tréſors et l'eſperance avec eux. Notre voyageur eſt aſſez heureux pour aborder à force de nager ſur les côtes de la Barbarie. Il ſauva ſa vie; mais qui eſt-ce qui lui ſera garant de ſa liberté? Un Muſelman le fit donc ſon eſclave. Captif et privé de ſes tréſors, il ſe tint à l'art et à ſon genie, ceux-ci lui montroient à réparer par ſa diligence ce qu'il avoit perdu par avarice.

Il fit des plans de Jardins et des deſſeins de Palais dont on n'a point encore vû de ſemblables. Son bon genie lui fit toujours faire le meilleur choix. Un de ſes deſſeins fut heureuſement achevé. Son Maitre touché de la nouveauté de cet ouvrage, mene en ce ſéjour de joies celle qu'il aime le plus. La belle vit ce lieu, où tout ce qu'on peut voir charme les yeux, et elle y prit de nouveaux deſirs et de nouvelle tendreſſe. Le Muſelman et ſa Maitreſſe ſongerent alors aux moyens d'obliger leur eſclave; ils lui rendent mille graces, le comblent de préſens, et lui laiſſent retrouver la liberté et les richeſſes; la liberté et les richeſſes dis-je, qu'un homme d'eſprit peut acquerir tôt ou tard.

FABLE XI.

Les filles ruſées.

Deux filles paſſerent leurs jours auprès d'une vieille Couſine. Malheureuſement pour elles, la vieille

vieille n'aimoit point à dormir long tems. A peine le cocq avoit-il chanté, elle crioit déja lévez-vous mes filles, il eſt tard, le cocq a déja chanté deux fois.

Ces jeunes tendrons qui auroient mieux aimé dormir encore un peu (car on dit qu'il n'y a point de fille qui n'aime le ſommeil et la beauté de ſon teint); ſe rémuoient entre leurs deux draps moûs, et juroient de maſſacrer le cocq déteſtable; et ayant pris leur tems pour cela, elles lui donnerent auſſi la mort la plus cruelle pour s'en venger. Je l'ai bien prevû mon pauvre cocq. Il n'y a point de créature qui puiſſe echapper à la vengeance des Belles irritées, et il eſt bien facile de s'attirer leur colere.

Voilà le cocq maſſacré, et la vieille tachoit en vain de découvrir l'auteur d'un tel meurtre. Les filles ne faiſoient ſemblant de rien; elles pleuroient amerement le cocq jusqu'à dire même des injures contre celui qui avoit oſé lui donner la mort.

Cependant ce tour ne rendoit pas leurs jambes mieux faites. La mort du cocq par la quelle elles crurent diminuer leurs peines, ne ſervit qu'à les augmenter. Madame la Couſine qui n'avoit la coûtume de troubler leur repos que lorsqu'elle entendit chanter le cocq, ne ſçavoit pas à préſent quelle heure il étoit; mais comme ce fut l'ordinaire de ſon âge de ſe reveiller à minuit, ce fut auſſi à cette heure qu'elle appelloit déja celles qui avoient tué le cocq pour jouir paiſiblement de leur ſommeil.

Qui ſçait patiemment ſupporter ſes tourmens,
Eſt rarement contraint d'en ſouffrir de plus grands.

* * *

FABLE XII.

Le Prince généreux.

Un Prince, tel qu'on le peut souhaiter, et que la fortune ne donne qu'à des nations sages et honnêtes. Il pleure, quand il pense sur son lit aux prospérités de ses sujets. Un tel Prince alla un jour tout seul à cheval: car celui qui tache sans cesse de faire la joie de son prochain, a-t-il besoin d'une escorte? Le ciel le defend contre tous les accidens funestes, chacun l'aime, et prétend être son Dieu tutelaire. Par cette raison notre Prince passa aussi tout seul par une grande forêt, au milieu de la quelle il rencontra un homme occupé à abbattre un arbre.

Le Prince l'aborde en lui disant: infidelle que tu es, tu veux m'enlever un arbre? Je ne mérite pas ce nom, lui repondit cet homme en rougissant; aussi ne suis-je pas venu ici vous faire tort. C'est pour mon voisin que je fais le vol. Helas! le pauvre homme, on lui a pris son cheval, parce qu'il lui est impossible de vous payer. Si vous m'en faites un crime, punissez-moi de ce que je ne le sçaurois voir pleurer. Le Prince qui eut alors beaucoup de peine à rétenir ses larmes, lui lança un régard gracieux et benin, en lui disant: je remets la dête à ton voisin, et quant à toi, je te donne l'arbre pour récompense de ton honnêteté.

FABLE XIII.

La résolution hardie.

Un bon et honnête guerrier, ayant massacré son hôte pendant qu'il étoit enyvré; (car de quoi n'est-

n'eſt-on pas capable, quand on a un peu trop bû), fut mené ſur la place, où pour recompenſe de ſon crime, il devoit avoir la tête coupée. Il fut bien fait, et tous ceux qui le virent, plaignirent ſa mort honteuſe, et ſouhaiterent qu'il obtint encore la grace du Roi. Il fut particulierement regretté d'une vieille Démoiſelle. Tout à coup elle fut ſaiſie de compaſion et d'amour, et plus elle le regarda, plus ſa pitié s'augmenta. O ciel! ſe dit-elle, n'eſt-ce pas dommage qu'il periſſe? Helas! le beau garçon! Quel air! Qu'il a de beaux yeux! Quelle barbe et quel gras de jambe! La peine eſt en effet trop rude. Qui peut être maitre de ſes paſſions, quand il eſt yvre. Je vais ſolliciter ſa grace et je l'épouſerai.

Elle court, crie, et rachete Jean par ſes prieres, pendant qu'il s'étoit déja mis ſur ſes genoux. Jean, lui dit alors le Juge: voilà encore une ame honnête, cette fille-ci te demanda pour mari, et ſi tu la veux épouſer: je te donne la vie.

Jean s'effraya en regardant la fille; elle s'approche de lui pour lui aider à ſe rélever. Oui, Madame, lui dit-il, vous me rendez un grand ſervice; mais peu s'en faut que je ne vous reconnoiſe à votre mine; à quoi bon de faire ce choix? Achevez le coup, et je ſerai délivré du tourment à jamais.

FABLE XIV.

Le reſſentiment moderé de Frontin.

Frontin dont l'air et la taille le rendirent preſque ſemblable à la figure d'Eſope, ſe promena un jour avec contentement ſur le bord d'une riviere. S'étant vitement déshabillé, il ſe jetta dans la riviere,

viere, et ſe mit à nager en Maitre. Pendant ces entrefaites, voilà un voleur qui vient dérober les habits de notre nageur le quel ſuivant l'art des plongeons ſe joua avec les flots et les ondes. Tantôt il s'abime, tantôt il ſe réléve, et fait mille tours agréables, jusqu'à ce qu'enfin, bien nettoyé et rafraichi, il ſe rapprochât à force de ramer du rivage. Il découvrit bientôt la perte de ſes habits. Un autre à ſa place auroit ſans doute maudit le voleur. Mais pour lui, il ne dit que ces paroles: la malice eſt outrée. Voler le ſeul habit d'un pauvre boſſu comme moi? L'action de ce coquin mérite bien quelque imprécation. Mais que pour cela le diable n'ait pas d'abord la permiſſion de l'emporter, je ſouhaite ſeulement que mon habit lui ſoit auſſi juſte par devant et par derniere qu'a moi.

FABLE XV.

Le ſonge ſurprenant.

Je vais choiſir un ſonge d'un vieux livre de Fables (je ne manquerois pas de le nommer, s'il avoit encore quelque Frontiſpice) que je conſulte ſouvent, quand je ne puis rien inventer moi-même, et qui m'a déja été d'un grand ſécours.

Etant un jour aſſis dans un Temple, dit mon Auteur, de ſa façon ordinaire de conter, je penſai en moi-même qui de tant de milliers d'hommes qui hantent ce lieu pour aſſiſter au Culte divin, aura bien la meilleure ame. En y révant, je m'endormis, et je vis en ſonge le Patron de ce Temple devant moi. Tu ſouhaites me dit-il, de trouver le cœur le plus juſte, en me maniant en même tems le viſage

de sa droite. Alors un doux frisson me saisit, et tout à coup je sentis mon ame éclairée d'une sainte lumière. Il faut, continua-t il, que tu fasses maintenant le tour du Temple, et celui que ta clarté touche jusqu'à te baiser trois fois, aura le meilleur cœur qui se puisse trouver ici.

Pour m'en assurer bientôt, je passai et repassai dans cet état la Sacristie, parce qu'il me parut que quelqu'un me voulut baiser. J'attendis encore assez long tems, mais je ne fus baisé qu'une seule fois et bien froidement.

Après cela je parcourai les chapelles, où je trouvai des airs de têtes pleins de piété, et où tout sembla devenir serein. On sourit, on me fit des civilités galantes, et on me baisa à peine la main.

De là j'allai me montrer sur un Théatre plus haut à des visages pleins de gravité et de sagesse profonde. Ils me regarderent tous avec une mine qui me dit qu'on m'avoit assez contemplé, et je fus obligé de m'en aller sans avoir reçû un baiser.

Enfin je me présentai au commun des hommes. Ici je vis par tout une quantité de mains blanches qui me jetterent leurs baisers. Mes yeux eurent beau chercher la place du meilleur cœur. On ne voulut pas même hazarder de me baiser. Je m'avançai donc tristement vers mon Patron pour me plaindre à lui de mon triste sort. En passant par le Portique, une bonne jeune fille, simplement vêtuë, me regarda, et me baisa avec une joie extreme, et un air d'innocence. Avantque de recevoir d'elle le troisieme baiser, je sentis déja plus d'inspirations d'honnêteté et d'amitié que je n'en eus encore senti. Quoi! m'écriois-je, une fille à la quelle le monde pense le moins, possede le meilleur cœur! Je le dis, et me reveillai.

FABLE XVI.

Le païs des boiteux.

Il y eut jadis un petit païs, où l'on ne vit point d'homme qui ne fût bégayeur, ni boiteux; car on crut ces deux qualités néceſſairement galantes. Un étranger, voyant cette méſéance, et s'imaginant qu'on ſeroit bien ſurpris de le voir marcher, parut marchant à pas méſurés. Tous ceux qui le virent, ſe moquoient de lui, et chaqu'un s'écria: apprenez à l'étranger à marcher.

L'étranger crut alors être obligé de ſe defendre. Vous êtes boiteux, s'écria-t-il à ſon tour, mais je ne le ſuis pas; il faut que vous vous defaſſiez de cette alleure. Il n'eut pas plutôt prononcé ces paroles que le bruit s'augmenta. Il a encore le défaut de ne pas bégayer dirent-ils, quelle honte! Il fut enfin la riſée de tout le païs

L'uſage embellit le défaut
Que l'on voit dépuis le berceau.
C'eſt en vain que le prudent aime.
A nous tenir pour de grands foux.
Nous le croyons un tel nous-même,
Puisqu'il eſt plus prudent que nous.

FABLE XVII.

La petite hirondelle.

Que faites-vous là? diſoit une hirondelle aux fourmis occupées. Elles ſe hatèrent de lui repondre: nous amaſſons notre proviſion pour l'hiver.

C'eſt

C'eſt en uſer ſagement, répliqua l'hirondelle; je le ferai auſſi. Et tout auſſitôt elle ſe mit à porter dans ſon nid une grande quantité d'araignées et de mouches.

A quoi cela ſera-t-il bon? lui demanda enfin ſa mere: A quoi? Ce ſera ma proviſion pour l'hiver, ma chere mere; aide-moi à ceci! Les fourmis m'ont appris cette précaution.

Oh! laiſſe cette petite circonſpection aux fourmis terreſtres, repliqua la vieille; ce qui leur convient, n'eſt pas l'affaire des hirondelles beaucoup plus élevées qu'elles. La bonne nature nous a deſtiné un ſort plus agréable. Quand l'été riche va finir, nous nous en allons; dans notre voyage nous nous endormons peu à peu, et alors nous ſommes reçûes de bourbiers chauds, où nous nous repoſons ſans avoir beſoin de quelque choſe, juſqu'à ce qu'un nouveau printems nous rappelle à la vie.

FABLE XVIII.

Le lion accompagné de l'âne.

Lorsque le lion d'Eſope alla aux forêts avec un âne qui lui devoit aider à chaſſer les bêtes par ſa voix terrible, une corneille effrontée, berchée ſur la branche d'un arbre lui cria: le beau compagnon que voilà! N'as-tu point de honte d'aller avec un âne? Je puis bien permettre reprit le Lion, de marcher à mon côté à celui qui me ſera utile à quelque choſe.

Ce ſont les ſentimens de tous les Grands, quand ils veulent ſe communiquer aux petits.

FABLE XIX.

Le Chevalier (*).

Deux jeunes garçons allerent jouer enſemble aux échecs. Mais ayant faute d'un Chevalier, ils s'aviſerent de marquer un Pion ſuperflu pour le remplacer.

Eh bien! lui crierent les autres Chevaliers, d'où venez-vous, Monſieur Pas-à-pas?

Les garçons ayant entendu cette raillerie, leur repondirent: taiſez-vous! Ne nous rend-il pas le même ſervice que vous?

FABLE XX.

Le Pélican (a).

Les Parens ne ſauroient avoir aſſez de ſoins des enfans bien nés. Mais quand un pere timide donne ſon ſang pour un fils dégéneré, c'eſt alors que l'amour dévient folie.

Un honnête Pélican voyant languir ſes petits, ſe déchira l'eſtomac de ſon bec tranchant pour les raffrai-

(*) Chevalier ſignifie ici une piéce du jeu des Echecs qui a ordinairement la figure d'un cheval, et qui ſaute par deſſus les autres; allant toujours de blanc en noir et de noir en blanc. En Allemand: *der Springer*.

(a) Le Pélican eſt un oiſeau aquatique qui approche de la forme d'un Heron, et dont le cri reſſemble au braire d'un âne. On tient qu'il aime ſi fort ſes petits qu'il meurt pour eux, et qu'il ſe déchire l'eſtomac pour les nourrir. On en dit pluſieurs fables, et l'on en fait l'hieroglyphe de l'amour paternel.

raffraichir de ſon ſang. J'admire ta tendreſſe lui cria un aigle, et je plainds ton aveuglement: car combien de Coucous n'as-tu pas couvés avec tes petits.

La choſe fut véritablement ainſi; car le Coucou froid lui avoit auſſi furtivement ſuppoſé ſes oeufs (*b*). Des Coucous ingrats furent-ils bien dignes d'être conſervés à ce prix.

FABLE XXI.

Les Furies.

Mes Furies, dit un jour Pluton au Meſſager des Dieux, vieilliſſent et deviennent foibles. Il m'en faut de nouvelles. Vas-t'en Mercure, me chercher ſur la terre, trois femmes propres à les remplacer. Mercure s'en alla.

Peu de tems après Junon dit à ſa ſervante: croiras-tu bien, Iris, trouver parmi les mortels deux ou trois filles parfaitement vertueuſes et ſages? Mais il faut qu'elles ſoient véritablement vertueuſes, m'entends-tu bien? pour me moquer de Cythère qui ſe pique d'avoir ſubjugué tout le ſexe femenin. Vas toujours voir, où tu les pourra trouver. Iris partit.

En quels coins de la terre la pauvre Iris ne cher-

(*b*) On a crû que le Coucou alloit pondre ſes oeufs au nid des autres oiſeaux qui les couvent pour lui. C'eſt pourquoi les Anciens en ont fait une injure. Ils appelloient *Coucou* un laſche, un ſtupide, un ſot qui laiſſe faire aux autres ce qu'il devroit faire lui-même: c'eſt par rapport au naturel de cet oiſeau qui eſt pareſſeux et timide. Voſſius dit qu'il eſt extremement froid, et qu'il n'a pas aſſez de chaleur pour couver et faire éclorre ſes oeufs.

cha-t-elle pas pour les trouver? mais elle eut beau chercher; il falloit s'en retourner seule, et Junon s'écria: est-il possible? O Chasteté! o vertu!

Déesse, lui dit Iris, j'aurois bien pû t'amener trois filles tout à fait chastes et vertueuses, qui n'avoient pas encore fait les yeux doux à aucun homme, qui avoient étouffé toutes trois la moindre passion naissante dans leur cœur: mais helas! je venois un peu trop tard.

Un peu trop tard? repliqua Junon, et par quelle raison?
Mercure venoit de les prendre pour Pluton.
Pour Pluton? à quoi Pluton prétend-il employer ces ames vertueuses?
A en faire des furies.

FABLE XXII.

Tirésias (*).

Tirésias prit son bâton, et passa aux champs. Son chemin le mena par une forêt sainte, et il trouva

(*) Tirésias étoit un des plus célèbres devins de l'antiquité. Il s'adonna à la science des Augures, et s'y acquit une grande réputation. Les uns disoient que les Dieux, ne trouvant pas bon qu'il révélât aux mortels, ce qu'ils souhaitoient qu'ils ne sçussent pas, l'avoient aveuglé. Phérécide n'attribuoit la chose qu'à la colere de Minerve; cette Déesse ayant été vûe par Tirésias pendant qu'elle se baignoit dans la Fontaine d'Hippocrène avec Chariclo sa favorite, et mere de Tirésias, ne lui eut pas plutôt annoncé qu'il ne verroit plus, qu'il perdit les yeux. Chariclo s'affligea beaucoup de cette infortune de son fils. Minerve pour la consoler, l'assura que c'étoit une loi irrevocable des

va au milieu de cette forêt, juſtement là où trois chemins ſe croiſoient, deux ſerpens entrelacés l'un avec l'autre. Tirésias léva ſon bâton et frappa les ſerpens amoureux. Mais o merveille! Pendant que le bâton alloit toucher les ſerpens, Tirésias dévenoit femme.

Après neuf mois Madame Tirésias repaſſoit la forêt; et dans la même place, où les trois chemin ſe croiſent, elle apperçut deux ſerpens qui combattoient. Tirésias léva encore une fois ſon bâton, et frappa les ſerpens irrités; mais o merveille! dans l'inſtant que le bâton ſéparoit les ſerpens, la femme Tirésias redévenoit homme.

FABLE XXIII.

Le Brebis.

Quand Jupiter célebra la fête de ſes nôces, et que tous les animaux lui apporterent leurs préſens, Junon trouva le Brébis à dire.

Où

des deſtinées que tous ceux qui voyoient un Dieu ſans ſa permiſſion, en étoient ſévérement chatiés; mais que pour l'amour de Chariclo, elle rendroit Tirésias le plus excellent Devin du monde; qu'elle lui feroit connoitre les préſages du vol des oiſeaux; qu'elle le rendroit capable d'entendre tout le langage des animaux; qu'elle lui donneroit un bâton, avec le quel il pourroit conduire ſes bas auſſi ſûrement que s'il avoit eu des yeux; qu'elle le feroit vivre long tems, et en fin qu'il ſeroit le ſeul qui après ſa mort auroit de l'habileté dans les enfers, où Pluton l'honoreroit ſingulierement. Hygin dit que Jupiter lui accorda une vie ſept fois plus longue que celle des autres. Il trouva ſa mort au pied de la montagne de Tilphoſe dans la Béotie, où il s'étoit rétiré pour avoir bû dans une fontaine dont l'eau fut mortelle pour lui. v. le Dict. mythologique de Mr. Choffin.

Où eſt le Brébis? dit la Déeſſe. Ce Brebis innocent pourquoi manque-t-il à nous apporter ſon préſent ſincere et affectionné?

Le chien prit la parole, et lui dit: ne te fache pas, Déeſſe, j'ai encore vû aujourd'hui le Brebis; il étoit triſte, et faiſoit des plaintes à haute voix.

Et pourquoi le Brebis faiſoit-il des plaintes? lui demandoit la Déeſſe attendrie.

Que je ſuis pauvre! diſoit-il. Je n'ai à préſent ni toiſon, ni lait; quel préſent ferai-je donc à Jupiter. Serai-je le ſeul qui ſe préſente à lui ſans apporter quelque choſe? J'aime mieux aller prier le Berger qu'il m'offre au Dieu moi-même.

Dans ce moment la fumée du Brébis immolé, odeur bien douce à Jupiter, penêtra les nuës avec la priere du Berger. Alors Junon auroit ſans doute verſé des larmes, ſi des yeux immortels étoient capables d'en verſer.

FABLE XXIIII.

Le petit garçon et le ſerpent.

Un petit garçon joua avec un ſervent apprivoiſé. Mon cher petit animal, lui dit le garçon, je ne te traiterois pas ſi familierement, ſi le venin ne t'étoit oté. Vous autres ſerpens, vous étes les créatures les plus malicieuſes et les plus ingrates. J'ai bien appris ce qui eſt arrivé à un pauvre homme qui, ayant trouvé près d'une haye un ſerpent morfondu le quel peut-être fut de tes ayeux, l'enleva, et le cacha dans ſon ſein. A peine que le mechant ſe ſentit, il mordit ſon bienfaiteur, et le bon homme en mourut.

J'en

J'en ſuis étonné, répondit le ſerpent. Que vos Hiſtoriens ſe partialiſſent! Les nôtres rapportent cette hiſtoire tout diverſement. Ton bon homme crut le ſerpent véritablement mort de froid, et parce que ce fut un de ces ſerpens tachetés, il le prit avec lui dans l'intention de lui écorcher ſa peau ſi bien marquetée. Eſt-ce l'action d'un honnête homme?

Helas! Tais-toi, repliqua le garçon, l'ingrat a toujours ſes excuſes prêtes.

Voilà bien parler, cria ſon pere qui avoit entendu cet entretien. Néanmoins quand tu entendras parler un jour d'une ingratitude extraordinaire, il faut que tu en examine bien exactement toutes les circonſtances, avantque d'accabler un homme de ces reproches. Les vrais bienfaiteurs ont rarement obligé des ingrats; oui, je crois pour l'honneur des hommes que cela ne s'eſt jamais fait. Mais un bienfaiteur intereſſé mérite, mon fils, qu'on lui donne de l'ingratitude au lieu de réconnoiſſance.

FABLE XXV.

Débat des Animaux ſur le rang.

en quatre Fables.

I.

Les animaux ſe diſputerent un jour la préſéance. Le Cheval pour terminer le débat, leur dit: conſultons l'homme; il pourra être impartial, d'autant plus qu'il n'eſt pas de nos parties.

Mais aura-t-il auſſi aſſez d'eſprit pour cela? dit la Taupe. En vérité il en faut avoir pour connoitre nos perfections ſecretes.

Voilà

Voilà un avis bien ſage, ajouta le Mulot.

Sans doute, s'écria le Hériſſon. Je ne crois point que l'homme ait aſſez de lumieres.

Taiſſez-vous! réprit le Cheval. Nous ne ſavons déja que trop bien que celui qui peut ſe répoſer le moins ſur le bon droit de ſa cauſe, eſt toûjours prêt à douter des lumieres de ſon Juge.

II.

L'Homme fut élu pour être leur Juge. Encore un mot, lui dit le Lion majeſtieux, avantque de rien décider, dans quelle régle veux-tu déterminer notre préference.

Faut-il le demander? repondit l'homme, par les dégrès ſans doute, ſuivant les quels vous m'êtes plus ou moins utiles.

Voilà qui eſt admirable! réprit le Lion offenſé. Combien ſerai-je alors au deſſous de l'Ane? Tu ne ſaurois être notre Juge mon homme, rétire-toi de l'Aſſemblée.

III.

L'homme s'en alla. Voilà-t-il pas? dit alors au Cheval la Taupe moqueur; - (à la quelle ſe joignirent encore le Mulot et le Hériſſon). Le Lion eſt auſſi d'accord avec nous que l'homme ne ſauroit être notre Juge. Le Lion penſe comme nous.

Mais ſes notifs ſont meilleurs que les vôtres, dit le Lion, en les régardant de travers.

IV.

A bien conſiderer la choſe, continua le Lion, notre débat ſur le rang eſt en effet de peu d'importance. Qu'on me croie le plus grand ou le plus petit des animaux; ce m'eſt tout un. Je me connois,

nois, et cela me suffit. La dessus il quitta l'Assemblée.

Il fut suivi de l'Elepant sage, du Tigre hardi, de l'Ours sérieux, du Renard rusé, du Ceval noble; enfin de tous ceux qui sentirent leur valeur, ou qui la crurent sentir.

Le Singe et l'Ane furent ceux qui s'en allerent les derniers, et qui prirent le plus à cœur la division de l'Assemblée.

FABLE XXVI.

L'Ours et l'Elephant.

Que les hommes sont impertinens! dit l'Ours à l'Elephant. Que ne prétendent-ils pas à nous autres bêtes qui nous les valons pourtant! Il me faut danser en cadence, moi qui suis serieux; quoiqu'ils ne sachent que trop bien que ces sortes de folies ne conviennent point à mon air vénérable; car quelle autre raison est-ce qui les pût porter à rire que celle-là quand je danse?

Je danse aussi en Cadence: reprit l'Eléphant docile; et je crois avoir l'air aussi vénérable et aussi serieux que toi. Cependant les spectateurs n'ont jamais ri de moi; on vit seulement sur leurs visages des traits de joie mêlés d'étonnement. Ainsi croi-moi, les hommes ne rient pas de ce que tu danses, mais de ce que tu fais tant de grimaces en dansant.

FABLE

FABLE XXVII.

Les bienfaits.

en deux Fables.

I.

Y a-t-il bien un plus grand bienfaiteur parmi les animaux que moi? dit l'Abeille à l'homme.

Sans doute qu'il y en a, réprit celui-ci.

Et qui eſt-ce?

C'eſt le Mouton; car ſa toiſon m'eſt néceſſaire, et ton miel m'eſt ſeulement agréable.

II.

Veux-tu que je te diſe encore, pourquoi je tiens le Mouton pour un plus grand bienfaiteur que toi? Le Mouton me donne ſa toiſon ſans beaucoup de peine et de danger; mais quand tu me donnes ton miel, il faut toujours que je craigne encore ton aiguillon.

FABLE XXVIII.

Hiſtoire d'un vieux Loup.

en ſept Fables.

I.

Le mechant Loup étoit avancé en âge, et il prit la réſolution hypocrite de vivre avec les Bergers en bonne amitié. Il alla donc trouver le Berger dont le parc étoit le plus voiſin.

Berger

Berger, lui dit-il, tu me donnes le nom de ravisseur alteré de sang que je ne mérite pas. Il faut bien que je me tienne à ton troupeau, quand j'ai faim; car c'est la faim qui fait sortir le loup du bois. Defends-moi seulement de la faim; assouvis-moi, et tu seras très content de ma conduite. Je suis en effet la bête la plus douce, quand j'ai mangé tout mon soul.

Cela se peut bien, quand tu as mangé tout ton soul: reprit le Berger. Mais quand seras-tu soul? Vous ne le serez jamais l'avarre et toi. Vas-t'en te promener.

II.

Le loup rebuté vint après cela trouver un autre Berger.

Il l'aborda, et lui dit: Tu sais Berger que je te pourrois étrangler beaucoup de moutons par an. Si tu me donnes chaque année six moutons, j'en serai satisfait. Tu pourras alors dormir en repos, et te défaire de tes chiens sans balancer.

Six moutons? repondit le Berger, c'est ma foi un troupeau entier.

Hé bien, dit le loup, je me contenterai de cinq moutons pour l'amour de toi.

Tu te moques; cinq moutons! á peine j'en offre cinq à Pan pendant toute l'année.

Ne m'en donneras-tu donc pas quatre? continua le loup; mais le Berger hocha la tête avec un air de mépris.

Ne m'en donneras-tu pas trois? ni deux?

Pas un seul; repondit enfin le Berger. Car il y auroit de la folie à me rendre tributaire à un ennemi,

contre les attaques du quel ma vigilance me peut mettre en ſureté.

III.

Le nombre de trois eſt parfait; diſoit le loup, et vint trouver le troiſieme Berger.

Je ſuis bien faché, lui dit-il, que je ſois décrié parmi vous autres Bergers comme la bête la plus cruelle, et qui a le moins de conſcience. Je vais te faire voir, Montan, qu'on me fait tort. Donne-moi un mouton par an, et ton troupeau pourra paître en liberté et en repos dans cette forêt où vous n'avez que moi à craindre. Un ſeul mouton! Quelle bagatelle! Peut-on être plus genereux et plus déſintereſſé que moi?

Tu ris Berger? De quoi ris-tu?

Je ne ris de rien. Mais quel âge peux-tu bien avoir, mon bon ami? lui dit le Berger.

Qu'as-tu à faire de mon âge? Je ſuis toujours aſſez âgé pour étrangler tes plus chers agneaux.

Ne te fache pas, vieil Iſegrim! Je ſuis marri que tes offres viennent un peu trop tard. Tes dents ébrechées te trahiſſent. Tu fais le déſintereſſé, afin de te nourrir plus commodement et avec moins de danger.

IIII.

Le loup ſe chagrina beaucoup; mais il modéra ſon dépit, et paſſa au quatrième Berger. Le chien de celui-ci venoit de mourir, et le loup profita de cette circonſtance.

Mon cher Berger, lui dit-il, je me ſuis brouillé avec mes Camerades qui ſont dans cette forêt-là, ſi bien que j'aurai peine à me reconcilier jamais avec

avec eux. Tu ſais, combien tu as à craindre d'eux. Mais ſi tu me veux recevoir à la place de ton chien mort, je te ſuis garant, qu'ils ne regarderont pas tes moutons de travers.

Tu pretends donc les proteger contre tes compagnons qui ſont dans le bois?

Sans doute.

Cela n'eſt pas mal. Mais quand je voudrois te permettre l'entrée de mon parc, di-moi un peu qui protegera mes pauvres moutons contre toi même? Recevoir chez ſoi un larron pour être sûr des larrons étrangers, c'eſt ce que nous autres hommes tenons pour. - - -

Je t'entends bien, lui dit le loup, tu te mets à prêcher la morale. Adieu.

V.

Que ne ſuis je un peu plus jeune! dit le loup en fremiſſant de colere. Mais helas! Il faut m' accommoder au tems, et il paſſa au cinquieme Berger.

Me connois-tu, Berger? lui demanda le loup.

Je connois au moins tes égaux; reprit le Berger.

Mes égaux? J'en doute fort. Je ſuis un loup extraordinaire qui mérite ton amitié et l'affection de tous les Bergers.

Et quel mérite particulier as-tu donc?

Je n'ai garde d'étrangler un ſeul mouton, quand il m'en couteroit la vie. Je ne me nourris que de moutons morts; n'eſt-ce pas une choſe digne de louanges? Permets-moi donc toujours de venir quelque fois voir, ſi tu n'as - - -

Ne m'en parle pas ? dit le Berger. Si tu veux que je ne ſois pas ton ennemi, il faut que tu ne devore point de mouton, pas même les moutons morts. Un animal accoûtumé à manger des moutons, apprend facilement à prendre les moutons malades pour des moutons morts, et les ſains pour des malades. Ne compte donc pas ſur mon amitié, et paſſe ton chemin.

VI.

Il faut encore faire tout mon poſſible, pour parvenir à mes fins, penſa le loup, et vint trouver le ſixieme Berger.

Berger! comment te plait ma fourrure? lui demanda le loup.

Ta fourrure? Voyons. Elle eſt très belle ; ſans doute que les chiens ne t'ont pas ſouvent foulé aux pieds.

He bien! écoute Berger; je ſuis âgé, et je ne vivrai pas long tems. Donne-moi ma nourriture, jusqu'à ce que je me meure, et tu ſeras héritier de ma fourrure.

Ne voilà-t-il pas une belle affaire ? dit le Berger : Veux-tu auſſi ſuivre la routine des vieux Harpagons? Non, non! Ta fourrure me couteroit à la fin ſept fois plus qu'elle ne vaut. Mais ſi tu ſonges véritablement à m'en faire un préſent, donne-la-moi tout à l'heure. La deſſus le Berger mit la main à ſa maſſue, et le loup s'en fuit.

VII.

Quels' inhumains ! s'écria le loup, et ſe mit en colere. Je veux donc mourir comme leur ennemi implacable, avantque de mourir de faim; car ils ne veulent pas être mieux traités.

Il ſe mit à courir, entra par force dans leurs demeu-

demeures, terrassa leurs enfans, et les Bergers ne le tuerent qu'avec beaucoup de peine.

Alors le plus sage d'entre eux disoit: Nous n'avons pas bien fait de pousser ce vieux ravisseur à bout, et de lui ôter par là les moyens de changer de maniere de vie.

FABLE XXIX.

La Souris.

Une Souris philosophe exaltoit la nature, de ce qu'elle avoit fait les Souris l'objet de sa conservation; car elle donna à la moitié de notre espece, dit-elle, des ailes, en sorte, que quand nous serions exterminés de la terre par les chats, notre genre y pourroit facilement être rétabli pas les chauve-Souris.

La bonne Souris ne savoit pas qu'il y a aussi des chats ailés. Ainsi notre orgueil est le plus souvent une suite de notre ignorance.

FABLE XXX.

L'avare.

Malheureux que je suis! dit un avare à son voisin. On m'a volé cette nuit le trésor que j'avois enterré dans mon jardin, et l'on a mis à sa place une maudite pierre.

Tu n'aurrois point profité de ton trésor, mon ami, lui dit le voisin. Il faut donc que tu t'imagines, que la pierre est ton trésor, et tu n'en seras pas plus pauvre.

Quand je n'en serois pas plus pauvre, réprit l'avare, un autre en sera plus riche? Oui! un autre en sera plus riche, et cette seule pensée me fait enrager.

FABLE XXXI.

L'homme et le chien.

Un homme fut mordu d'un chien, il s'en mit en colere, et tua le chien. La playe parut dangereuse, et il falut consulter le Médecin.

Il n'y a point de meilleure médécine pour cela, dit l'Empirique que de mettre un morceau de pain dans la plaie, et de le faire manger après cela au chien. Si cette cure simpathetique ne vous tire pas d'affaire, il faut - - - - Ici le Médecin haussa les épaules.

Malheureux que je suis! s'écria l'homme; ce remede ne me pourra plus servir de rien, car j'ai assommé le chien dans le prémier emportement.

FABLE XXXII.

Le cocq et le Diamant,

Un cocq trouvant un jour un Diamant qu'un Prince avoit perdu dans une cour, dit: que me sert d'avoir trouvé cette chose d'un si grand prix? Qu'on l'estime tant qu'on voudra! Un grain d'orge est mieux mon affaire. Je suis d'accord, repondit d'abord le Diamant, qu'un grain d'orge est mieux ton affaire, car je sais bien qu'en fait d'aliment, je suis d'une matiere un peu trop difficile à digerer; mais ramasse-moi toujours, chaque chose a bien son usage.

uſage. Je ſuis fort et éclatant, je pourrois être d'un nouvel ornement à ton plumage. Grand cocq, tu peux aiſément me tirer de cette pouſſiere, ce n'eſt pas mon élement.

Le cocq fut ſourd aux prieres du Diamant, et le laiſſa là. Si pauvre fut jamais celui qui par lui même enrichit le Sceptre et le Diatême. Cependant un aigle qui jetta les yeux ſur lui, le ramaſſa avec joie, et le porte dans ſon nid. Il en eut ſoin de ſorte qu'en peu de tems le Diamant parut tout radieux.

Or il advint que l'aigle et le cocq ſe firent la guerre; car l'aigle et le cocq ont toujours quelque affaire enſemble. Le prémier, comme Roi des oiſeaux, prétendoit avoir un droit d'aubaine ſur certain nid que le ſécond qui naturellement eſt d'une humeur hautaine lui diſputoit en Roi des cocqs, en mépriſant la grandeur ſouveraine de l'aigle et de tous ſes vaſſaux.

Chacun de cette Gent volatille s'efforça alors de faire un grand corps d'armée, et de ramaſſer ce qu'il eut de force pour bien combattre un ennemi puiſſant, et ſe rendre maitre du nid. Après pluſieurs aſſauts livrés, le ſort paroiſſoit incertain. Chacun, d'eux combattoit avec beaucoup de gloire. Enfin l'aigle fortuné l'emporta ſur le cocq qui dans cet accident ne ſait comment il avoit mérité cette diſgrace. Pour la connoitre il va conſulter un dévin.

Ne mépriſons jamais lui repond le Dévin
D'aider autrui, quand nous le pourrons faire:
Aider autrui c'eſt toujours un grand bien.
Au Diamant que vous comptiez pour rien,
Le deſtin attacha les vertus et la gloire
D'attirer *Mars* de ſon côté:
Il eſt l'aimant de la gloire,
Tant pis pour vous de l'avoir rejetté.

FABLE XXXIII.

Les deux hommes et le Perroquet.

Un Perroquet docile avoit appris deux mots. L'un c'étoit *vous êtes un ſot*, et l'autre *fort bien*. Deux hommes qui étoient dans la même chambre diſputoient avec chaleur d'une affaire épineuſe: ils s'accorderent enfin, et dans l'inſtant la bête cauſeuſe ſe récria: *fort bien, fort bien.* Ces deux hommes ne ſachant pas d'abord qui leur pourroit avoir applaudi ſi à propos; car ils n'avoient vû perſonne, et ils parloient encore dans la langue des Savants, apperçûrent enfin leur Préſident qui s'étoit perché ſur un petit bâton derriere le fourneau. Quel fut leur étonnement! Ils s'entre-regardent, et croyant que ce bel oiſeau joignoit encore le jugement à la parole, ils lui font un raiſonnement, et l'interogent; mais quoi! la pauvre bête repondit à leur propos: *vous êtes un Sot.* Alors ces bonnes gens connoiſſant leur mépriſe, adjugent la bêtiſe au Perroquet.

Bêtes à raiſonner ne vous empreſſez point.
Mais las! combien ſont en ce point -
Vrais Perroquets. Tel auroit pû parroitre
Hommes de ſens, n'ayant dit qu'un ſeul mot:
Il en dit deux et ſe fit reconnoitre
Pour un Sot.

FABLE XXXIV.

Le Lion et le Liévre.

Un Lion jugea un Liévre digne de ſa familiarité. Mais eſt-il donc vrai, lui demanda un jour le Liévre, que le chant d'un miſérable cocq vous peut ſi facilement chaſſer?

Sans

Sans doute, lui repondit le Lion, et il faut remarquer en general, que nous autres grandes bêtes nous avons tous une certaine foibleſſe. Tu auras oui dire, par exemple, que la voix grognante d'un cochon peut même effrayer l'Elephant.

Eſt-il poſſible? interromdit le Liévre. Oui, maintenant je comprends bien, pourquoi nous autres Liévres avons tant de peur des chiens.

FABLE XXXV.

Le Pere mourant.

Un Pere n'avoit que deux fils ſes héririers, Chriſtophle qui avoit beaucoup d'eſprit, et George qui n'en avoit point. Il toucha au dernier moment de ſa vie, mais avant que de mourir, ſes yeux cherchoient ſon fils Chriſtophle. Mon fils, lui dit-il, je ſuis tourmenté d'une idée bien triſte; tu as de l'eſprit, et que deviendras-tu? Ecoute, mon fils, il y a dans mon armoire une petite caſſette de pierreries que je te donne. Prens ce tréſor, et n'en donne rien à ton frere.

Le fils s'en effraya beaucoup, et demeura long tems interdit. Helas! mon Pere, s'écria-t-il enfin. Si vous me donnez tout, que fera donc mon frere pour s'avancer. Pour ce qui eſt de George, interrompit le Pere, je ne me mets pas en peine de lui; car ce ſera ſans doute ſa ſtupidité qui fera ſa fortune.

FABLE XXXVI.

L'Hirondelle.

Croyez-moi, mes Amis; le grand Monde n'eſt ni pour le ſage ni pour le Poëte. On n'y con-

noit point leurs véritables mérites, et helas! On eſt quelque fois aſſez foible pour les troquer contre des qualités de peu de valeur.

Autre fois le chant de l'hirondelle fut auſſi melodieux et ſonore que celui du roſſignol. Mais elle ſe laſſa bientot de demeurer dans les bocages ſolitaires, et d'y être ſeulement entendue et admirée du laboureur diligent et de la Bergere innocente. Elle laiſſa là ſon ami modeſte et alla à la ville. Qu'en arriva-t-il? Elle y oublia peu à peu ſon chant divin, parceque les habitans de la ville n'avoient pas le loiſir d'y prêter l'oreille, et elle apprit à batir.

FABLE XXXVII.

Le Bourgeois Gentilhomme.

Le fils d'un pere avaricieux devint après ſa mort le ſeul poſſeſſeur d'une million, et ſon argent le fit Baron en peu de tems. Il prit le parti d'être grand Seigneur, et quoiqu'il n'eût point de mérite, il affectoit pourtant les airs impérieux des Perſonnes de qualité. Tantôt il ſe ſouhaitoit les honneurs d'un Miniſtre d'Etat, afin d'être admis dans la familiarité du Prince; tantôt il aſpiroit à la gloire de ſe voir à la tête d'une armée, courronné des lauriers d'Eugene. En un mot il étoit incertain le quel de ces deux états releveroit le plus ſon éclat.

Cependant il étoit Baron; et ſon mérite, c'eſt à dire la ſome d'un million ſe fit voir au contentement du peuple par des Coureurs et des Heidouques. Il ſalaria la moitié de la ville; il garnit d'or ſes habits et ceux de ſon train, et il étoit aſſis dans ſon caroſſe de cérémonie plus enflé que les chevaux qui le trainerent.

Il

Il fut le Mécéne des flatteurs. Un fou qui lui démanda humblement ſa grace, et qui eut aſſez d'inſolence pour exagerer toutes ſes actions orgueilleuſes, fut d'abord mis au nombre de ces amis qui mangeoient avec lui, qui le louoient et qui le voloient; de ces amis enfin qui, en le volant, lui firent accroire qu'il voyoit plus clair qu'*Argus* (*).

Il ne faut que la fierté et l'imprudence pour prodiguer des ſomes immenſes. Un tréſor n'eſt jamais sûr entre les mains d'un jeune homme qui aime la volupté et l'orgueil. Les grandes richeſſes empecherent Monſieur le Baron de ne ſonger ni au Miniſtre d'état, ni au Heros; il ne fit conſiſter ſon eſprit que dans les dépenſes, et ayant vû ſon bien entre les mains des autres, il mourut pauvre et ſans gloire. Enfin il vérifia le proverbe que les parens qui ne laiſſent que des richeſſes à leurs enfants, les haïſſent bien fort.

FABLE XXXVIII.

Alceſte.

C'eſt plûtôt par ſes malheurs que par ſes fautes qu'un Marchand nommé Alceſte perdit tous ſes biens. On l'avoit déja mis en priſon à cauſe de ſes dettes. Tous ſes amis dont il avoit pluſieurs à Londres lui refuſerent leur ſecours. Son ſeul fils qui étoit encore jeune, hazarda de ſolliciter ſa liberté. Il oſa ſe préſenter à Valere à qui Alceſte ſon pere devoit

(*) C'eſt dans la fable le nom propre d'un homme à cent yeux dont deux ſe fermoient ſeulement pour dormir, les autres veilloient et faiſoient ſentinelle. C'eſt un *Argus* ſignifie au ſens figuré, c'eſt un homme vigilant, aux yeux de qui rien n'échappe.

devoit le plus, et le pria en pleurant d'accorder la liberté à ſon pere.

Non, lui dit Valere, je n'y conſentirai point. Faut-il que chaque coquin me trompe de tant de livres? Si ton pere ne me paye, il ne ſortira jamais de ſa priſon.

Le fils ſaiſi de honte, de tendreſſe et d'obéiſſance, ſe proſterna à ſes pieds. Ah Dieu! qu'entends-je, lui dit-il. N'outragez pas mon pere. Il eſt bien malheureux, mais il ne mérite pas le nom de coquin. Faites-moi mettre en priſon à ſa place. Je ne bouge d'ici que vous ne m'ayez promis de condeſcendre à ma priere.

Valere admirant les ſentimens nobles de ce jeune homme, ſentit d'abord la force de la compaſſion et de l'amour, et il s'attendrit tout à coup pour lui. Je t'ai déshonoré par des traitemens ſi durs, lui dit-il, ſouffre que je te demande perdon et que je t'embraſſe. Ton cœur eſt digne de cette demande. Ma dette ſera rémiſe au pere pour l'amour du fils, mais qui eſt-ce qui payera les autres pour mettre ton pere en liberté.

Le jeune homme ſe mit à pleurer.

Ecoute, continua-t-il, je ſuis aſſez riche, et je n'ai qu'une fille que je cheris beaucoup; ſon cœur eſt digne de toi; ſi tu peux te reſoudre d'être mon gendre, je te la donne et tout ce que j'ai de biens.

La belle donna auſſitot la main à ce jeune homme; et l'on n'a jamais vû un couple mieux aſſorti ni qui fut plus heureux. Les voila qui vont maintenant delivrer ce pauvre pere de ſa priſon. Le fils entre le prémier, et ſa chere moitié le ſuivit. Que je ſuis ſaiſi de joie! Je les voi - - - mais que dirai-je? c'eſt une Scene qui ſe laiſſe ſeulement ſentir.

FABLE

FABLE XXXIX.

Les trois anneaux.

Saladin eſt aſſez connu dans les Hiſtoires. Il devint grand Soudan de Babilone par ſa valeur. Il prodigua des ſommes ſi immenſes en magnificences et en guerres, qu'il épuiſa tous ſes tréſors dans moins d'un ans. Cépendant il eut beſoin d'une grande ſomme d'argent pour une certaine nouvelle affaire. Il y réva nuit et jour. Il ſe chagrina et ſe tourmenta pour trouver des moyens; mais toutes ſes inventions n'étoient ni aſſez promptes ni aſſez courtes pour ſa neceſſité preſſante. En cet état triſte et penſif il va ſe ſouvenir de Melchiſec Juif très opulent, et qui toûjours prêt à prêter à gros interêts, faiſoit valoir ſon induſtrie dans Alexandrie. Ce Juif eut pû lui fournir de groſſes ſommes, mais il falloit prémierement aſſurer ſon rembourſement; car ſans cela ce n'étoit pas ſon homme. De lui ravir ſon bien par pouvoir deſpotique et ſans pretexte, c'eut été pour en dire la vérité, un procédé trop inique et injuſte.

Le grand Soudan ſe reſolut enfin d'uſer de ruſe et de fineſſe pour parvenir à ſon but. Il le fait appeller, le flatte, le careſſe, lui témoigne beaucoup d'eſtime et de tendreſſe, et le fait aſſeoir près de lui. On m'a, dit-il, parlé de votre grand ſavoir. Vous êtes, dit-on, ſi profond et conſommé en Théologie que tout le monde en eſt charmé, et je vous ai fait venir ici pour être inſtruit ſur un point que j'ai ſouhaité toute ma vie de ſavoir. Contentez mon envie et me dites laquelle des trois réligions eſt la véritable: Eſt-ce la chrêtienne ou la Juive, ou bien celle de Mahomet? mais il faut que vous me rendiez une reponſe poſitive.

Melchi-

Melchiſedec habile et fin, connut auſſitôt que Saladin, en lui faiſant cette demande, méditoit quelque deſſein malin : et ce fut avec raiſon qu'il appréhenda quelque choſe pour ſa bourſe. Mais quelque piége qu'on lui tende, il faut bien qu'il réponde enfin à la queſtion du Prince. Il ſut s'en demêler avec beaucoup d'eſprit, et voici comment il s'y prit. La queſtion eſt tout à fait belle Seigneur, lui dit-il, et j'ai ſouvent médité moi-même ſur ce ſujet, mais avantque d'y répondre, ſouffrez que je vous raconte une hiſtoire, et vous ſerez après cela ſatisfait. Ecoutez-là, grand Prince, s'il vous plait.

Il y eut un homme d'une richeſſe incomparable; Mais parmi tous les bijous qu'il poſſedoit en abondance, le plus riche et le plus remarquable étoit un anneau d'un ouvrage admirable. En effet, cet anneau étoit ſi beau et d'un ſi grand prix, que pour bien honorer un ſi riche et ſi rare bijou cet homme ſi riche déclara avant ſa mort que celui de ſes parens qui auroit deſormais cet anneau, ſeroit le ſeul poſſeſſeur de ſa ſucceſſion. Ces ordres obſervés de pere en fils, l'anneau parvint à un certain perſonnage dont trois enfans ſages et bien élévés compoſoient l'heureuſe famille. Comme ils étoient également vertueux et reſpectueux à ſon égard, ils ne ſongeoient nuit et jour qu'à lui plaire. Le Pere avoit de ſon côté un amour tendre et ſincere pour eux, et ils en étoient cheris pour leur ſageſſe. Les trois enfans avoient appris tous trois la coutume établie de cet anneau. Avant la mort du pere qui étoit déja vieux, chacun d'eux s'empreſſe à qui mieux mieux près de lui; et n'épargne ni ſoin ni careſſe pour obtenir cet anneau précieux. Le bon vieillard ayant pour tous la même tendreſſe, et ayant fait à chacun d'eux la même promeſſe, eut bien voulu les contenter tous trois. Le déſir qu'il avoit

avoit de les satisfaire, le fit aller trouver secrétement un habile ouvrier, et il lui commanda de faire deux anneaux comme le premier. La ressemblance de ces anneaux étoit si grande, que quand ils furent faits, le pere n'y pût jamais remarquer la moindre difference.

Cela fait, et connoissant bien que l'heure de mourir étoit déja venue, il distribua secretement à chacun de ses fils le sien. Après sa mort tous trois pretendant à l'heritage, chacun d'eux produit en temoignage, l'anneau qu'il avoit reçu du pere, mais quel fut l'embarras! Quoi trois anneaux dont l'un est si semblable à l'autre! Quel est maintenant le veritable? Qui peut juger d'un pareil cas? Chacun d'eux soutient que son anneau est le véritable; Qui doit maintenant être heritier, ou qui doit ne l'être pas? Cette affaire est si embarrassante, qu'à mon avis elle pend et sera encore long tems pendente malgré les Ecrits des savans sur ce sujet. Il en est tout de même Seigneur, des trois Religions dont il s'agit. On en dispute avec chaleur, on entasse livre sur livre pour le prouver, et de chaque côté on croit avoir la vérité pour soi. Chacun soutient que la sienne est la meilleure. Mais pour couper court; quelle l'est? C'est une question qui pend encore à juger: encore un coup ne dragonnons personne sur ce sujet.

Saladin fut fort attentif à ce discours; il admira la profonde sagesse du Juif, et plus encore la maniere adroite dont il s'étoit tiré du piége qu'il lui préparoit: et il n'usa plus de finesse envers lui. Il lui repondit: je ne saurois me lasser de vous admirer savant Hebreu. Je confesse que j'ai eu le dessein de vous enlacer, mais je m'en repens: et vous assure que votre adresse l'a emporté sur tout ce que

j'ai

j'ai employé de fineſſe. Je veux vous faire une entiere confidence. J'ai beſoin de quelque argent pour un beſoin de grande conſéquence. Je ne m'en puis paſſer, et dans cette occurance c'eſt à vous ſeul que je veux m'adreſſer. Ayez la complaiſance de m'en prêter, et ſoyez perſuadé que je prendrai ſoin de vous en rembourſer. Helas! Seigneur, faut-il tant de myſtere, lui dit le Juif, tout cela n'eſt pas neceſſaire, diſpoſez de mon bien à votre gré. Vous en êtes le Maitre, et prenez le tout même s'il vous eſt neceſſaire. Je ſuis à vous, et je ferai toujours conſiſter ma plus grande gloire dans l'honneur de vous ſervir et de vous plaire. Pour faire court, cet argent emprunté par Saladin, fut prêté par le Juif. Le grand Soudan s'aquitte et ſe dégage fidellement envers le Juif en peu de tems; il fit encore plus qu'on ne penſe; car il le combla de préſens, l'honora de grands emplois; et le mit au rang de ſes plus chers amis.

HISTOI-

HISTOIRE
DE
LÉONICE
ET DE
MENDOSA.

HISTOIRE
DE
LÉONICE
ET DE
MENDOSA.

Une Dame fut un jour se promener avec son petit chien au bord d'un bois, peu éloigné de son Château, comme elle se promenoit là tranquillement? ce petit animal, qui couroit de côté et d'autre, pénétra quelques pas dans le bois; mais ayant poussé d'abord un grand cri, il revint vers sa Maîtresse, tout effaré et en aboyant de toutes ses forces. *Léonice*, c'est le nom de la Dame, ne fit au commencement point attention à cela, mais voyant que son petit chien ne vouloit pas quitter l'endroit d'où il étoit revenu en aboyant, qu'il rentroit dans le bois, et puis qu'il revenoit à elle sans cesse, et sans qu'elle peut l'empêcher de faire cette manoeuvre, elle fut touchée de la curiosité de voir ce qui occupoit ainsi ce petit animal. Elle ne s'imaginoit pas que ce fut quelque chose de considérable, puisque ce petit chien alloit et revenoit sans recevoir aucun mal, et que d'ailleurs, ce qui causoit sa

frayeur, n'étoit qu'à vingt pas du bord, derriere un gros buiſſon découvert de tous les côtés. Cette Dame avançoit donc, mais quelle fut ſa ſurpriſe de voir derriere ce buiſſon, un Cavalier étendu par terre, pâle, défait, et dont le ſang teignoit l'herbe des environs. Les cheveux de *Léonice* ſe hériſerent dans ſa tête, les jambes lui manquoient, et ſaiſie d'une ſueur froide, peut s'en fallut, qu'elle ne perdît tout ſentiment. Cependant la prémière émotion étant paſſée, et la Dame revenant à ſoi, elle reflêchit que c'étoit peut-être quelqu'un qui avoit été attaqué par des voleurs, et que dans l'état préſent loin de pouvoir faire du mal, ce quelqu'un n'avoit beſoin que de ſecours. Se raſſurant ainſi elle approcha courageuſement du bleſſé, lui parla; mais le pauvre malheureux n'avoit ni des yeux pour voir ni des oreilles pour entendre. *Léonice* jugea ainſi qu'il faloit hâter les ſecours qu'elle pouvoit lui donner. Elle commença par chercher les bleſſures, et les bander de maniére qu'elle put arrêter le ſang qui en découloit. L'une de ces bleſſures étoit au milieu du corps, l'autre à la mamelle droite, une autre au haut de la cuiſe, et c'étoit celle d'où découloit une plus grande abondance de ſang. Quoique cette bleſſure fut dans un endroit qui pouvoit offenſer la pudeur d'une Femme, cette Dame, n'y eut aucun égard; elle ne crut point, que la pudeur peût être interreſſée lorsque la charité ſeule faiſoit agir. Son mouchoir et celui du Cavalier n'ayant pu ſuffire qu'à bander deux playes, elle déchira même un morceau de ſa propre chemiſe pour bander la troiſiéme, parceque ſa robe étoit de ſoye et qu'elle avoit ouï dire que la ſoye envénimoit les bleſſures.

Aprés ceci *Léonice* ne ſongea plus qu'à chercher quelqu'un pour transporter le bleſſé au Chateau, et comme elle y courroit avec précipitation, à peine eut-

eut-elle fait quelque pas hors du bois qu'elle vit venir deux hommes et une femme qui alloient à un Village voisin. Elle les appella d'abord et les ayant informés dequoi il s'agissoit, elle envoya la femme au Chateau, dire de sa part qu'on allât promptement querir deux Médécins et deux Chirurgiens dans deux endroits différens. Pour elle, elle ména les deux hommes vers le Cavalier pour le transporter sans délai. L'un de ces hommes avoit par bonheur sous son bras deux sacs vuides, de sorte qu'en coupant deux fortes perches qu'on passa au travers de ces sacs joints l'un au bout de l'autre, on fit une espece de Brancard fort doux et fort propre; ils mirent dessus le pauvre Cavalier et le transporterent ainsi doucement au Chateau, où la Dame qui l'avoit toujours accompagné le fit d'abord mettre dans son propre lit, parce que sa chambre étoit plus à portée qu'aucune autre. En attendant l'arrivée des Médecins, elle eut soin de faire prendre quelques cordiaux à son malade, songeant à tout elle ordonna à ses femmes de lui faire promptement des chemises, et comme cela ne pouvoit être si-tôt fait, elle lui en fit mettre une des siennes. Cependant le Cavalier restoit toujours sans connoissance, et *Léonice* ayant envie de s'instruire du nom et de la qualité de ce nouvel Hôte, elle fut fouiller dans ses habits pour voir si elle ne trouveroit point de papiers qui pussent lui faire connoitre qui il étoit. Elle trouva quelques Lettres pour des personnes de Paris, mais comme elles étoient cachetées elle eut la discretion de ne les pas ouvrir. Elle auroit plûtôt resté dans son incertitude que de le faire: mais fouillant toujours, elle trouva dans un autre endroit deux papiers qui n'étoient pas cachetés. L'un étoit une route avec quelques adresses, l'autre une lettre de credit sur *Samuel Bernard*, dans laquelle elle apprit que le Cavalier s'appelloit Dom *Alexandre de Mendosa*.

Quelque temps après les Médécins et les Chirurgiens arriverent, ils examinerent les bleſſures du Cavalier on ſonda ſes playes, et tous aſſurerent qu'il en reviendroit ſi quelque autre accident facheux ne ſurvenoit pas La Dame fit reſter les Médécins et les Chirurgiens, pour avoir eux-même ſoin du malade. Et comme la perte de ſon ſang étoit la ſeule cauſe de ſa foibleſſe, on eſpera qu'avec beaucoup de ménagement on lui feroit récouvrer dans peu les forces qu'il avoit perduës. Cette eſperance ne fut pas vaine. La prudence des Médecins, l'habilité des Chirurgiens, la tranquilité et la bonne nourriture retablirent en moins de quinze jours le Cavalier, jusqu'au point qu'il pouvoit ſoutenir de petites converſations d'une demie-heure. La Dame charmée de voir que ſes bons ſoins pour *Mendoſa* le tireroient d'affaire, venoit avec une attention extreme adoucir par tout ce qu'elle pouvoit imaginer, l'étât ou il ſe trouvoit. Elle étoit attentive à ne lui parler que de choſes agréables, elle lui faiſſoit entendre de petits concerts extrêmement doux, ou venoit elle-même joüer du lut auprès de lui. Quand il fut en état de bien manger, elle eut la complaiſance de faire dreſſer la table près de ſon lit, et de venir avec deux de ſes Demoiſelles, et les Médecins, lui faire compagnie. Mais une choſe ſurprenante, c'eſt que cette Dame, ne demandoit jamais au Cavalier par quelle avanture il avoit été ſi cruellement maltraité, ce ne fut que plus de ſix ſemaines, après le jour fatal où il avoit été bleſſé, que Dom *Mendoſa*, étant dans un ſallon avec *Léonice*, il l'inſtruiſit des circonſtances de ce malheur; le voyant alors aſſez bien pour ne point craindre de rechutes elle lui demanda comment et pourquoi il avoit été attaqué dans le Bois. Cet accident dit *Mendoſa*, eſt la ſuite d'une avanture que j'ay euë à *Seville* et qui me fait quitter l'Eſpagne pour toujours. *Léonice* ne voulut pas lui demander quelle

étoit

étoit cette avanture, mais le Cavalier, jugeant bien que ce n'étoit que par discretion, réprit la parole, et continua ainsi. Cette avanture, *Madame*, n'est pas indigne, de vôtre curiosité, et quoiqu'elle ne puisse me rappeller que les idées les plus tristes, il est pourtant bon que j'y pense souvent, et que je cherche dans la cause même de mes malheurs, le sujet de ma consolation. J'étois, continua-t-il, amoureux d'une des prémieres Filles de *Seville*, et sans contredit de la plus belle et de la plus aimée, on me préferoit à tous mes rivaux, et avec de grands biens, j'étois près d'obtenir, une personne que j'aurois préferé à tout l'univers. Jugés quel étoit mon bonheur? on me l'avoit accordée, on me régardoit déja chez son Pere non comme un amant de la Fille mais comme un Fils de la Maison. Lorsqu'un jour que nous étions à la campagne, et que je me promenois dans un petit parc, je l'entendis qu'elle parloit fort doucement avec quelqu'un. Comme je remarquai de l'émotion dans le son de la voix, je m'approchois tout près d'un pétit cabinet de feuillage et j'entendis distinctement ces paroles, *non, vous le dis-je, tant que l'Amour ne nous jouera point de mauvais tour, soyez sûr que je n'épouserai jamais Mendosa, et que je ne consentirai à être sa Femme, qu'en cas que vous m'abandonniez ou que nos plaisirs m'obligent à avoir récours à un mari.* Jugez *Madame* quelle fut ma surprise. Mais jugez combien elle dut augmenter, lorsque je vis qu'un infame *Estafier* étoit le *Médor* de cette *Angelique*, que lors-qu'elle lui parloit ainsi, elle avoit la tête penchée sur lui, le sein souillé de l'indigne main de cet infame, et la cuise encore découverte. Je ne puis vous dire ce qui se passoit alors en moi: Tout ce que la rage peut faire sentir de plus cruel je l'éprouvai. Je m'assis par terre, et j'entendis ma perfide, repéter avec mille sermens qu'elle ne cesseroit jamais d'aimer ce monstre, soit qu'elle

elle pût toujours n'être qu'à lui, soit que son sort la forçât d'être à quelqu'autre. *L'Estafier* l'exhorta à ne pas manquer à ses sermens, et après lui avoir tenu de moi des discours injurieux, il voulut recommencer ce que la cuisse découverte m'avoit déja fait deviner. Ne pouvant alors contenir la rage où j'étois, je m'écriai aux perfides. Et tirant mon poignard je courus à eux. Mais comme l'entrée du Cabinet étoit opposée au côté où j'étois, *l'Estafier* eut le temps de m'echapper, et je ne daignai pas parler à mon infidelle, ni la poignarder. Je fus droit à l'écurie, je montai sur mes chevaux et revins à la Ville, en faisant seulement dire au Maitre de la maison que je me trouvois mal. L'altération de mon visage le fit croire à tous ceux qui me virent. Arrivé à *Seville* je me mis au lit, mais le désespoir et les transports qui agitoient mon ame ne me permirent pas d'y rester. Je me lévai peu de temps après, remontai a cheval, sortis de la Ville suivi seulement d'un Domestique, et marchai sans savoir où j'allois, jusqu'à ce qu'enfin accablé de l'assitude et de douleur, j'arrivai dans un village dont j'ignore le nom, et me couchai sans vouloir ni manger ni boire. Un peu aprés que je fus au lit, je repandis un torrent de larmes, le sommeil me surprit en cet état. Ce sommeil ne dura guere, interrompu par des agitations subites, l'image de mon malheur me reveilla d'abord. Je ne me sentis ni fatigué ni affoibli, je ne sentois que mon désespoir. Je me léve, fais léver mon valet, et pris le chemin de *Madrid* où j'esperois que l'éloignement et la dissipation soulageroient ma douleur A peine y fus-je arrivé que j'y tombai si dangereusement malade qu'on désespera de ma vie, et lorsque je commençai à me porter mieux, je reçûs une Lettre du Pere de ma perfide. *Je suis si surpris de votre procédé* me disoit-il, *que je ne sais ce que je dois penser de vous. Après les marques d'amitié et de distin-*

distinction que je vous ai données en vous accordant ma Fille, je ne me serois jamais attendu à une pareille manière d'agir, justifiez-moi votre conduite, et songez à qui vous avez à faire. Cette lettre me jetta dans un grand embaras, j'aimois et je respectois le Pere de cette indigne fille. Et cette amitié jointe aux égards qu'on doit toûjours avoir pour le sexe, m'inquietoit fort sur la maniere dont je me justifierois, sans découvrir l'infamie de cette détestable personne. Pendant quelques semaines que je laissois écouler en méditant ma reponse, deux Cavaliers de *Seville* arriverent à *Madrid*. Ils vinrent me voir, et ne me parlerent d'abord que de choses indifferentes, mais dans une seconde visite, ils me dirent que je n'ignorois pas qu'ils avoient été amans de ... permettez *Madame* dit *Mendosa* que je taise le nom de cette indigne, et ils ajouterent, continua-t-il, qu'ils venoient pour la venger et se venger eux-mêmes du mépris que je faisois d'elle après avoir été préferé à tous mes rivaux. Quelle espéce de vengeance voulez-vous leur dis-je, voulez vous m'assassiner ou vous battre en braves gens. Nous voulons me repondirent-ils, vous voir l'épée ou le pistolet à la main, quand et où il vous plaira. Eh bien, *Messieurs*, leur repondis-je, demain à huit heures du soir nous nous trouverons, s'il vous plait, sur le chemin d'Arranjues, d'où nous nous écarterons selon que vous le jugerez à propos. Ils accepterent l'offre, et le plaisir de me faire tuer ou de me venger sur ces rivaux de la scelératesse de ma perfide, me fit sentir tant de force que j'oubliai que j'avois été malade. Le lendemain venu, nous nous bâtimes, ils tirerent au sort qui se batteroit le prémier, car l'excellente personne pour qui ils venoient me trouver, devoit être le prix de celui qui me tueroit. Le prémier combat se fit avec l'épée, et j'eus le malheur d'abord de jetter mon ennemi sur le carreau. Le second combat se fit avec

le piſtolet, et mon autre ennemi n'eut guere un meilleur ſort. Je lui caſſai l'épaule gauche, la balle coulant vers la poitrine, et pour comble de diſgrace ſon cheval ne ſentant plus de bride s'emporta, et traina quelques pas dans un champ raboteux ſon maitre renverſé, et dont une jambe étoit demeurée engagée dans l'étrier. Comme la nuit avançoit, et que d'ailleurs nous n'avions de temoins que nos valets, j'envoyai le mien chercher une litiere, et ayant fait mettre dedans les deux Cavaliers, je les fit transporter dans ma maiſon. J'étois sûr de mon hôte et de mon valet, je leur dis de ne point laiſſer ſortir les Domeſtiques des deux autres que le lendemain: et pendant qu'on fit venir un Chirurgien, je fus chez un Notaire dreſſer une procuration pour autoriſer un de mes Amis à vendre tout ce que j'avois à *Seville*. Je lui envoyai cette procuration que la bonne foi du Notaire voulut bien antidater de cinq ou ſix jours à la conſidération de quelques ducats. Mon Ami en fit ſi bon uſage que tout mon bien fut en ſûreté deux jours après qu'il eut reçû mes lettres. Pour moi dès le lendemain je partis de Madrid, après avoir pris avec mon hôte les meſures que nous crumes néceſſaires pour lui éviter des affaires et à moi auſſi. Je fus chez un autre de mes Amis qui demeuroit à une journée de *Seville*: je me tins *incognito* pendant quelque temps, et dans un accablement qui me rendoit comme ſtupide. Enfin après avoir embraſſé trois de mes fidéles Amis, et repandu dans leur ſein un torrent de larmes, ſans qu'ils puſſent tirer de moi autre choſe, je partis pour venir en France. Je m'en allois déguiſé par des chemins de traverſes, (car malgré mes précautions l'affaire de Madrid étoit découverte), lorsqu'un ſoir que j'étois arrivé fort tard dans un Cabaret, mon valet allant à l'écurie entendit deux hommes dont l'un dit tout bas à l'autre: *ne ſeroit-ce point lui.* Et dès qu'

il

il fut entré dans l'écurie, ces deux hommes y entrent auſſi, il obſerva que ſans faire ſemblant de rien ils l'examinoient. Mon valet ne douta point que ceci ne me regardât. Il m'en avertit, je ſongeai d'abord aux moyens d'éviter les piéges qu'on voudroit me dreſſer, mon valet mit une ſervante dans mes intérêts, elle nous promit de nous faire ſortir ſûrement, et de nous donner un guide pour nous conduire à *Catos* elle nous tint parole, nos chevaux et un guide ſe trouverent au bout d'une allée où cette fille nous conduiſit. Et le jour même étant arrivés à *Vergos*, nous louames un vaiſſeau pour nous transporter a *ſanĉta Croce* .... j'y ſéjournai trois jours et le quatriéme comme j'en ſortois ſur des chevaux de louage, mon valet, réconnu les deux hommes qu'il avoit vûs à l'écurie, il me le dit, et je m'en inquietai fort peu, parce que j'étois ſur des terres étrangeres. Environ le milieu du jour, ayant mis pied à terre dans un cabaret, je fus dormir dans un beau verger qui donnoit ſur le grand chemin, à mon reveil je vis, paſſer quatre hommes bien montés et bien armés, dont deux paroiſſoient n'être que les Domeſtiques des deux autres, et c'étoient les hommes en queſtion. Je crus d'abord qu'ils alloient deſcendre dans la même Hôtellerie, et que là je pourrois les examiner de près, mais ils paſſerent outre. Et depuis ce temps je ne les ai vû *Madame* qu'en les voyant tirer ſur moi. Ils tirerent deux, avant que de me dire une ſeule parole. L'un me fit la bleſſure que j'ai à la poitrine, l'autre me manqua. La peur ſaiſit mon valet qui s'en fuit à toutes jambes, et je me vis environné de quatre hommes, dont deux avoient des eſpeces de fuſils. Je mis le piſtolet à la main, et courant à l'un des quatre dans le deſſein de me venger au moins ſur lui de la lâcheté de ſa troupe, dans le tems que je lui lâchai mon coup, mon cheval m'emporta dans le bois, et m'ayant froiſſé

froiſſé contre un arbre, je ſentis de ſi grandes douleurs dans la poitrine que je tombai par terre. J'eus pourtant encore aſſez de force pour me reléver auſſitôt, et m'aller poſter derriere un arbre près du gros buiſſon où vous m'avez trouvé. Là celui de la troupe ſur lequel j'avois tiré pria les autres de ne me rien faire, diſant qu'il vouloit lui ſeul me faire voir ce que chaqu'un d'eux valoit. Le coquin voyoit bien qu'il auroit bon marché de ma vie. Il mit pied à terre, vint à moi l'épée à la main, je parai quelques coups, c'étoit tout ce que je pouvois faire, j'en reçûs enfin un à la cuiſſe, et je tombai. Le brave homme ſauta en même temps ſur moi, me mit un pied ſur la poitrine et me ſaiſit des deux mains le poignet où je tenois mon epée, il me l'arracha, en me diſant les injures les plus groſſieres, il me prit enſuite une bague quue j'avois au petit doit de la main gauche: et après me l'avoir ôtée, moi n' ayant pas ſeulement la force de parler, il m'enfonça ma propre épée dans le corps en me diſant, *conois Dom Diegue l'amant de* ... je puis vous aſſurer *Madame*, continua *Dom Mendoſa*, que malgré l'état où j'étois, je fis cette reflexion, qu'un tel amant étoit bien digne de ma traitreſſe. Après ceci je ne ſai ce que mes aſſaſins devinrent, ni ce que je devins moi-même. Et ſans doute *Madame* que je n'aurois jamais revû la lumiere, ſi vos bons ſoins ne m'avoient rendu la vie.

En finiſſant ainſi, *Mendoſa* léva les yeux ſur Léonice, et il apperçût que ceux de cette genereuſe perſonne étoient mouillés de quelques larmes, et que ſon viſage étoit plein de feu. On ne peut ſentir lui dit dit-elle, ni plus d'indignation ni plus de pitié que j'en reſens au récit de vos malheurs, mais vous ne ſerez pas moins ſurpris que je l'ai été *Monſieur*, quand vous ſaurez qu'il m'eſt arrivé une avanture

ture presque toute pareille à celle que nous venez de me conter. Je veux bien vous en faire un récit fidelle. Plus j'y pense, plus je suis étonnée de la conformité.

Je suis née à *Rose* d'une famille plus considérable par ses biens que par ses Titres. Je perdis mon Pere et ma Mere que je n'avois pas encore treize ans, et je fus confiée aux soins d'un Oncle qui m'aimoit comme sa propre Fille. J'entrois dans ma dixhuitiéme année, quand le neveu d'un des plus grands Seigneurs d'Espagne vint avec son Oncle en Catalogne, dans des terres qui étoient voisines de celles que mon Pere m'avoit laissées. J'y étois alors avec mon Oncle. Le voisinage ayant facilité au jeune Seigneur, dont le nom étoit *Scalato*, l'occasion de me voir plusieurs fois, je lui plûs, et plûs aussi assez à son Oncle pour qu'il me souhaitât pour niece. Il en parla au mien qui reçût cette proposition avec beaucoup de joie, j'en fus informée et comme l'amour m'avoit déja disposée, mon consentement suivit de près la demande: Je touchois au temps où mon mariage devoit s'accomplir. L'Oncle de mon pretendu mari avoit été faire un petit voyage, on n'attendoit que son retour. Un soir que j'étois dans ma chambre j'entendis monter Dom *Scalato*. Je me cachai derriere un rideau pour le plaisir de l'inquieter. Il entre, regarde et ne me voyant pas, il demanda à une fille de chambre qui le suivoit, où j'étois; cette fille lui repondit que j'étois apparement dans quelqu'allée du jardin. *Laissons l'y*, lui dit-il, *ma chere* Martine, *profitons d'un moment que le Ciel nous envoye, viens mon cœur entre les bras de l'homme du monde qui t'aime le plus.* Il voulut la tirer sur ses genoux, mais elle s'assit auprès de lui, et commença par lui faire de grands reproches sur la conduite qu'il tenoit avec moi. Elle se plaignit qu'il avoit

avoit trop d'attention pour les choſes qui me regardoient. Qu'il jettoit trop ſouvent les yeux ſur moi en compagnie, que la veille encore il avoit mangé une orange que j'avois pélée, quoiqu'elle lui eut defendu de le faire. *Vous ſavez*, lui dit-elle, *ce que j'ay fait pour vous, et l'état, où je me trouve parceque je vous ay trop aimé, je ſuis perduë, et je vois bien que je vous perds.* En finiſſant ceci, elle ſe mit à pleurer. Et Dom *Scalato* ſe jettant à ſes genoux ſe diſculpoit de ſon mieux ſur tous les reproches qu'elle lui avoit faits. Il lui baiſoit les pieds et lui juroit avec des ſermens terribles qu'il l'aimoit infiniment plus que moi. Et que s'il étoit ſon maitre, il l'épouſeroit malgré toutes choſes. Que ſon déſeſpoir étoit de dépendre d'un Oncle qu'il n'oſoit contredire. Que cet Oncle avoit déja penſé une fois lui faire épouſer une perſonne qu'il haïſoit au ſouverain dégré, que c'étoit pour éviter un pareil ſort qu'il ſe determinoit à m'épouſer, n'ayant point d'averſion pour moi. Il lui avoua même qu'il m'avoit aimée, mais il lui proteſta qu'il ne m'aimoit plus, et lui promit de lui en donner des marques éclatantes (c'eſt le terme dont il ſe ſervit), lorsqu'il m'auroit épouſée, et qu'ayant un chez ſoi il ſeroit plus maitre de lui. Après tout ce beau diſcours, Dom *Scalato* ſauta au cou de *Martine* et après l'avoir de nouveau conſolée par mille baiſers et par mille nouvelles proteſtations, il la porta ſur un Canapé. Ne pouvant me reſoudre à être ſpectatrice d'une pareille ſcéne, je fis quelque bruit derriere mon rideau et quelque mouvement. Dom *Scalato* prit la fuite, mais la galante eut l'aſſurance de venir regarder derriere le rideau, et lorſqu'elle me vit, elle voulut me donner un coup d'un poignard qu'elle tira d'abord de ſa manche. Je lui ſaiſis la main, et dans le moment elle tomba en foibleſſe. Je lui ôtai le poignard, je le cachai et j'appellai quelques Femmes à qui je dis de la transporter

porter et d'en avoir ſoin. On le fit, mais pendant la nuit elle ſe ſauva, ſans que je ſache ce qu'elle eſt devenuë. Pour moi après avoir bien ſongé à cette affaire, je crus que je devois en informer mon Oncle. Je le fis, vous pouvez juger de ſon étonnement, mais vous auriez peine à juger de ſon courroux. Tout vieux qu'il étoit; il ſe fit donner un cheval et fut chercher *Scalaro;* Il ne le trouva pas par bonheur. Le lendemain mon Oncle écrivit à un Fils qu'il avoit de venir le joindre, afin qu'il lui ſervit à tirer raiſon de l'inſulte qu'on m'avoit faite, ſi l'Oncle à ſon retour n'en rendoit pas bonne juſtice.

Pendant que *Scalaro* étoit venu au logis, il en avoit étudié les êtres et la maniere d'y vivre. Il ſavoit que ſur le haut du jour mon Oncle dormoit pluſieurs heures, et que presque toute la maiſon en faiſoit autant. Que pour moi il m'arrivoit ſouvent d'aller dans une grotte qui étoit au bout du Jardin me garantir et de la chaleur et du dormir.

Un jour que j'y étois occupée à lire la vie de la bienheureuſe *Marie D'Algreda*, je vis tout d'un coup paroitre deux hommes maſqués, qui ſe jettant ſur moi et m'enveloppant la bouche d'un linge et tout le corps d'un manteau, me transporterent hors du jardin, par deſſus une petite muraille, où ils avoient mis de part et d'autre une echelle. Ils me jetterent dans un caroſſe, s'aſſirent à mes côtés et m'emmenerent accompagnés de deux autres hommes à cheval. Nous allions tant que les jambes des chevaux pouvoient ſuffire. Dans une eſpece de bois qui étoit bien à plus de trois lieuës de chez moi, il ſe trouva des relais; et peu après qu'on les eut pris, un des deux hommes qui étoient dans le caroſſe ſe démaſqua, je vis Dom *Scalaro*. Je n'en fus point ſurpriſe, j'avois bien crû qu'il étoit l'Auteur de cette action.

action. Le scélerat me regarda avec autant d'effronterie que si j'avois été une gueuse dont il eut voulu se divertir: et ces regards me firent frémir jusqu'au fond de l'ame des périls que j'avois à craindre. Après m'avoir regardé quelque temps sans rien dire, il voulut parler et se décontenança. Il me demanda pardon de ce qu'il venoit d'entreprendre. Et en ajustant assez mal son préambule, il me fit entendre que ce n'étoit que pour avoir occasion de s'expliquer plus au long avec moi. Je ne repondis rien. Il réprit la parole pour m'assurer qu'il ne manqueroit point au respect qu'il me devoit, et que je serois aussi en assurance où l'on m'alloit conduire, que dans ma propre maison. Qu'il vouloit me faire voir en m'épousant que son but avoit toujours été d'être à moi, et qu'il esperoit après m'avoir épousée montrer par l'attachement le plus respectueux et la soumission la plus parfaite qu'il ne souhaitoit rien avec plus d'ardeur, que de reparer les justes sujets qu'il m'avoit donnés d'être indignée contre lui. Je lui repondis que sa conduite dans la situation présente pourroit réparer en quelque manière les mauvaises impressions qu'il m'avoit données de lui: mais que pour être sa Femme, cela n'arriveroit jamais: qu'il étoit le maitre de m'ôter la vie ou de me renvoyer, qu'il ne devoit songer qu'à l'une ou l'autre de ces deux choses. Vous changerez, me dit-il. Non ajoutai-je, je ne changerai jamais.

Après avoir courru pendant tout le reste du jour et une partie de la nuit, nous arrivames en un vieux Chateau isolé de toutes parts. Là je trouvai une vieille femme avec une fille qui paroissoit presqu' aussi âgée et qui étoit du moins aussi laide. Elles vinrent me recevoir fort respectueusement, et je vis alors au visage tous les gens avec qui j'étois venuë. C'étoient deux Amis de *Scalaro* avec le fils de cette vieille.

vieille. On me conduisit dans une chambre qui sentoit les herbes fortes à faire mal au cerveau le plus bouché. A peine y avoit-il quelques chaises sur lesquelles on pût s'asseoir. Les murailles étoient pleines de feintes. C'étoit pourtant la meilleure de toute la maison et la mieux meublée. A côté de cette chambre j'en vis une autre que je crus bien être celle qu'on donneroit à *Scalato*. Je ne me trompai point. Mais dans cet état je resolut de m'armer de courage et de me venger si je devois périr. Par bonheur, *Monsieur*, continua *Léonice*, le poignard que j'avois arraché à *Martine* m'étoit resté. On m'apporta du chocolat, des confitures, d'excellent vin, je pris de tout. Je passe sous silence les exhortations que la vieille, sa fille, *Scalato* et ses amis me firent pour me déterminer à l'épouser. Un Prêtre s'en mêla aussi, cet homme si indigne de son caractére, voyant que tous ses discours étoient inutiles, eut une fois l'impudence de dire que s'il étoit en la place de Dom *Scalato*, il sauroit bien m'y obliger. *Songez où vous êtes*, me dit-il, *et n'obligez pas d'employer la force, lorsqu'on ne veut faire agir que la douceur*. Ces paroles me furent comme un avertissement de ce qui pourroit bien m'arriver, et de ce qui m'arriva en effet. J'eus plusieurs fois envie de me poignarder pour prévenir l'attentat que je craignois; deux fois même après avoir versé un torrent de larmes, et fait ma priere au Ciel, je me découvris le sein pour m'enfoncer le poignard dans le coeur. J'avois regret d'avoir arrêté la main de *Martine*. L'extrême abbattement où j'étois, ne dormant ni jour ni nuit, m'avoit jette dans une si grande foiblesse que j'en rédoutois d'autant plus les forces du brutal *Scalato*. Un jour que je venois de prier le Ciel avec beaucoup de larmes et de ferveur, qu'il me délivrât de la malheureuse situation où je me trouvois, et qu'il ne permît pas que je fusse à ma

famille un sujet de douleur et d'opprobre, je vis entrer *Scalato*, et je vis dans ses yeux la scélerateſſe du coup que méditoit son coeur. Il s'apperçut aussi de l'émotion que j'en eus, et le coquin pour profiter de mon trouble, me déclara sans façon que si je m'obstinois davantage à réfuſer le mariage qu'il me propoſoit, il étoit reſolu de ne plus rien ménager. Que dans ce moment même il alloit ſe porter aux dernieres extremités. Je me ſentis prête à tomber en foibleſſe, et le ſcélerat en auroit ſans doute profité, mais le Ciel me rendit d'abord une vigueur ſurprenante. Je regardai mon traitre avec tant d'indignation et de fierté, que je l'obligai à baiſſer la vûë. Cependant il oſa bien ſe jetter ſur moi, et tout furieux, il me transporta ſur un lit, mais dans le temps que ſes mains criminelles cherchoient à me faire quelqu'inſulte, ayant dégagé une main que j'avois adroitement armée de mon poignard, je le lui enfonçai dans le dos ſi vivement, que je penêtrai juſqu'au coeur. J'ai encore ce poignard, continua *Léonice*, teint du ſang de cet infame, je vous le ferai voir quelque jour. Que je ſuis aiſe, *Madame*, dit *Dom Mendoſa*; mais que vous arriva-t-il enſuite?

J'avois, réprit *Léonice*, toujours quelqu'un qui m'obſervoit, lorsque *Scalato* n'étoit pas auprès de moi; mais lorsqu'il y étoit, c'étoit autre choſe. L'ayant ainſi poignardé, je fus voir ſur l'eſcalier de ma chambre ſi je n'entendois rien, je deſcendis ſans trouver perſonne, je ſortis de ce chateau funeſte ſans rien voir, et m'armant de courage, je me jettai avec précipitation dans un chemin creux et arride, où le ſoleil donnoit à plomb. Je croyois bien que je n'y trouverois perſonne, mais après avoir fait deux cent pas je trouvai un Payſan; il fut auſſi ſurpris de ma vûë que je fus fachée de la ſienne. Après avoir

paſſé

passé près de moi, il se rétourna plusieurs fois pour me regarder. Et comme il alloit du côté du chateau, je ne doutai point qu'il ne parlât de sa rencontre, et qu'il ne me découvrit. Dans cet embarras je l'appelle. Vous me paroissez un bon homme, lui dis-je, voulez-vous me rendre un service. De tout mon coeur, me répondit-il, où allez vous, repris-je, je vais, dit-il, au chateau chercher des filets pour des Messieurs, qui pêchent dans une riviere que vous trouverez au bout de ce chemin. Oui, dis-je, eh bien, si vous voulez me conduire secretement dans une ville que je vous nommerai, voilà une bourse pleine d'or, je vous la donne; mais il faut venir sur le champ. Le pauvre Paysan qui n'avoit jamais vu tant d'argent en toute sa vie, fut transporté de joie. De tout mon cour, me dit-il, mais permettez-moi d'aller jusqu'à ma maison chercher une mule, sur laquelle vous monterez, et si vous voulez je vous ménerai ensuite jusqu'à *Madrid* Non, lui dis-je, il faut venir maintenant sans retourner chez vous: vous avez peur, me dit-il, mais je ne vous tromperai pas, je suis des vieux chretiens, et par *Saint Christophle*, c'est le Patron de notre Paroisse et le mien, je veux être damné, si je ne viens vous reprendre d'abord, autrement je ne puis aller avec vous, je veux avertir ma femme Où est votre maison, lui demandai-je, elle est auprès de la riviere, repondit-il, je prendrai d'abord ma mule, enverray mon garçon chercher les filets pour ces Messieurs, et sans m'arrêter je reviendrai à vous. Je lui donnai quelques ducats pour sa femme, et lui dis que je voulois donc bien me fier à lui, qu'il n'avoit qu'à aller vite et revenir promptement que j'allois là m'asseoir dans un endroit où la courbure du chemin faisoit un peu d'ombre. Le pauvre homme partit comme un éclair, je me reposai un peu dans l'endroit que je lui avois marqué. Quel autre parti pouvois-

je prendre, je ne pouvois l'arêter, et si je ne me fiois pas en lui, il étoit sûr qu'il me déclareroit.

Après m'être un peu reposée dans cet endroit, je le quittai pourtant, et sortis même du chemin, pour me poster sur une petite hauteur d'où je découvris une maison que je croyois être celle du Payſan. Ce l'étoit en effet. Peu de tems après que je fus sur cette hauteur je vis sortir de cette maison un homme à cheval. Et cet homme étoit celui que je souhaitois; il venoit à toutes jambes, quand il m'eut rejoint, je montai sur sa mule, et lui dis qu'il devoit me mener du côté de *Roje* par des chemins détournés. Il me fit d'abord couper à travers champ et ensuite lui ayant dit plus positivement le nom de la terre où je voulois être, il me promit que j'y serois le lendemain avant huit heures du matin. Quelle fut ma joie, réprit *Leonice*, quand je me vis sur la mule, et quelle fut encore cette joie quand je revis ma maison, je vous le laisse à penser, après tous les dangers que j'avois couru et les maux que j'avois soufferts. Je volai dans la chambre de mon Oncle. Mais ses yeux loin de me marquer de la joie, ne me montrerent qu'une sombre tristesse. J'en fus interdite. *Ne vous est-il rien arrivé*, me dit il. Rien lui répondis-je, qui me rende indigne de vous. Le bon homme alors se jetta à mon cou, en versant des larmes de joie, et m'appellant plusieurs fois *sa chere fille*. Je lui contai tout ce qui s'étoit passé. Il me conta tout ce qu'il avoit fait pour découvrir où l'on m'avoit menée. Comme nous étions dans ces émotions les plus touchantes, l'oncle de *Scalato* arriva. Il revenoit de son Voyage et ne savoit rien de la conduite de son neveu. Mon Oncle m'ordonna de dire tout ce qui s'étoit passé. Celui de *Scalato* m'écouta avec une attention qui ne fut interrompue ni par aucune parole ni par aucun geste. Seulement lorsqu'

en

en contant la mort de son neveu je voulus faire valoir les raisons que j'avois euës de la lui donner, il me dit de conter simplement la chose, et qu'il n'étoit faché que du genre de mort; qu'il voudroit que son neveu fut encore en vie pour lui faire expier son crime dans les tourmens les plus rigoureux. Après que je l'eus instruit de toutes choses. Il me demanda pardon et à mon Oncle, de tout ce qui m'étoit arrivé. Il nous demanda quelle satisfaction nous voulions en avoir. Et nous assura qu'il regardoit l'affront qu'on m'avoit fait, comme fait à sa propre fille. Il voulut ensuite avoir une plume et de l'ancre, il passa dans une autre chambre et écrivit au Gouverneur de *Rose*, pour le prier de donner des ordres si précis qu'on ne manquat pas d'arreter ceux qui avoient favorisé l'entreprise de *Scalato*. Le Gouverneur qui n'avoit garde de désobliger un si grand Seigneur, donna de si bons ordres que tout fut pris, la vieille, sa fille, les Amis de *Scalato*, tout fut mis en Prison le prêtre même fut arrêté et envoyé á son Evêque. L'Oncle de *Scalato* partit quelques jours après, et fut à Madrid demander ma grace au *Roi*. Il la lui demanda en présence de la *Reine*. Cette Princesse eut la bonté de dire, que si le *Roi* me donnoit grace, elle vouloit me donner des éloges et une marque de son estime. Elle donna à l'Oncle même de *Scalato* une bague qu'elle tira de sa main Royale, et qu'elle lui commanda de me remettre. La voilà dit *Léonice*, en la montrant à *Mendosa*. Il la regarda, mais il regarda plus encore la main, car les yeux de ce Cavalier qui jusques alors n'avoient été ouverts que pour voir dans *Léonice* sa bientaitrice, commençoient depuis cette conversation à s'ouvrir pour y voir une personne aimable. La conformité de l'avanture avoit réveillé son imagination, ces yeux mouillés et ce feu qu'il avoit remarqués à *Léonice* quand il avoit fini son histoire, lui avoient fait im-

preſſion. Enfin cette Converſation renfermoit le moment où devoit agir cette ſympathie charmante qui lie mieux que toutes choſes du monde, deux ames faites pour s'aimer.

Je paſſe ſous ſilence le reſte de l'avanture de *Léonice*, elle conta comme après avoir reçû ſa grace, elle fut mandée à la Cour de la part de la *Reine*, comme une maladie lui ſervit d'excuſe pour n'y point aller, et comme enſuite après avoir donné toutes ſes terres à ſon Couſin germain, elle ſe retira hors d'Eſpagne avec une grande ſomme d'argent. Elle dit qu'elle s'étoit d'abord miſe dans un Couvent, mais qu'ayant été fatiguée des ſottiſes qui occupent toutes les Nones, et ayant appris qu'une belle terre du voiſinage étoit à vendre elle l'avoit achettée, et j'en ſuis ravie, ajouta-t-elle en regardant Dom *Mendoſa* que cela m'a fourni le moyen de vous rendre quelques bons offices. On vint alors les interrompre, et on leur fit plaiſir. L'un et l'autre étoient embaraſſés de ce qu'ils ſe diroient. *Léonice*, qui peu de temps après qu'elle avoit vu chez elle *Mendoſa*, avoit conçû pour lui une paſſion qui s'étoit toujours accruë, craignoit d'en laiſſer trop voir. Et Dom *Mendoſa* dont la paſſion naiſſante ſe faiſoit déja ſentir avec beaucoup de vivacité craignoit de découvrir à *Léonice* le trouble qu'il éprouvoit au dedans de lui. Ce trouble fut ſi grand qu'il empêcha ce Cavalier de dormir plus de la moitié de la nuit ſuivante. Quoi ſe diſoit-il, ſuis-je donc né pour être la victime continuelle de l'Amour? Dans quels malheurs m'a-t-il jetté? quelles maux ne m'a-t-il pas fait reſſentir? à peine ſorti du naufrage puis-je encore ſonger à me rembarquer de nouveau? Mais après avoir bien fait toutes ces réflexions et pluſieurs autres, le merite de *Léonice* ſe preſentoit à ſon eſprit, ſa vertu, ſa generoſité, ſon courage. Comment refuſer

fuſer ſon eſtime à tant de belles qualités! Qu'il auroit été heureux, s'il les avoit trouvées dans celle qu'il aimoit à *Seville!* Rien n'auroit égalé ſon bonheur. Mais puiſqu'il les trouvoit dans *Léonice*, et que d'ailleurs cette Dame lui inſpiroit des ſentimens de tendreſſe, pourquoi s'oppoſer à un amour qui pouvoit faire le bonheur de ſa vie et le dédommager de tout ce qu'il avoit ſouffert auparavant. La conformité des avantures, ſes jours conſervés par les ſoins de cette Dame, tout cela n'étoit-il point une marque que le ciel les avoit deſtinés l'un pour l'autre? Voilà les raiſons que l'amour ſuggeroit à *Mendoſa*, et ces raiſons-là fortifioient extremement ſa tendreſſe. Cependant il prit la réſolution de s'en aller, voyant bien que pour le peu qu'il reſtât encore, il ne ſeroit plus maitre de lui Ainſi dès le ſur lendemain, il fut trouver *Léonice* dans ſa chambre, et lui dit qu'il venoit la remercier de toutes les graces qu'elle lui avoit faites, et lui demander la permiſſion de continuer ſon voyage *Léonice* fut ravie de ce compliment. Elle en dévina bien la cauſe : jettant ſur *Mendoſa* un regard malicieux quoique tendre, elle lui repondit en riant; vous êtes bien preſſé, *Monſieur*, croyez vous donc qu'après vous avoir eu ſi long temps malade, nous ne voulions vous avoir ici gardé que pour nous donner de la peine et de l'inquietude Non, non *Monſieur*, je vous croi trop poli pour nous quitter ſitôt Eh, *Madame*, lui dit *Mendoſa* en la regardant de l'air du monde le plus tendre - - - Quoi, réprit *Léonice* en le regardant de même, vous voudriez tout de bon nous quitter - - - Non *Madame*, réprit le Cavalier, en ſe jettant à ſes genoux, et les embraſſant de toutes ſes forces, non je ne veux plus vous quitter. Je veux vous conſacrer une vie qui eſt à vous. Tout mon coeur ne ſuffit pas pour vous aimer autant que nous meritez de l'être. Je vous adore,

Madame, et ſi vous agréez tout ce que je ſuis pour marque de ma reconnoiſſance, je me tiendrai le plus heureux de tous les hommes. *Léonice* ſe jettant alors dans un fauteüil, prit la parole et lui dit. Je vous en ai trop laiſſé voir *Monſieur*, pour vouloir vous cacher le reſte. Je vous aime, et le penchant qui m'attache à vous, eſt trop fort pour que je ſonge à le combattre. Je ne ſais pas ſi le Ciel me tend encore un piége à de nouveaux malheurs, je ne le croi pas; mais quand cela devroit être, je vous aime avec trop de tendreſſe pour n'en pas courir les riſques, dans l'aveu naturel que je vous fais de mes ſentimens, continua-t-elle, eſtimez ma franchiſſe? La ſuite vous apprendra qu'à la pureté de mes inclinations, je joins une conſtance que rien ne peut altérer.

Pour bien exprimer tout ce qu'ils ſe dirent enſuite de tendre, de charmant, il faudroit avoir par écrit tout ce qu'ils ſe dirent eux-mêmes, encore ne pourroit-on peindre la tendreſſe, la joie qui ſe repandoit dans leurs ames. Il faudroit pouvoir auſſi exprimer ces regards, ces airs, qui diſent beaucoup plus que les paroles, et qu'un Amant parfait et heureux ſait ſeul repandre ſur ceux qu'il enflamme. Quiconque a bien aimé, le concevera aiſément. Rien ne pourroit l'apprendre aux autres. Ainſi nous finirons cette Hiſtoire en apprenant à nos Lecteurs que *Léonice* et *Mendoſa*, ſe marierent peu de temps après, et qu'ils vivent dans l'union du monde la plus charmante. Plus ils ſe connoiſſent, plus ils s'eſtiment. Pour fruit de ſon mariage, *Léonice* a déja donné à ſon heureux epoux le plus joly Polichinelle du monde.

FABLES

FABLES MELÉES.

Le Perroquet et l'écureuil.

FABLE.

Un jeune Perroquet parloit plus qu'une femme.
Peut-être parloit-il quelque fois encor mieux.
Le traitre disoit-on a surement une ame,
Le fripon sait parler des yeux.
Cependant il n'eut point le rare don de plaire;
Quoiqu'on admirât son caquet,
Partout, dans la maison entière,
On haïssoit le Perroquet.
Tandis qu'un écureuil agile
Et par ses sauts et par ses bonds,
Plaisoit partout, en singe habile,
Il plaisoit jusqu'aux marmitons.
Le Perroquet lui dit, compere,
Dis-moi, comment fais-tu pour plaire?
De grace, apprends-moi ton secret.
L'écureuil qui trouva le babillard à plaindre,
Répondit sagement: je ne me fais point craindre,
Je badine, et je suis muët.

Bacchus et Venus.

CONTE.

Un jour *Bacchus*, à moitié gris,
En folâtrant dit à *Cypris*,
Certain petit mot à l'oreille.
Yvrogne! s'écria *Venus*,
Va, tes hocquets ſont ſuperflus,
Va-t'en careſſer ta bouteille.
Que fit *Bacchus?* Il n'eſt pas ſot;
Il prit Soudain *Venus* au mot,
Qui fila doux, prétend l'Hiſtoire;
Elle écouta le Dieu du Vin:
Je n'aime point, dit-elle, à boire,
Mais j'aime à manger du raiſin.

La gloire et l'interêt.

CONTE.

L'avare eſt l'ennemi le plus grand de lui-même,
Mais l'ambitieux l'eſt de tout le genre humain,
Il marche à la grandeur le poignard à la main,
Ses deſſeins, ſes hauts faits ſont autant d'injuſtices,
Tout juſqu'à ſes vertus devient en lui des vices;
Ces triſtes paſſions charment des coeurs pervers,
Renverſent les Etats, et troublent l'Univers.

❁ ❁ ❁

Je vais ſur ce ſujet vous conter une hiſtoire;
Le ſordide *Interêt* et la ſuperbe *Gloire*
Voyageant par le monde, envôloient ici-bas
Tous ces fous qu'on voit naitre en différens climats;
Pâtres, Bourgeois, Guerriers, Prêtres, Seigneurs, Miniſtres,
Etoient bientôt ſéduits par leurs bienfaits ſiniſtres;

Ils

Ils virent en paſſant près d'un petit hameau,
Un Berger peu connu qui guidoit ſon troupeau,
Il ſe nommoit *Damon*, et malgré ſa naiſſance,
Des plus rares talens il avoit la ſemence,
De l'eſprit, un coeur tendre, et dans ſa pauvreté
Du goût pour le repos et pour la liberté;
Seul avec ſa *Philis*, ſes mourons, ſa houlette,
Il vivoit loin du monde, heureux dans ſa retraite.
„Quel Berger dit la *Gloire*, Ah! verrons nous tous deux
„Qu'il nous faſſe l'affront d'être heureux à nos yeux?
„Nous avons égaré dans nos routes ſcabreuſes,
„Des plus ſages humains les ames vertueuſes;
„Que de mortels ſans nons dans le ſein de la paix
„Jouiroient d'un bonheur que nous n'avons jamais!
„Aurons nous vainement troublé toute la terre,
„Allumé tant de fois le flambeau de la guerre,
„Et nagé dans le ſang des Guerriers expirans?
„Quoi! tandis qu'ici bas nous ſommes tout puiſſans,
„Mon frere, verrons nous lachement ſans rien dire,
„Que cet heureux Berger échappe à notre empire?
„Ah! troublons ſon repos, égarons ſa vertu,
„Qu'il tombe dans le piége, à nos pieds abattu.

Alors pour mieux voiler leur funeſte impoſture,
Ils prennent d'un Berger l'habit et la figure,
Ils abordent *Damon* d'un air doux et flatteur;
La *Gloire* parle ainſi: „Je te plains cher Paſteur,
„Faut-il que les talens dont ton eſprit abonde;
„Reſtent enſévelis pour nous et pour le monde?
„Quitte l'obſcurité, connois-toi mieux *Damon*,
„C'eſt une double mort que de mourir ſans nom;
„Il faut à tes vertus une illuſtre carriere,
„Il eſt tems, viens, ſuis-moi, parois à la lumiere,
„Ceſſe de te cacher ton mérite éminent,
„La fortune t'appelle et la gloire t'attend.

„J'annonce à ton génie une grandeur certaine,
„Choiſis, deviens Auteur, Miniſtre ou Capitaine,

„De

„De tes contemporains, applaudi, reſpecté,
„Ton nom peut paſſer même à l'immortalité.
„Vois-tu bien ces Bergers éblouis de ta gloire,
„S'écrier tout ſurpris et ne pouvant le croire,
„C'eſt donc là ce *Damon* que nous connûmes tous!
„*Colin* et *Licidas* en ſont déja jaloux,
„Ah, qu'ils vont envier tes grandeurs ſans pareilles!

Damon à ce diſcours nouveau pour ſes oreilles.
Sent un trouble ſécret; un charme ſuborneur
A porté ſon poiſon juſqu'au fond de ſon coeur,
L'ambition ſoudain de ſon eſprit s'empare.

L'interêt attentif s'appercoit qu'il s'égare,
Il ſaiſit le moment qu'il eſt déja troublé,
Afin de lui donner un aſſaut redoublé,
Et d'exciter encor dans le fond de ſon ame
L'inſatiable ſoif de ſon métal infame:
„Connois ton ignorance, ô ruſtique Paſteur!
„Apprens de moi, dit-il, quel eſt le vrai bonheur:
„Tu n'eſt qu'un indigent et tu crois être ſobre;
„Va, ta ſimplicité dans le fond n'eſt qu'opprobre,
„Quoi! *Damon* lâchement eſclave d'un troupeau,
„Abreuve ſes brebis, les tond de ſon ciſeau,
„Tandis que tant d'humains vivans dans l'opulence,
„Ont conſacré leurs jours à la molle indolence?
„Ah! quel luxe charmant s'étale chez les Grands!
„Des Palais ſomptueux logent ces fainéans,
„Leurs promenades ſont des pompes triomphales,
„Leurs répas des feſtins, leurs jeux des Saturnales.
„Les humains ici bas aux richeſſes ſoûmis
„Leur doivent leurs honneurs, leurs talens, leurs amis;
„Sans argent il n'eſt rien que miſere et baſſeſſe,
„On prône vainement la ſterile ſageſſe;
„Un eſprit merveilleux, un mérite divin,
„Vous laiſſent ſans argent un vertueux faquin.
„L'or a dans ces climats une entiere puiſſance,
„Il donne à tous vos goûts une heureuſe influence;

„Faut-

„Faut-il faire valoir des droits litigieux?
„Votre coeur brule-t-il d'un feu ſéditieux;
„Frappez d'un marteau d'or les portes ſont ouvertes,
„Vos talens ſont prônés, vos ſottiſes ſouffertes.
„De l'Univers entier ce précieux metal
„Eſt le prémier mobile et le nerf principal.

Le malheureux *Damon* que l'*Interêt* aſſiege,
Ne peut plus réſiſter et tombe dans le piege;
Ses moutons et *Philis*, objets de ſes plaiſirs,
Sont effacés ſoudain par de nouveaux deſirs,
Ce charmant ſéjour lui dévient inſipide:
Des grandeurs et des biens ſentant la ſoif avide,
Il abandonne enfin *Philis* et ſes brebis.

Dieux que devintes-vous, malheureuſe *Philis?*
Cette amante auſſitôt demi morte et glacée,
Rappelle ſon amant d'une voix oppreſſée;
Ses larmes et ſes cris ne peuvent l'attendrir,
L'inconſtant de ſang froid part ſans la ſecourir;
L'*Interêt* l'endurcit et la *Gloire* hautaine,
En mépriſant *Damon* avec elle l'entraine.

Que d'attraits ſéduiſans n'a pas la nouveauté
Pour un jeune paſteur dont la ſimplicité
Sort novice et ſans fard des mains de la nature!
Incertain ſur le choix, il erre à l'avanture,
Le deſir de briller et d'acquerir un nom,
Des neuf ſavantes ſoeurs le rend le nourriſſon;
Sans ceſſe il ſe dépeint ſes hautes deſtinées,
Il en veut par ſes ſoins rapprocher les années;
Ses rapides travaux abregent ſon chemin,
Il paſſe promptement dans le pays latin:
Sans prendre ſes degrés ſur les bancs d'Uranie,
Sécondé dans ſon vol des ailes du Genie,
On le voit au grand jour publiant ſes écrits,
Se placer parmi vous Meſſieurs les beaux eſprits;

Mais

Mais la fureur des vers et la rage d'écrire
Font hurler contre lui la mordante Satyre,
Il voit dans ſes cenſeurs un peuple de jaloux,
De ce genre de gloire il reſſent les dégoûts,
Et blâmant hautement ſon ardeur téméraire,
Fatigué de leurs cris, il apprend a ſe taire.

Damon quitte le Pinde et des deſſeins plus hauts
L'élevent au théatre où brillent les Heros;
Il vole ſur les pas de Mars et de Bellone,
Il venge ſa patrie, il raffermit le trône,
Il brave les périls, il cherche les hazards,
Il conduit les aſſauts, il force les remparts,
Il reçoit ce bâton qui tourne tant de têtes,
Et ſes combats nombreux ſont ſuivis de conquêtes;
Quelques membres de moins, quelques ſuccès de plus,
Damon ſeroit l'égal du vainqueur de BRUTUS.

Mais on brigue, on conſpire, et l'implacable envie
Répand avec fureur ſes poiſons ſur ſa vie,
Du front victorieux de ce jeune Guerrier
Elle vient arracher le ſuperbe laurier.

De ſes exploits, dit-on, il n'eſt point le mobile,
Des rivaux ignorans le font paroître habile;
Si l'Etat par ſon bras a pû ſe ſoutenir,
D'un auſſi grand ſervice il faudra le punir;
Ses vertus du Miniſtre ont allumé la haine,
Encore une victoire et ſa perte eſt certaine;
Qu'il répande pour nous ſon ſang dans les combats,
Ce ſang augmentera le nombre des ingrats;
On l'accuſe et ces bruits volent de bouche en bouche,
Le courtiſan malin et le Guerrier farouche
Divulguent au hazard ces propos dangereux
Et le peuple idiot eſt abuſé par eux.
Ah *Damon* ! Quelle épreuve! Ambition trompeuſe!
Telle eſt de tes Héros la récompenſe affreuſe!
Quand même leurs exploits ſemblent ſe ſurpaſſer
Souvent un envieux les fait tous éclipſer:

Damon

Damon dont l'impoſture oſe obſcurcir la gloire,
Déchu de ſon pouvoir au ſein de la victoire,
Perdu par ſes jaloux lorſqu'il vengeoit l'Etat,
Quitte plein de dépit le métier de Soldat;
Mais dans ce déſeſpoir l'ambition altiere
Lui fait tourner ſes pas vers une autre carriere.

Il paroit tout à coup au fond d'un cabinet,
Griffonne des traités, met des projets au net;
Mais ce moderne Atlas croyant porter l'Europe,
Devient ſombre, rêveur, défiant, miſanthrope;
Damon comme Soldat fut ſimple dans ſes moeurs,
Il ſe livra Miniſte aux vices des grandeurs.

Lorsque la Politique adoptant le Sophiſme,
S'imbut des trahiſons du Machiavéliſme,
On ne vit que frippons, que fourbes, que menteurs,
Que Miniſtres trompés et Miniſtres trompeurs;
On proſcrivit l'honneur par ces fauſſes maximes,
Et l'art de gouverner fut l'école des crimes;
Cette corruption qui l'infecte ſoudain,
Rend *Damon* ſoupçonneux, double, dur, inhumain,
Yvre de ſon pouvoir et plein de ſon ſyſtême,
Il ne voit, ne connoit, et n'aime que lui-même.
Ce n'eſt plus ce Berger gai, modéré, content,
Qu'un ſort doux, mais uni rendoit compatiſſant;
C'eſt un riche écraſſé du poids de ſa richeſſe,
Qui porte au fond du coeur le dégoût, la triſteſſe:
Il aime ſon aiſance, il trouve des travaux,
Il cherche des amis, il trouve des rivaux;
Il doit de l'avenir deviner le myſtere,
L'événement douteux lui devient-il contraire?
Le public prévenu contre l'infortuné
Par un arrêt cruel l'a ſoudain condamné.
Tandis qu'il ſe conſume à ſupporter ſes peines,
Le tems qui détruit tout, déja glace ſes veines.

Comme l'on voit ſouvent de jeunes libertins
Aux bachiques excès conſacrant leurs feſtins,

Quand

Quand un ſommeil heureux a cuvé leur yvreſſe,
Recouvrer au réveil l'eſprit et la ſageſſe;
Ainſi de ſon erreur rejettant le poiſon,
Damon retrouve enfin ſa prémiere raiſon,
Il maudit l'*Interêt*, la *Gloire* et la folie,
Et reprend ſes moutons et ſa prémiere vie.
Philis à ſon retour la conſtante *Philis*
Embraſſant ſon amant, vit ſes voeux accomplis;
Damon jouit en paix d'une heureuſe vieilleſſe,
Et goûta des plaiſirs que donne la ſageſſe.

La mourante Margot.

CONTE.

Un jour un Miniſtre exhortoit
Dame Margot qui ſe mouroit,
Et pour être plus pathétique,
Comme font la plus part de ces ſortes de gens,
Il ſubſtitoit au bon ſens
Des lieux communs de Rhétorique.
Volez, lui diſoit-il, au ſéjour glorieux,
Sortez de ce val de miſére,
Où tout à la vertu devient contagieux;
Vous n'avez qu'un effort à faire
Je vous vois un pied dans les cieux.
Et l'autre pour ſi peu tient encor à la terre
Qu'il faut l'en arrager ſans regret ni ſouci.
Ah! pouvez vous me voir ainſi,
Lui repond la pauvre mourante,
Que la poſture eſt indécente.

La recette inutile.

CONTE.

Un pénitent s'accuſoit l'autre jour,
De trop vaquer à certain exercice

Que

Que dans le monde on nomme jeu d'amour,
Et qu'à confeſſe on appelle un grand vice.
Le confeſſeur lui dit, ce funeſte penchant
Au feu d'enfer vous va précipitant.
Détruiſſez-en mon fils la coutume maudite:
Plus on le fait plus l'aiguillon s'excite.
Vous le ſavez. C'eſt par néceſſité
Que je le fais dit l'autre, on s'éclaircit la vuë
A ce métier Eh que vous êtes grue!
Dit le Pater d'un ſaint zele irrité,
Ne voyez-vous que de vous l'on ſe raille.
S'il étoit vrai, je jure en vérité
Que je verrois à travers la muraille.

Le mauvais Turc.

CONTE.

Un voyageur revenu de Turquie,
Parloit des moeurs de ce païs.
Il racontoit que les maris
Peuvent choiſir, quitter, prendre à leur fantaiſie
Blonde, brunette, en avoir tout autant
Qu'il leur plaiſoit. Un de la compagnie
Se récria: O quel beau réglement!
Si j'étois là je ferois chere lie,
Que j'en aurois? Alors le regardant
Tout de travers ſa femmme Perronelle
Eh taiſez vous, vous ſeriez, lui dit-elle,
Un mauvais Turc aſſurément.

La Poitevine.

CONTE.

Une Poitevine en voyage,
Sur ſa bourrique ayant long tems trotté,
Dans le cabaret d'un village,
Des gauſſeurs du païs rendez-vous affecté
Déſcendit, et d'abord s'emparant d'une chaiſe,
Elle s'étend, s'eſſuye et ſe met à ſon aiſe.
Un de ces Gards lui dit, Dame; à ce que je vois
Vous étes laſſe, eh bien! ſouffrez que je vous baiſe.
Pour vous délaſſer par ma foi,
C'eſt un remede ſpecifique
Monſieur l'officieux, dit-elle, je vous croi.
Mais allez baiſer ma bourrique,
La pauvre bête encor eſt plus laſſe que moi.

Le laid viſage.

CONTE.

Syncophron auſſi laid qu'un diable
Fait des enfants auſſi beau que l'amour,
Sur quoi certaine Dame aimable
Lui demandoit un jour:
Comment cela ſe peut? c'eſt, dit le perſonage
Que je ne les fais pas avecque mon viſage.

La prétieuſe.

CONTE.

La prétieuſe Iris avec ſa jeune ſoeur
Etoit dans une compagnie,
D'où de bons mots certain diſeur
Baniſſoit la mélancolie.
De quelque tour par trop gaillard
Qu'avoit conté cet Egrillard
Il étoit le prémier à rire,
Et ſi bien en rioit le Sire
Qu'en le voyant la jeune ſoeur
Rioit auſſi de tout ſon coeur.
Sur elle Iris tournant une ſombre prunelle,
Vous oſez rire lui dit-elle,
Quand vous devez rougir, vous prendre du plaiſir
Au recit de telle ſornette!
Excuſez repond la cadette,
J'ignore quand il faut rougir.

Le Révenant
Qui découvre un Tréſor.

CONTE.

L'amour, l'avarice et la crainte
Tiennent tous les coeurs enchainés
Il n'eſt point de raiſon qui n'en ſouffre l'atteinte
Ni de mortels qui n'en ſoient entrainés.

Soit que l'on veille ou que l'on dorme,
Les paſſions au cœur font entendre leurs voix,
Selon leur volonté elles donnent la forme
A ce forçat ſoumis à leurs ſuperbes loix.
Mais à quoi bon ce préambule?
Quel rapport peut avoir ma morale aux Eſprits,
Ou bien aux viſions? Un conte ridicule
En a quelque fois plus appris
Que les plus beaux ſermons en citant des Exemples
Bien frequents et bien amples.

L'on ne peut revenir depuis que l'on eſt mort.
Voilà ce que je veux apprendre.
Pour le prouver ici je vais faire un rapport
D'un fait certain, vous n'avez qu'à l'entendre.

Un gros Bourgeois de Lille en Flandre
Ventru comme l'eſt un Flamand,
Avare, aimant le vin et tout autre élement
Qu'on a coutume de répandre
Par le goſier: ne trouvant point d'égal
En tel metier: bûvoit à toute outrance.
Un ſoir non pas ſans répugnance
(Il faloit qu'il ſe trouvât mal).
Ayant pris un rèpas frugal,
Il mit au lit ſon Excellence.
A peine eſt il entre deux draps,
Que ſon vuide cerveau ſe trouve en embarras;
Il perce les forêts, traverſe la Campagne
Bâtit des chateaux en Eſpagne.
Ainſi propre aux illuſions
S'ajuſtant à ſes paſſions,
Pluton que l'on dit être riche,
Connoiſſant du Flamand l'amour pour les Tréſors,
Fit des Enfers ſortir un de ſes morts
Pour lui faire une niche:
Le ſpectre en entrant fit grand bruit,
Car il étoit chargé de chaines,

Ses

Ses yeux ardens et creux, montroient les triſtes peines
Qu'il enduroit dans l'éternelle nuit;
Son teint pâle et défait, où la mort étoit peint,
Ses pieds, ſes mains ſans chair ſes regards menaçans
Sa démarche, ſes airs, ſa plainte
Ses ſoupirs enſouffrés, ſes ſanglos languiſſans
Rendoient du Flamand l'ame atteinte
De la plus vive crainte
Qui jamais attaqua les ſens.
Le Flamand contempla quelque tems la poſture
De ce triſte habitant de l'infernal manoir;
La frayeur le ſaiſit, et pour ne le plus voir,
Avec la main tremblante, il prend la ouverture,
S'enferme dans ſes draps, met ſes talons au cû,
Se fait pétit, ne ſouffle pas, ſe cache,
Croiant que du fantôme il n'eſt point apperçû.
Mais à quoi bon? il n'eſt perſonne qui ne ſache
Q'un Eſprit voit bien clair quand il vient de la bas.
Cet eſprit donc la converture arrache
Et prend le Flamand par le bras
Lui diſant de le ſuivre et de ne craindre pas:
Car c'eſt pour faire ta fortune,
Ajoute-t-il; ſans moi tu te travaille en vain.
Sui-moi, je te mettrai dans l'unique chemin
D'en trouver une,
Et qui ne ſera pas commun.
Un pareil mot rend les poltrons hardis:
Le mortel le plus ſourd ſe rafine l'oreille,
Et le plus endormi s'éveile;
Qui ne le ſait pas, je le dis.
Le bon Flamand couvert de ſa ſeule chemiſe
Et de ſon ſeul bonnet de nuit
Dans des lieux ſoûterrains accompagne l'eſprit.
Et d'une maniere ſoûmiſe
Ecoute tout ce qu'il lui dit.
Dans le caveau d'une mazure.

L'Esprit s'arrête, et parle ainsi :
Souviens toi bien de l'endroit que voici,
Démain soleil levé, sans parler ni rien dire
Tu te transportera ici ;
Et pour peu que ton coeur aspire
A tout l'or que Pluton retient sous son empire,
Viens y becher, tu l'as. J'y viendrai, grand merci,
Dit le Flamand, cessant d'être transi
Laisse là ton bonnet de peur de te méprendre,
Ajouta le fantome, en marquant cet endroit
Tu pourras y venir tout droit,
Si notre homme obéit vous pouvez le comprendre.
Suis-moi mortel, lui dit encor l'Esprit
Le Flamand fit,
Et dans une cave voisine
Il est conduit.
Tiens, vois-tu cette pierre ? elle cache une mine,
Où d'argent tu verras plus de trente lingots,
D'argent battu quarante pots,
Plusieurs buffets de vaisselle bien fine
Bajoires, patagons, pistres, écus François
Que sais-je encor ? Ié combien je vous dois !
Monsieur l'Esprit, s'écrioit le pauvre homme,
Que de déprofondis, las ! grand Dieu quelle somme
Je donnerai pour qu'on chante pour vous !
Je veux qu'un jour votre Fête l'on chome,
Et qu'un cierge à la main on aille à deux genoux
Vous invoquer, car c'est a moindre chose . . .
Ça finissons ici, m'arrêter trop je n'ose,
Les momens sont contés que je passe avec toi,
Reprend l'Esprit pour marquer cette pause,
Dépouille ta chemise et la mets là, suis-moi.
Le bon Flamand obéït et suit l'ombre
Qui le mena dans un endroit moins sombre
Voisin d'une petite cour ;
L'ombre ayant fait un demi tour
En montrant un pavé s'explique de la sorte.

Ecoute-

Ecoute-moi Flamand,
Pour toi ma tendreſſe eſt bien forte.
Ici tu trouveras, rubis et diamants,
Ametiſte, brillants, et carboucle, topaſes:
Viens y bêcher demain. Le Flamand en extaſe
Ne craignit plus, il fit des complimens
Aſſez mauvais, ainſi qu'en Flandre on en ſait faire:
L'éloquence n'eſt pas naturelle aux Flamands.
Une petite affaire
L'embaraſſoit extremement.
Le bonnet marquoit l'or; la chemiſe l'argent
Comment marquer les pierreries,
Choſes pour lui bien plus cheries
Que tout l'argent et que tout l'or?
Car ſans bijoux quel cas feroit-on d'un treſor.
Hélas! Monſieur l'Eſprit faites-moi donc la grace
De ſuppléer à mon défaut:
Que faut-il que je faſſe?
Comment m'en ſouvenir tantôt?
Ne peux tu chier là, lui dit l'ombre en colere.
Comment chier. Je n'oſerois. Maraut
Veux-tu donc chier là? voyez le beau myſtere;
Hé vite donc que tu fais l'empeché?
Monſieur l'Eſprit ne ſoyez point faché,
Je vais chier, de peur de vous déplaire.
Jamais endroit ne parut mieux marqué
Tant largement le Flamand fit l'affaire.
Lecteur tu paroitras choqué
De tels propos faut-il que je reponde,
Et doit-on m'accuſer ſi l'eſprit eſt immonde?
Finiſſons. L'exploit fait, cet Eſprit diſparut,
Le Flamand int au lit, ou tout au moins le crut:
Son allegreſſe eſt non pareille.
Son épouſe dormoit. Allons qu'on ſe reveille
Pour chercher un tréſor, s'écria-t-il tout haut,
Quoi! un tréſor, dit la femme en ſurſaut,
De ſon époux alors elle s'approche

Et

Et croit déja tenir le tréſor en ſa poche;
Que n'a-t-elle la main deſſus;
Auſſi bien de tréſor toute femme eſt friande.
Elle s'approche tant qu'elle ne doute plus
Du treſor: ce n'eſt pas celui qu'elle demande.
Le bon homme en révant avoit pouſſé ſon cas
Au beau milieu du lit, quelle horreur, quelle peſte,
L'épouſe et le mari de ſe jetter en bas;
N'en firent à deux fois, ſans demander leur reſte.
Dans un plus long récit je ne m'étendrai pas.
Finiſſons court; auſſi bien l'avanture
Sens un peu mal: mais au ſurplus
Que chaqu'un prenne pour abus
Que toute créature
Ayant ſubit le moment du trépas
Revienne encor; je ſais plus d'une hiſtoire
Qui prouve des Eſprits le retour ici bas:
Quiquonque en a vû peut le croire.
Pour moi qui n'en vis rien, je ne le croirai pas.

FIN.

Compl.

SUB Hamburg
946605426

Inch
mm
C1 B1 A1 C2 B2 A2 B5 A5 20 18 17 16 11
Patch Reference numbers on UTT
Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No. 204
4.5
5.0
5.6
6.3
10 09 03 02 01 C7 B7 A7 C8 B8 A8 C9 B9
the scale towards document

A/
474028